JUN 11 1930

37e Année. N° 10. 15 Mai 1930.

MEDICAL BOOK
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Italo Svevo	*Sénilité.* — I.	241
John Viénot	*Le Protestantisme dans le Monde*	268
Jean-Charles Worth	*A propos de la Mode*	295
François Mauriac	*Ce qui était perdu.* — III.	312
Robert de Traz	*Agrippa d'Aubigné (1551-1630)*	336
Georges Duhamel	*Scènes de la Vie future* (fin)	360
Marthe de Fels	*Terre de France : Rameau*	399
Lt-Colonel Vauthier	*Le Danger aérien* (fin)	406
Gérard Bauër	*Le Mouvement dramatique*	432
Henry Bidou	*Parmi les Livres*	443
Albert Flament	*Tableaux de Printemps*	452

Correspondance : Lettre de M. Horace Delaroche-Vernet.
Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS
DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement :*

Les États-Unis Français

par le Comte de FELS

Quelques jours à Berlin

par JEAN-LOUIS VAUDOYER

Noire et Grise

par ARMAND LUNEL

Journal écrit en hiver

par EMMANUEL BOVE

Les derniers jours du Cabinet Dufaure

par ALFRED HÉRAULT

Quelques aspects de la Littérature russe depuis 1917

par VLADIMIR POZNER

SÉNILITÉ [1]

I

Tout de suite, par les premiers mots qu'il lui adressa, il tint à la prévenir qu'il ne voulait pas s'engager dans une liaison trop sérieuse. Voici à peu près ce qu'il lui dit : « Je t'aime beaucoup et, dans ton intérêt, je désire que nous nous mettions d'accord pour agir avec une extrême prudence. » Phrase si prudente en vérité qu'il était difficile de la croire inspirée par l'amour d'autrui. Avec un rien de franchise, elle fût devenue : « Tu me plais beaucoup, mais dans ma vie tu ne pourras jamais avoir d'autre importance que celle d'un jouet. J'ai des devoirs, moi ! J'ai ma carrière, j'ai ma famille... »

Sa famille? Une unique sœur, aussi peu encombrante que possible, physiquement et moralement, petite et pâle, plus jeune que lui de quelques années, mais plus vieille par son caractère — ou peut-être par destin. Des deux, c'était lui

1. Italo Svevo, né à Trieste en 1861, mort en septembre 1928, n'a publié, au cours de sa longue carrière d'écrivain, que trois romans : *Una vita*, en 1893; *Senilita*, en 1898, et *la Coscienza di Zeno*, en 1923. Il laisse en outre quelques nouvelles, quelques fragments inédits et une pièce de théâtre, également inédite : *Terzotto spezzato*. De ces divers ouvrages, le public français ne connaît que *la Coscienza di Zeno*, traduit sous le titre *Zéno* (***Nouvelle Revue Française***, 1927) et analysé ici même par Marcel Thiébaut (***Revue de Paris***, 15 novembre 1927).

Sénilité, dont nous commençons aujourd'hui la publication, est peut-être son chef-d'œuvre. Rien n'y a vieilli de la subtile et minutieuse peinture des caractères. Le décor seul du récit trahit une date. Le décor et les accessoires : les toilettes féminines, les attelages. Quant aux mœurs, elles continuent et continueront longtemps à mériter le qualificatif de « contemporaines ».

l'égoïste, l'être jeune. Elle ne vivait que pour lui, avec l'abnégation d'une mère. Néanmoins, quand il parlait d'elle, on sentait qu'elle occupait une grande place dans sa vie, que son sort était lié au sien, pesait sur le sien. Les épaules chargées de cette lourde responsabilité, il traversait l'existence avec précaution, évitant les périls, mais laissant aussi de côté les joies. A trente-cinq ans son âme était en proie, encore, à un appétit insatisfait de plaisir et d'amour et, déjà, à l'amertume de n'y avoir pas goûté; il éprouvait une grande peur de lui-même et de sa propre faiblesse — dont à vrai dire il avait plutôt conçu le soupçon qu'il n'en avait fait l'expérience.

Sa carrière était chose plus complexe : elle comportait deux ordres d'activités et tendait à deux fins bien distinctes. D'un modeste emploi dans une compagnie d'assurances, Émilio Brentani tirait tout juste l'argent nécessaire à l'entretien de son petit ménage. Quant à son second métier, celui d'écrivain, il ne lui rapportait d'autre bénéfice qu'un semblant de réputation, de quoi satisfaire non pas une ambition certes, mais une vanité. A vrai dire, il lui coûtait encore moins d'effort que le premier. Depuis le temps déjà lointain où il avait publié un roman que la presse locale avait couvert d'éloges, il n'avait plus rien produit. Non par défiance de soi; par inertie plutôt. Le roman, imprimé sur mauvais papier, avait jauni en d'obscurs magasins, mais, tandis que sa publication avait été saluée « comme une grande espérance », il valait maintenant, par lui-même, à son auteur une sorte de bon renom littéraire et figurait au bilan artistique de la ville. Le premier jugement n'avait pas été rapporté : il s'était modifié par une lente évolution.

La très claire conscience qu'avait Émilio de la nullité de son œuvre l'empêchait de se faire gloire du passé, mais l'artiste chez lui, tout ainsi que l'homme, croyait en être toujours à la période « préparatoire »; au plus secret de son cœur, il se considérait comme un puissant mécanisme génial en construction, non encore en activité. Comme si le temps des belles énergies n'était pas, pour lui, révolu, il vivait dans l'attente impatiente de deux choses : l'une devait surgir de son cerveau, l'autre lui viendrait du dehors. L'art était la première et la seconde était le succès — la fortune.

Angiolina — une blonde aux yeux bleus, grande, forte, mais d'une taille élancée et flexible, le visage illuminé de vie, la peau ambrée, avec un fond de teint rose, signe d'une santé florissante — marchait à côté de lui la tête penchée sous le turban d'or de sa chevelure; elle regardait le sol qu'elle frappait à chaque pas du bout de son ombrelle comme pour en faire jaillir un commentaire aux paroles qu'elle entendait. Quand elle crut avoir compris, elle dit avec un regard en dessous, un peu timide : « C'est étrange! Jamais personne ne m'a parlé ainsi. » Mais elle n'avait pas compris vraiment et elle se sentait flattée de voir Émilio assumer une tâche qui n'était pas la sienne : celle d'éloigner d'elle le péril. L'affection qu'il lui portait eut soudain à ses yeux un air de fraternelle douceur.

Ces principes une fois posés, l'autre se sentit tranquille et reprit un ton plus adapté à la circonstance. Il laissa tomber sur la tête d'Angiolina une pluie de déclarations lyriques, — belles phrases mûries par son désir et affinées au cours des ans, mais qui, à les dire, lui semblaient aussi fraîches et neuves que si elles fussent nées en cet instant, sous le rayon de cet œil bleu. Il éprouva que depuis très longtemps il n'avait plus cherché à tirer de lui-même et à composer des idées et des mots. Quel soulagement que ce retour à une action créatrice! Diversion dans sa morne existence; étrange sentiment d'une halte, d'une paix retrouvée. Le femme entrait dans sa vie. Rayonnante de beauté et de jeunesse, elle allait l'illuminer tout entière, plongeant dans l'oubli un triste passé de désirs et de solitude et ouvrant un avenir de joie. Certes non, elle ne compromettrait pas son avenir!

Il s'était approché d'elle, pensant trouver l'occasion d'une aventure facile et brève, pareille à tant d'autres dont il avait entendu le récit et dont il ne jugeait que par ouï-dire, car, de ses aventures à lui, ce n'était pas la peine d'en parler. Mais celle-ci, réellement, s'annonçait facile et brève. L'ombrelle était tombée juste à temps pour lui fournir une entrée en matière, et même (cela semblait une malice du sort!) elle s'était si bien accrochée à tous ces volants à jours qu'il n'avait pu l'en détacher qu'au prix de contacts ostensibles. Ensuite, il est vrai, devant ce profil étrangement pur et cette

santé magnifique, — pour les rhéteurs de son espèce, dépravation et santé sont inconciliables, — il avait mis un frein à son premier élan; il avait eu peur de faire fausse route, et, déjà satisfait, déjà heureux, il s'était attardé dans la contemplation de ce mystérieux visage aux lignes précises et douces.

Elle lui avait peu parlé d'elle-même cette première fois; et le peu qu'elle avait dit, il ne l'avait pas entendu, absorbé qu'il était par son propre sentiment. Elle devait être pauvre, très pauvre; mais pour le moment — elle l'avait déclaré avec un certain orgueil — elle n'avait pas besoin de travailler pour vivre. Tant mieux. L'aventure n'en serait que plus agréable : là où nous cherchons le plaisir nous n'aimons guère voir rôder la faim. Émilio ne poussa donc pas plus loin son enquête. N'en savait-il pas assez pour être rassuré pleinement? Si l'enfant, comme le donnait à croire son œil limpide, était honnête, ce ne serait pas lui qui s'exposerait au péril de la corrompre; si au contraire les apparences le trompaient, eh bien, il ne s'en plaindrait pas. Dans les deux cas, il y avait du plaisir à prendre; dans aucun des deux il n'y avait de danger à courir.

Angiolina n'avait pas entendu grand'chose aux prémisses du discours d'Émilio, mais elle n'avait visiblement pas besoin qu'on lui en expliquât les conclusions : les termes les plus difficiles étaient dits sur un ton qui leur ôtait tout caractère d'ambiguïté. Les couleurs de la vie reparurent sur son beau visage, et sa main, grande mais d'une forme pure, ne se refusa point à un très chaste baiser.

Ils s'arrêtèrent sur la terrasse de Sant'Andrea et, longuement, regardèrent vers la mer calme, colorée aux seuls feux des étoiles, par cette nuit claire et sans lune.

Il s'était expliqué. Il n'éprouvait plus aucun besoin de parler et ne sortit plus de sa méditation muette que pour murmurer : « Qui sait si cette rencontre nous portera bonheur?... » Il ne jouait pas la comédie. Quelque chose en lui le poussait à exprimer ce doute.

« Qui sait? » dit-elle à son tour, en s'efforçant de rendre, dans sa propre voix, l'émotion qu'elle avait perçue dans celle d'Émilio.

Il sourit encore, mais d'un sourire, cette fois, qu'il crut bon de dissimuler. Après les conditions qu'il avait posées, comment diable leur rencontre pourrait-elle porter bonheur à la pauvre fille?

Ils se dirent au revoir. Elle ne voulut pas qu'il l'accompagnât en ville, et lui, incapable de se détacher d'elle tout à fait, la suivit à quelque distance. Oh! la charmante silhouette! Sur le pavé légèrement boueux et glissant, elle marchait, tranquille et d'un pas sûr, dans toute la force de son robuste organisme. Que de puissance et que de grâce unies dans ces mouvements de félin, justes et prompts!

Le hasard voulut que, dès le lendemain, il en apprit sur le compte d'Angiolina beaucoup plus qu'elle ne lui en avait confié.

Il la croisa sur le *Corso*, à midi. Bonheur imprévu qui lui inspira un salut plein d'emphase, un grand geste qui porta son chapeau à deux doigts du sol. Elle répondit par une légère inclinaison de la tête, accompagnée il est vrai d'une brillante, d'une magnifique œillade.

Un certain Sorniani, petit homme jaune et maigre, grand coureur de femmes, disait-on, toujours prêt d'ailleurs à s'en flatter et à nuire, par ses bavardages, à la bonne renommée d'autrui, sans parler de la sienne propre, s'accrocha au bras d'Émilio et lui demanda comment il avait fait la connaissance de cette fille. Les deux hommes, amis d'enfance, ne s'étaient pas adressé la parole depuis des années. Il avait fallu qu'une jolie femme passât entre eux pour que s'éveillât chez Sorniani le désir de reprendre contact avec son ancien camarade.

— Je l'ai rencontrée chez des amis, — répondit Émilio.

— Et que fait-elle, maintenant?

Le ton de cette question signifiait que Sorniani en savait long sur le passé d'Angiolina et qu'il était vraiment fâché d'être moins instruit du présent.

— Mais je n'en sais rien, — dit Émilio.

Et il ajouta avec une indifférence bien jouée :

— Elle m'a fait l'impression d'une honnête fille.

— Pas si vite! — jeta Sorniani résolument comme pour affirmer le contraire.

Il corrigea ensuite cette exclamation, mais après une courte pause :

— Je n'en sais pas plus que toi. Quand je l'ai connue, tout le monde la considérait comme honnête, bien que déjà elle se fût trouvée dans une situation un peu équivoque.

Sans qn Émilio eût besoin de le stimuler davantage, il raconta comment la pauvrette avait passé à côté de la fortune. Une aventure qui promettait d'être très heureuse et qui était devenue, par sa faute ou par celle d'autrui, un vrai désastre. Dans sa jeunesse, elle avait inspiré un profond amour à un certain Merighi, très bel homme (Sorniani le reconnaissait, encore qu'il ne fût guère à son goût) et négociant aisé. Ce Merighi donc lui avait fait la cour dans les intentions les plus honnêtes; il l'avait enlevée à sa famille qu'il tenait en médiocre estime et avait réussi à l'installer chez sa mère à lui. « Chez sa propre mère! Quel imbécile! » hurlait Sorniani, dont le plus pressant désir était de faire apparaître Merighi comme un sot et Angiolina comme une fille de rien. « Il lui était pourtant facile de satisfaire son caprice n'importe où, ailleurs que sous les yeux de sa mère... Quelques mois plus tard, Angiolina revint chez ses parents, qu'elle n'aurait jamais dû abandonner, et Merighi, avec sa mère, quitta la ville en laissant croire que des spéculations hasardeuses l'avaient appauvri. D'autres donnèrent de son départ une explication un peu différente : madame Merighi aurait été informée d'une aventure scandaleuse d'Angiolina et aurait chassé cette fille de sa maison.

Les révélations de Sorniani accrurent aux yeux d'Émilio l'importance de sa bonne fortune. Il attendit dans la fièvre le jeudi où il devait retrouver Angiolina, et l'impatience lui délia la langue.

Dès le lendemain son ami le plus intime, un sculpteur du nom de Balli, fut au courant de tout.

— Et pourquoi, — demandait Émilio, — ne prendrais-je pas un peu de bon temps moi aussi, quand je puis le faire à si peu de frais?

Balli l'écouta jusqu'au bout sans cacher son ahurissement. Depuis dix ans il connaissait Brentani et jamais il ne l'avait vu s'échauffer à propos d'une femme. Il mesura aussitôt le danger qui menaçait son ami et lui exprima son inquiétude.

L'autre protesta : « En danger, moi? A mon âge? avec mon expérience? » Brentani parlait volontiers de son expérience,

mais ce qu'il se croyait en droit de nommer ainsi n'était qu'un sentiment, puisé aux livres, de grande méfiance et de grand mépris a l'égard de ses semblables.

Balli au contraire avait mieux employé ses quarante ans sonnés, et son expérience à lui le rendait plus apte à juger celle d'Émilio. Et Émilio, qui des deux était le plus cultivé, acceptait néanmoins et même voulait que Balli exerçât sur lui une sorte d'autorité paternelle, car, en dépit d'une destinée un peu grise mais sans orages et d'une vie sans imprévu, il avait besoin d'être étayé de toutes parts pour se sentir en sûreté.

Stefano Balli était un homme robuste et de haute taille. Les yeux bleus, le regard juvénile, la face bronzée : un de ces visages qui ne vieillissent pas. Des traits nets, un peu durs même. Une barbe en pointe, bien taillée. Seule marque de l'âge : ses cheveux châtains grisonnaient aux tempes. Chaque fois que l'animait la curiosité ou la compassion, son œil observateur se faisait très doux; il devenait très dur, en revanche, dans la lutte et dans la discussion la plus futile.

Le succès ne lui avait pas souri à lui non plus. Maintes fois, en refusant ses ébauches, des jurys en avaient loué tels ou tels morceaux; mais pas un de ses ouvrages n'avait eu l'honneur d'être érigé sur quelqu'une d'entre les innombrables places dont l'Italie est couverte. Jamais, pourtant, l'échec ne l'avait abattu. L'estime d'un petit groupe d'artistes lui suffisait; il pensait que sa manière originale était le seul obstacle qui l'empêchât de conquérir la célébrité, d'atteindre les foules; et il continuait à suivre sa voie, tendant à un certain idéal de spontanéité, de rudesse voulue, de simplicité, ou encore, comme il disait lui-même, à une « clarté » propre à faire surgir son « moi » artistique épuré, dépouillé de toute idée et de toute forme étrangère. Enfin il n'admettait pas que le jugement des autres pût le diminuer à ses propres yeux. A vrai dire, toutes ces belles raisons ne l'auraient pas sauvé du découragement si un succès d'un autre genre, un succès personnel inouï, ne lui avait donné des satisfactions, qu'il dissimulait, qu'il niait au besoin, mais qui n'en contribuaient pas moins à lui faire tenir l'échine droite et mettre en valeur sa taille bien prise. Encore qu'en véritable ambitieux, il fût incapable d'aimer, l'amour des femmes était pour lui quelque

chose de plus qu'une satisfaction de vanité. Il y trouvait le « succès » — ou quelque chose d'approchant : pour l'amour de l'artiste, les femmes s'éprenaient de l'œuvre, si peu faite qu'elle fût pour leur plaire. Ainsi, aimé, admiré et profondément sûr de son génie, il gardait avec un parfait naturel son attitude d'homme supérieur. En art, il émettait des jugements sévères et imprudents; en société, il avait des allures plutôt brusques. Il plaisait peu aux hommes et ne recherchait pas leur compagnie, exception faite pour ceux auxquels il avait su s'imposer.

Quelque dix ans plus tôt, il s'était trouvé dans les jambes Émilio Brentani, alors tout jeune, — un égoïste lui aussi, mais un égoïste moins heureux, — et s'était pris d'affection pour lui.

D'abord, l'admiration d'Émilio le flatta; l'habitude fit le reste. Une solide amitié fut nouée, amitié que Balli marqua de son empreinte et qui devint plus intime que le prudent Émilio ne l'eût souhaité. Le sculpteur, qui avait peu d'amis, ne concevait l'amitié que sous la forme d'une intimité étroite. Leur commerce intellectuel restait limité au domaine des arts figuratifs. Un seul idéal était admis, celui de Balli : reconquête de la simplicité, de l'ingénuité perdues par la faute des prétendus « classiques ». Là-dessus les deux hommes s'étaient mis d'accord parfaitement et d'ailleurs facilement. L'un enseignait, l'autre n'était pas même en mesure d'apprendre. Jamais un mot, entre eux, des théories littéraires compliquées d'Émilio, pour cette bonne raison que Balli détestait tout ce qu'il ignorait. Émilio subissait jusque dans sa démarche, dans sa façon de de parler, dans ses gestes l'influence de son ami. Balli, en vrai mâle, ne se laissait pas entamer et, auprès d'Émilio, il pouvait garder l'illusion d'avoir à ses côtés une des nombreuses femmes qu'il avait soumises.

— De fait, — prononça-t-il après avoir entendu le récit détaillé d'Émilio, — je ne crois pas qu'il y ait grand risque. Une ombrelle qui tombe si à propos, un rendez-vous si vite accordé, voilà qui suffit à fixer le caractère de l'aventure.

— Très juste, — acquiesça Émilio, sans avouer cependant qu'il n'avait attaché aucune importance à ces deux petits faits, lesquels, mis en relief par Balli, le surprenaient même

comme des faits nouveaux. — Tu crois donc que Sorniani avait raison?

Il n'avait pas encore rapproché la chute de l'ombrelle et le rendez-vous des révélations de Sorniani!

— Tu me la présenteras, — dit Balli sans se compromettre, — et puis nous jugerons.

Brentani ne sut pas davantage se taire en présence de sa sœur.

Mademoiselle Amélie n'avait jamais été belle. Longue, sèche, incolore, — Balli disait qu'elle était née grise, — elle ne possédait d'autres grâces que deux mains admirables pour leur blancheur, leur finesse et leur galbe, auxquelles elle consacrait tous ses soins.

C'était la première fois qu'il lui parlait d'une femme, et Amélie l'écoutait, les traits altérés par la surprise. Il lui tenait des discours qu'il croyait honnêtes et chastes, mais qui, dans sa bouche, trahissaient le désir. Il n'avait pas dit trois mots que déjà elle répétait avec épouvante l'avertissement de Balli : « Attention! Pas de folies au moins! »

Puis elle voulut tout savoir et Émilio crut possible de lui confier quelle félicité il avait éprouvée en ce premier soir sans pour cela lui faire part de ses projets et de ses espérances. Il ne s'apercevait pas qu'il prononçait des paroles dangereuses. Elle tendait l'oreille tout en servant et desservant la table, muette et prompte, afin qu'il n'eût pas à interrompre son récit pour demander ceci ou cela. L'esprit pareillement avide, elle avait lu les quelques centaines de romans qui encombraient la vieille armoire transformée en bibliothèque, mais le charme qu'elle subissait à présent était d'une tout autre nature, et elle s'en rendait bien compte. Elle ne s'intéressait plus, lectrice passive, à un destin étranger. Son propre destin était en jeu. L'amour entrait chez elle, avec son cortège de soucis et de douleurs. D'un souffle, il dissipait la pesante atmosphère de cette maison où, inconsciente, elle avait passé sa vie; elle regardait en elle-même, se découvrait avec étonnement, et se demandait pourquoi, étant ainsi faite, elle n'avait pas encore désiré les joies et les souffrances de la passion. Dans la même aventure, le frère et la sœur étaient emportés.

II

Malgré l'obscurité, il la reconnut tout de suite, au détour du Champ de Mars. Désormais, il l'eût reconnue rien qu'à voir son ombre s'avancer de ce mouvement sans heurts, et donc sans rythme, comparable au mouvement d'un objet porté d'une main sûre, avec une amoureuse précaution. Il courut à sa rencontre et, à l'aspect de son visage au teint si étrange, intensément et partout également coloré, il sentit s'élever du plus profond de son être un hymne de joie. Elle était venue, et, quand elle s'appuya à son bras, il lui sembla qu'elle se donnait tout entière.

Il la conduisit vers la mer, loin de l'avenue où erraient encore de rares passants. Sur la plage ils goûtèrent leur solitude. Sans plus attendre, il aurait voulu l'embrasser, mais il n'osait pas; elle ne disait rien pourtant et souriait d'un engageant sourire. La seule pensée qu'avec un peu d'audace il pouvait poser ses lèvres sur cette bouche ou sur ces yeux l'émouvait au point de lui ôter le souffle.

— Oh! pourquoi avez-vous tant tardé? J'avais peur que vous ne vinssiez plus.

Il se plaignait, bien qu'il eût déjà oublié tout ressentiment. Certains animaux, en amour, éprouvent ainsi le besoin de se lamenter. Il voulut exposer ses griefs, mais ne put mieux faire que de proférer ces mots joyeux.

— Je n'arrive pas à croire que vous êtes ici, à côté de moi.

La réflexion lui donnait le sentiment de son bonheur :

— Je ne pensais pas qu'il fût possible de vivre une soirée plus belle que notre soirée de la semaine passée.

Et maintenant qu'il commençait à jouir de sa conquête, il ressentait une joie jusqu'alors inconnue.

Trop vite on en arriva au baiser, car, après l'élan de la première étreinte, il se serait contenté de rêver en la regardant. Mais elle comprenait encore moins les sentiments d'Émilio que lui ne comprenait les siens. Il avait osé une caresse timide sur les cheveux : De l'or, murmurait-il. Et de l'or aussi sa chair, toute sa personne. Il estimait de la sorte avoir tout dit, mais Angiolina n'eut pas cette impression. Elle demeura un instant pensive, puis parla d'une dent

qui lui faisait mal : « Ici! » et elle présenta sa bouche très pure, ses gencives rouges, ses dents blanches et solides, écrin de pierres précieuses enchâssées et distribuées par un artisan inimitable : la santé. Il ne rit pas; il baisa gravement la bouche offerte.

Cette vanité infinie, dès lors qu'il en profitait, ne l'inquiétait guère; il ne s'en aperçut même point. Lui qui, pareil en cela à tous ceux qui ignorent la vie, s'était attribué la force du génie le plus altier et l'indifférence du pessimiste le plus convaincu, contemplait maintenant autour de lui le décor de ce grand acte.

Un décor passable. La lune n'était pas encore levée, mais là, en face d'eux, la mer scintillait comme par un effet tardif de la lumière qu'elle avait reçue du soleil. A droite et à gauche, au contraire, l'azur des promontoires lointains plongeait dans la plus sombre nuit. Tout semblait énorme et sans mesure, et l'unique mouvement perceptible était la couleur de la mer. Il eut le sentiment qu'à cette heure, en ce vaste désert nocturne, il était le seul être qui agît et qui aimât.

Il parla de ce qu'il avait appris par Sorniani et finit par questionner Angiolina sur son passé. Elle se fit aussitôt une mine très sérieuse et raconta sur un ton dramatique sa liaison avec Merighi. Abandonnée? L'expression n'était pas tout à fait juste, puisque c'était elle qui avait prononcé le mot décisif et libéré Merighi de ses engagements. A vrai dire, il l'avait tourmentée de toutes les manières, lui laissant entendre qu'on la considérait dans la famille comme un boulet à traîner. La mère de Merighi (oh! cette vieille ronchonneuse, mauvaise et étouffée par la bile!) avait vidé sans phrases le fond du sac : « Tu es notre malheur! Sans toi, qui sait quelle riche dot trouverait mon fils! » Alors, de son propre chef, elle abandonna cette maison, elle retourna chez sa mère — ce dernier mot fut prononcé avec toute la douceur voulue — et, peu après, elle devint malade de chagrin. La maladie lui fut d'ailleurs un soulagement; la fièvre apporte l'oubli.

Puis elle voulut savoir qui avait renseigné Émilio. — Sorniani.

Ce nom, d'abord, ne lui dit rien, mais presque aussitôt elle s'exclama en riant :

— Ah! oui, cette vilaine face jaune qu'on voit toujours avec Leardi...

Donc elle connaissait aussi Leardi. Un garçon qui faisait ses premières armes, mais qui y allait d'un tel cœur que toute la ville le considérait déjà comme un viveur de la première espèce. Merighi le lui avait présenté il y avait des années de cela, quand tous trois étaient encore presque des enfants. Ils avaient joué ensemble.

— Je l'aime beaucoup, — conclut-elle avec une franchise qui donnait à ses propos un bel air de sincérité.

Et Brentani, déjà inquiet de voir apparaître à l'horizon le redoutable Leardi, se rassura à ce simple aveu. « Pauvre enfant, pensa-t-il, honnête et sans malice! »

Puis il eut une idée géniale : avec un peu d'honnêteté en moins et un peu de malice en plus, ce serait une femme accomplie. Pourquoi ne pas faire son éducation? En échange de l'amour qu'elle lui donnerait, il lui apprendrait à jouir de l'existence. Précieux apprentissage, car, à cette enfant, parée de tant de beautés et de grâces, il ne manquait que la direction d'un maître habile. Une fois instruite, comment ne sortirait-elle pas victorieuse de toutes les luttes? Grâce à lui, elle saurait conquérir par ses propres forces la fortune qu'il ne pouvait lui donner. Il voulut sans retard lui confier une partie des projets qui lui passaient par la tête. Il interrompit ses baisers, suspendit ses cajoleries et, pour lui enseigner le vice, revêtit l'aspect sévère d'un professeur de vertu.

Il se mit à parler de lui-même avec ironie, suivant sa vieille habitude. Il la plaignit d'être tombée aux mains d'un homme de sa sorte, pauvre d'argent, non moins pauvre d'énergie et de courage. Car, s'il avait eu du courage, — à cette première déclaration d'amour sérieuse une profonde émotion altéra sa voix, — il aurait pris la blonde Angiolina entre ses bras, l'aurait serrée sur sa poitrine et l'aurait emportée à travers l'existence. Mais non! Il ne se sentait pas de force à tant oser. Oh! la misère à deux! Quelle chose horrible! C'était le plus douloureux des esclavages. Il la redoutait, pour elle comme pour lui.

A ce mot elle l'arrêta :

— Moi, je n'aurais pas peur.

Il eut l'impression qu'elle voulait le prendre au collet et le jeter dans cette condition si affreuse.

— Aux côtés d'un homme que j'aimerais, je saurais supporter la pauvreté avec résignation.

— Eh bien, moi, je ne pourrais pas, — dit-il après un court silence, feignant d'avoir un instant hésité. — Je me connais. Dans la gêne, je ne serais même pas capable d'aimer.

Et, après une deuxième pause, il ajouta d'une voix grave et profonde :

— Non, jamais! — tandis qu'elle le regardait, sérieuse, le menton appuyé au manche de l'ombrelle.

La question ainsi réglée, il remarqua (c'était là un moyen de commencer son éducation) qu'il eût été bien préférable pour elle qu'elle se fût liée avec un autre des cinq ou six jeunes gens qui, le jour de leur rencontre, l'avait admirée comme lui : avec Carlini qui était riche, avec Bardi qui gaspillait, le sourire aux lèvres, les derniers restes de sa jeunesse et de sa grosse fortune, avec Nelli, homme d'affaires — et qui en faisait d'excellentes. Chacun d'eux, d'une manière ou de l'autre, valait plus que lui.

Pour le coup, elle trouva la note juste : elle se déclara offensée! Sans doute on voyait trop que son courroux était voulu, exagéré, et Émilio fut forcé de s'en apercevoir; mais il ne lui tint pas rigueur de cette feinte. Par un trémoussement de toute sa personne, elle simulait un violent effort pour se détacher de lui, mais cette violence ne gagnait pas ses bras, par lesquels il la retenait et qui demeuraient inertes sous son étreinte. Il finit par les laisser libres, ne les enchaînant plus que par ses baisers.

Alors seulement il parvint à toucher mot de ces notions qui devaient être si utiles à Angiolina. Il la trouvait trop désintéressée. Il l'en plaignit. Une fille de sa condition n'avait pas le droit de compter pour rien son intérêt. Qu'est-ce que l'honnêteté en ce monde? C'est l'intérêt! Les femmes honnêtes sont celles qui savent trouver acquéreur au plus haut prix, celles qui n'accordent leur amour que si elles y retrouvent leur compte. En discourant ainsi, il s'admirait. Il était bien l'esprit supérieur qui, par delà toute morale, voit et veut les choses comme elles sont. La puissante machine à penser

qu'il se flattait d'être, sortait enfin de son inertie. Une onde d'orgueil gonflait sa poitrine.

Étonnée, attentive, Angiolina était suspendue à ses lèvres. Pour elle, elle avait toujours cru qu'honnête femme avait le même sens que femme riche :

— Oh! alors ces dames qui font tant les fières sont faites ainsi?

Puis, le voyant étonné à son tour, elle se reprit, se rétracta. Mais s'il avait été aussi fin observateur qu'il le prétendait, il se serait aperçu que, maintenant, elle ne comprenait plus rien au thème de leurs propos.

Il résuma ses idées et les commenta. L'honnête femme sait se mettre à haut prix : c'est là son secret. L'honnêteté est nécessaire — ou du moins les semblants de l'honnêteté. Il était déjà regrettable que Sorniani pût parler d'elle légèrement, très regrettable qu'elle déclarât « aimer beaucoup » Leardi, — ici sa jalousie se donna libre cours, — ce coureur de femmes, compromettant comme pas un. Mieux valait mal faire que d'avoir l'air de mal faire.

Elle oublia aussitôt les idées générales qu'il développait pour se défendre vigoureusement contre ces attaques directes. Sorniani n'était pas à même de la diffamer; quant à Leardi, c'était un gamin pas compromettant du tout.

Pour ce premier soir la leçon s'arrêta là, car il pensait qu'une médecine aussi énergique devait être ingurgitée par petites doses. Il estimait en outre avoir déjà fait un grand sacrifice en renonçant pour quelques instants à l'amour.

Le nom d'Angiolina choquait son oreille sensible d'homme de lettres. Il abrégea en *Lina*. Puis, mal satisfait de ce diminutif, il se rejeta sur la forme française *Angèle* qui, bien des fois, devenait simplement *Ange*. Il essaya de lui faire dire en français qu'elle l'aimait. Elle ne voulut pas, mais elle retint la formule et, à leur rendez-vous suivant, elle lui déclara avant qu'il le lui eût demandé : *Che tèm bokou.*

Il ne s'étonnait point d'avoir si vite atteint son but. La réalité répondait trop à son désir. Elle le trouvait si raisonnable qu'elle croyait pouvoir se fier à lui, et, de fait, elle n'eut pas, de longtemps, l'occasion de lui refuser quoi que ce fût.

Ils se retrouvaient toujours dehors. Ils se parlèrent d'amour

dans toutes les rues de la banlieue de Trieste. Après leurs premiers rendez-vous, ils renoncèrent à Sant'Andrea, trop fréquenté, et donnèrent quelque temps la préférence à la rue d'Opicina — pente presque insensible, solitaire, large, bordée de marronniers touffus. Ils allaient jusqu'à un mur bas où, une fois, ils s'étaient assis et qui, dès lors, devint le but de leurs promenades. Ils s'embrassaient longuement. La ville s'étendait à leurs pieds, muette et morte comme la mer.

Puis ils préférèrent les bosquets du col du Chasseur. Ils éprouvaient toujours davantage le besoin de la solitude. Ils s'asseyaient au pied d'un arbre, mangeaient, buvaient et s'embrassaient. Les fleurs, premiers attributs de leur amour, avaient bien vite disparu pour céder la place aux pâtisseries. Ensuite elle refusa les gâteaux : elle craignait de s'abîmer les dents. Ce fut alors le tour des fromages, des mortadelles, des bouteilles de vin et de liqueur, toutes choses déjà fort coûteuses pour la bourse d'Émilio.

Mais il était très disposé à sacrifier à Angiolina les petites économies qu'il avait faites au cours de ses longues années de vie régulière; sa réserve épuisée, il restreindrait ses dépenses et voilà tout. Certaines questions l'inquiétaient bien davantage : qui avait enseigné à Angiolina l'art de donner un baiser? Il ne se souvenait pas des premiers qu'il avait reçus d'elle; il était trop occupé alors de celui qu'il donnait, lui; le baiser d'Angiolina n'était que le doux et nécessaire complément du sien. Pourtant si cette bouche avait été animée à ce point, cela l'aurait frappé. Était-ce donc lui, novice lui-même, qui avait été en cela son éducateur?

Elle fit des aveux. Merighi l'avait beaucoup embrassée. Elle en parla en riant. Bien sûr, Émilio lui semblait ridicule : croyait-il donc que Merighi n'avait pas profité de sa qualité de fiancé au moins pour l'embrasser tout son saoul?

Brentani n'était nullement jaloux du souvenir qu'elle gardait de Merighi, qui avait eu tellement plus de droits qu'il n'en avait. Il souffrait même quand elle en parlait légèrement. N'aurait-elle pas dû pleurer à ce seul nom? Quand il exprimait son propre regret de ne pas la voir plus heureuse, elle, comme pour venir à son secours, donnait à son beau visage un air de tristesse, et, pour se défendre du reproche qu'elle

devinait, ne manquait pas de rappeler que l'abandon de Merighi l'avait rendue malade : — Oh! si j'étais morte à ce moment-là, je serais partie sans regrets! — L'instant d'après, elle riait bruyamment entre les bras qu'il lui avait ouverts pour la consoler.

III

Un soir, il avait rendez-vous avec elle à huit heures, mais à sept heures et demie il reçut un mot de Balli : il l'attendait à Chiozza et avait des communications très importantes à lui faire. Plusieurs fois déjà Émilio avait reçu des invitations de ce genre. Il s'en moquait. Il savait que leur seul but était de l'arracher à Angiolina. Cette fois pourtant, il se dit que ce serait un bon prétexte pour pénétrer dans la maison de la jeune fille. Cet être si important dans sa vie, il l'étudierait dans son milieu, parmi ses proches... Il conservait encore, dans son aveuglement, l'attitude d'un homme qui voit clair.

La maison d'Angiolina se dressait à quelques pas en retrait de la *via Fabio Severo*. Haute et large, au milieu des champs, elle avait l'aspect d'une caserne. La loge du concierge était fermée et Émilio, un peu incertain de l'accueil qu'il allait recevoir, grimpa au second étage. « Certes, ce ne sont point là les dehors de la richesse », murmura-t-il comme pour fixer ses impressions. L'escalier paraissait avoir été construit à la hâte : pierres mal équarries, rampe de fer brut, murs blanchis à la chaux; le tout propre, mais misérable.

Une petite fille d'environ dix ans lui ouvrit la porte. Blonde comme Angiolina, mais avec des yeux éteints, une face jaunâtre et anémique, elle portait un vêtement ridiculement long pour elle et mince comme une toile d'araignée. Elle ne sembla pas surprise à la vue d'un visage nouveau; elle se contenta de croiser sur sa poitrine les deux côtés de sa camisole sans boutons.

— Bonjour, monsieur. Vous désirez?...

Sa politesse cérémonieuse s'accordait mal à sa petite personne puérile.

— Mademoiselle Angiolina est-elle ici?

— Angiolina! — cria une femme qui, dans l'intervalle,

s'était avancée du fond du corridor, — un monsieur te demande.

C'était probablement cette douce mère auprès de laquelle Angiolina avait tant désiré se réfugier après l'abandon de Merighi. Une vieille femme du peuple vêtue de couleurs vives mais un peu défraîchies, un grand tablier bleu à la taille et, sur la tête, un mouchoir bleu noué à la frioulane. Le visage gardait bien quelques traces d'une beauté passée et même le profil rappelait celui d'Angiolina, mais l'ossature était forte et les traits immobiles, à l'exception de deux petits yeux noirs, inquiets comme ceux d'une bête attentive à se garer des coups de bâton.

— Angiolina! — cria-t-elle pour la seconde fois. — Elle vient tout de suite, — dit-elle à Émilio très poliment.

Puis, sans jamais le regarder en face, elle répéta à plusieurs reprises :

— En attendant, asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous.

Sa voix nasale n'était guère agréable. Au début de chaque phrase, elle hésitait, balbutiait, jusqu'au moment où au contraire une enfilade de mots sortaient de sa bouche dans un seul souffle sans chaleur.

Mais déjà accourait Angiolina, habillée comme pour sortir. Apercevant Émilio, elle se mit à rire et le salua avec cordialité.

— Oh! monsieur Brentani! Quelle bonne surprise!

Et, très à son aise, elle présenta :

— Ma mère; ma sœur.

Oui, c'était bien la douce mère d'Angiolina. Émilio, heureux d'être si aimablement accueilli par elle, lui tendit la main, et la vieille, peu habituée à ces bonnes manières, allongea le bras elle aussi, mais avec quelque retard; elle n'avait pas compris du premier coup ce qu'on lui voulait, et ses yeux de bête sauvage s'étaient d'abord posés sur Émilio avec une visible méfiance. Après la mère, la petite sœur tendit sa main droite, la gauche restant appuyée sur sa poitrine, et, ayant obtenu l'honneur qu'elle désirait, elle dit avec calme :

— Merci.

— Venez par ici, — dit Angiolina; et elle courut ouvrir une porte au bout du couloir.

Brentani, heureux, se trouva seul avec elle, car la vieille et la fillette, après un dernier compliment, étaient restées de l'autre côté de la porte. Celle-ci fermée, Émilio oublia son rôle d'observateur. Il attira Angiolina contre lui.

— Non, — dit-elle, — j'ai mon père souffrant, il dort dans la chambre voisine.

— Je sais embrasser sans faire de bruit — répliqua-t-il; et il appuya longuement ses lèvres sur les siennes, tandis qu'elle continuait à protester. Il en résulta un baiser fractionné en cent morceaux et posé sur un souffle tiède.

Lasse, elle se dégagea et alla ouvrir la porte..

— Maintenant asseyez-vous ici et soyez sage, parce que de la cuisine on nous voit.

Elle ne cessait pas de rire, et lui, plus tard, la revit souvent ainsi, toute à la joie d'avoir joué à celui qu'elle aimait ce tour de gamine espiègle. Comme toujours, il lui avait passé le bras autour de la tête en sorte que sur ses tempes volaient des mèches en désordre. Il caressa du regard ces traces visibles de sa caresse.

Il eut enfin le loisir d'examiner la chambre. La tapisserie n'était pas trop neuve, mais les meubles, si l'on songeait à l'escalier, au corridor, aux vêtements de la mère, décelaient une aisance qui surprenait. Sièges, lit et armoire de noyer; un couvre-lit à larges franges; dans un coin, un vase énorme rempli de grosses fleurs artificielles; sur les murs, groupées avec soin, des photographies en grand nombre. En somme : du luxe.

Il regarda les photographies : un vieillard en posture de grand homme froissait une liasse de papier. Emilio sourit. Angiolina présenta :

— Mon parrain.

Un jeune garçon vêtu comme un ouvrier endimanché; figure énergique, regard hardi.

— Le parrain de ma sœur, — dit Angiolina; — et celui-ci, le parrain de mon plus jeune frère, — et elle désigna le portrait d'un autre jeune homme, plus doux et plus fin que le premier.

— Il y en a encore? — demanda Émilio; mais la plaisanterie mourut sur ses lèvres car il venait de découvrir, l'une à côté de l'autre, les photographies de deux personnages qu'il connaissait bien : Leardi et Sorniani! Sorniani, jaune même

sur le papier, le regard torve, semblait continuer, de son mur, à dire du mal d'Angiolina. L'autre photographie était meilleure; elle reproduisait toutes les gradations du clair-obscur et le beau Leardi semblait peint en couleurs. Il était debout et désinvolte; ses mains, libres et dégantées, ne cherchaient pas bêtement l'appui d'une table; il semblait entrer dans un salon où quelqu'un l'attendait, une femme peut-être. Il regardait Émilio avec un air protecteur, naturel à son beau visage d'adolescent et Émilio dut détourner les yeux, plein de rancœur et d'envie.

Angiolina ne comprit pas tout de suite pourquoi le front d'Émilio s'était assombri à ce point. Pour la première fois, brutalement, il trahit sa jalousie :

— Il ne me plaît guère de trouver tant d'hommes dans cette chambre à coucher.

Puis, la voyant stupéfaite du reproche (elle se sentait tellement innocente!) il adoucit sa phrase :

— Je te l'ai déjà dit depuis longtemps; il n'est pas convenable que tu sois entourée par tous ces individus; ils peuvent te nuire. Le seul fait de les connaître te compromet.

Une grande hilarité se peignit soudain sur son visage et elle déclara qu'elle était ravie de le voir jaloux.

— Jaloux de ces gens-là! — ajouta-t-elle, redevenant sérieuse et avec une moue de reproche. — Oh! en quelle estime me tiens-tu donc? — Par malheur, alors qu'il était sur le point de se rassurer, elle commit une faute. — A toi, je te donnerai non pas une, mais deux de mes photos, — et elle courut à son armoire pour les prendre.

Donc tous les autres possédaient une photographie d'Angiolina. Elle l'avait avoué, il est vrai, avec une ingénuité telle qu'il n'osa pas la gronder. Mais après, ce fut encore pis.

S'efforçant de sourire, il contemplait les deux portraits qu'elle lui avait présentés avec une révérence moqueuse. Le premier, de profil, était l'œuvre d'un des meilleurs photographes de la ville; l'autre était un très bon instantané, où l'on admirait plus, toutefois, l'élégance de la robe garnie de dentelle — la robe qu'elle portait le jour de leur rencontre! — qu'un visage défiguré par l'effort de tenir les yeux ouverts face au soleil.

— Qui a pris celui-ci? — demanda Émilio, — Leardi, peut-être?

Il se souvenait d'avoir vu souvent Leardi un appareil photographique sous le bras.

— Pas du tout! — répliqua-t-elle, — jaloux que vous êtes! C'est un homme sérieux et marié : le peintre Datti!

Marié, oui, mais sérieux?...

— Je ne suis pas jaloux, — dit Brentani d'une voix grave, — mais je suis triste, très triste.

Et voici que parmi les photographies il découvrait encore celle d'un grand barbu roux, le modèle préféré de tous les peintres de la ville. Aussitôt Émilio, avec une douleur aiguë, se souvint d'une phrase de cet homme-là : « Les femmes que je fréquente ne sont pas dignes de constituer un tort envers mon épouse! »

Il n'avait plus besoin de chercher des preuves. Elles lui tombaient sur le dos, l'écrasaient, et Angiolina, dans sa maladresse, s'appliquait à les mettre en pleine lumière, en plein relief! Humiliée et offensée, elle murmura :

— C'est Merighi qui m'a fait connaître tous ces gens.

Elle mentait. Il n'était pas croyable que Merighi, commerçant laborieux, eût connu tant de jeunes oisifs et d'artistes ou que, les connaissant, il eût pris soin de les présenter à sa future femme.

Il la regarda longuement, d'un œil inquisiteur, comme s'il la voyait pour la première fois et elle comprit l'importance de ce regard. Un peu pâle, elle baissait la tête et attendait. Mais soudain Brentani eut conscience du peu de droits qu'il avait d'être jaloux. L'humilier? la faire souffrir? Non, jamais! Doucement, pour lui montrer qu'il l'aimait encore (il sentait bien qu'il venait de lui laisser croire le contraire), il voulut l'embrasser.

Elle parut soudain radoucie, mais elle recula et le conjura de se tenir tranquille. Lui, s'étonna de se voir refuser un baiser si riche de sens et finit par s'emporter beaucoup plus loin qu'il n'avait fait jusque-là.

— J'ai tant de péchés sur la conscience, — dit-elle avec le plus grand sérieux, — qu'il me sera bien difficile aujourd'hui d'obtenir l'absolution. Par ta faute je vais me présenter à mon confesseur avec une âme mal préparée.

Dans le cœur d'Émilio l'espérance ressuscita. Quelle douce chose que la religion! Il l'avait chassée de son foyer et du cœur d'Amélie — ç'avait même été la grande tâche de son existence! — mais, la retrouvant chez Angiolina, il la salua avec une joie ineffable. Dans cette pieuse atmosphère, les portraits d'hommes pendus au mur lui parurent moins agressifs et, en se retirant, il baisa avec respect la main d'Angiolina, qui accepta cet hommage rendu, pensait-elle, à sa vertu. Toutes les preuves recueillies pour l'accabler étaient brûlées à la flamme d'un cierge.

Le seul résultat de sa visite fut donc qu'il apprit le chemin de cette maison. Il prit l'habitude d'apporter chaque matin à Angiolina des gâteaux pour son petit déjeuner. Il passait encore là une heure bien agréable. Il serrait contre lui ce corps magnifique à peine sorti du lit; à travers le léger vêtement du matin il en sentait la tiédeur et avait l'illusion d'un contact direct avec la chair nue. L'enchantement de la religion s'était bientôt évanoui, car celle d'Angiolina n'était pas telle qu'elle pût protéger et défendre ce qui ne se défendait pas de soi-même, mais d'autre part les soupçons féroces du premier jour ne surgirent plus du cœur d'Émilio. Dans cette chambre, il avait mieux à faire qu'à examiner les quatre murs.

Angiolina eût volontiers continué à feindre une piété dont elle avait si bien tiré avantage, mais elle n'y réussit pas et en arriva assez vite à la bafouer sans pudeur. Saoule de baisers, elle repoussait Émilio en lui disant : *Ite missa est*, salissant à plaisir une idée mystique exprimée à diverses reprises, mais toujours très sérieusement, par Émilio à l'heure des séparations. Demandait-il une petite faveur, elle exigeait un *Deo gratias*; devenait-il entreprenant, elle criait *mea culpa*, ou, si elle ne voulait pas entendre parler d'une chose, *libera nos Domine*.

Émilio cependant tirait une satisfaction complète de l'incomplète possession de cette femme et il ne tenta d'aller plus loin que par crainte de devenir un objet de raillerie pour tous ces hommes qui le regardaient. Elle se défendit énergiquement : ses frères l'auraient tuée. Un jour qu'il se montrait plus pressant, elle pleura. Il ne l'aimait pas puisqu'il ne voulait pas la rendre heureuse. Dès lors, tranquille et

rassuré, il renonça à ses offensives : elle n'avait appartenu à personne et il pouvait être certain qu'il n'exciterait pas la moquerie.

Toutefois elle lui promit formellement qu'elle serait sienne aussitôt qu'elle pourrait se donner à lui sans l'exposer ni s'exposer elle-même à des ennuis sérieux. Elle parlait de cela comme de la chose la plus naturelle du monde. Elle ébaucha même un projet admirable : il fallait trouver un tiers sur qui retomberait tout le dommage éventuel, et tout le souci, sans parler du ridicule. Émilio écoutait, ravi, ces propos qui chantaient à son oreille comme des déclarations d'amour. Il avait peu de chances de mettre la main sur ce tiers complaisant souhaité par Angiolina, mais du moins pouvait-il se reposer en toute tranquillité dans son propre sentiment. Elle était telle en vérité qu'il l'avait voulue : elle lui donnait un amour sans chaînes et sans périls.

Un jour, elle l'avisa qu'elle devait aller travailler dans une famille de sa connaissance, chez les Deluigi. Madame Deluigi était une excellente femme; elle avait une fille, ancienne amie d'Angiolina, et un vieux mari. Tous étaient très gentils pour elle. Pas de jeunes gens dans la maison.

— J'y vais très volontiers; j'y passe des journées plus agréables que chez nous.

Émilio n'eut rien à redire et se résigna à la voir moins souvent le soir. Elle sortait tard de cette maison et ce n'était pas la peine de se retrouver ensuite.

Il eut donc de nouveau des soirées à consacrer à son ami et à sa sœur. Il essayait toujours de les tromper, comme il se trompait lui-même sur l'importance de son aventure; il expliquait à Balli qu'il était très content qu'Angiolina fût occupée le soir de temps en temps; de la sorte il ne l'avait pas toute la journée sur le dos. Mais Balli, peu crédule, le faisait rougir rien qu'en le scrutant de son œil calme, et Émilio, ne sachant plus où cacher sa passion, se moquait d'Angiolina, rapportait quelques observations, d'ailleurs exactes, qu'il avait faites sur son compte, mais qui, à vrai dire, ne signifiaient nullement que sa tendresse fût atténuée. Il en riait d'un air assez dégagé, mais Balli, qui le connaissait, sentait bien que ses paroles sonnaient faux et le laissait rire tout seul.

Angiolina affectait de prononcer à la toscane et il en résultait un accent bizarre, moins toscan que britannique.

— Tôt ou tard, — disait Émilio, — je la corrigerai de ce défaut qui me donne sur les nerfs.

Elle inclinait toujours la tête sur l'épaule droite :

— Signe de vanité selon Gall, — observait Émilio; et, avec le sérieux du savant qui analyse une donnée expérimentale, il ajoutait : — Qui sait s'il n'y a pas dans les théories de Gall plus de vérité qu'on ne croit généralement?

Elle était gourmande; elle mangeait beaucoup et elle aimait la bonne chère — celui qui l'aura à sa charge sera à plaindre! — Ici Émilio mentait effrontément, car il aimait autant la voir manger que la voir rire. Les faiblesses qu'il raillait étaient celles qui, chez elle, le charmaient le plus. Il avait été très impressionné, un jour, par un mot d'Angiolina. Parlant d'une femme très laide et très riche, elle avait laissé échapper cette exclamation : « Riche? Alors pas laide! » Elle qui tenait tant à la beauté, l'humiliait devant cette autre puissance... « Quelle femme vulgaire! » Et, avec Balli, il en riait.

A force de jouer deux rôles, l'un devant Angiolina, l'autre devant Balli, Émilio avait fini par créer en lui deux personnages qui vivaient tranquillement côte à côte et qu'il ne se souciait pas de mettre d'accord. Au fond, il ne mentait pas plus ici que là. En refusant d'avouer son amour, il se sentait à l'abri, un peu comme l'autruche qui cache sa tête pour ne pas voir le chasseur. En revanche, quand il se trouvait avec Angiolina, il s'abandonnait à son sentiment. Pourquoi aurait-il dû en diminuer la force et la joie par une résistance qui n'avait aucune raison d'être, puisqu'il ne courait aucun péril? Non seulement il désirait, mais il aimait! A la voir ainsi, privée de défense, comme certaines bêtes le sont, par une nature avare, il sentait s'émouvoir en son cœur quelque chose qui ressemblait à une affection paternelle. Le défaut d'intelligence était une faiblesse de plus, qui appelait les caresses, sollicitait la protection.

Ils se rencontrèrent au Champ de Mars juste au moment où, irritée de ne pas l'avoir trouvé au rendez-vous, elle se disposait à s'en aller. C'était la première fois qu'il l'avait fait attendre, et d'ailleurs, montre en main, il lui prouva qu'il

n'était pas en retard. Radoucie, elle reconnut que ce soir-là elle était particulièrement pressée de le revoir et qu'elle avait devancé l'heure. Il lui arrivait des choses si étranges et elle avait tant à lui raconter! Elle se pendit gentiment à son bras. — Hier, tu ne sais pas comme j'ai pleuré! — Et elle essuya des larmes, invisibles dans la nuit. Elle ne voulut rien lui dire avant qu'ils n'eussent atteint la terrasse où ils montèrent en se donnant le bras, par la longue avenue obscure. Il n'avait aucune hâte d'y arriver. La nouvelle qu'il allait apprendre ne pouvait être mauvaise, puisque Angiolina se montrait plus affectueuse que jamais. Il s'arrêta plusieurs fois pour l'embrasser à travers sa voilette.

Il la fit asseoir sur le petit mur et, s'appuyant légèrement sur elle, tint son parapluie ouvert pour la protéger de la pluie fine et pénétrante qui, depuis des heures, ne cessait pas de tomber.

— Je suis fiancée, — dit-elle avec un effort pour donner la note sentimentale, effort brisé soudain par une grande envie de rire.

— Fiancée! — murmura Émilio d'abord incrédule au point que sa première pensée fut de rechercher quelles pouvaient être les raisons de ce mensonge.

Il la regarda en face et, malgré l'obscurité, il découvrit dans son attitude l'émotion qui n'était plus dans ses paroles. Il fallait que ce fût vrai. A quoi rimerait un mensonge? Ils l'avaient donc trouvé, ce « tiers » dont ils avaient besoin!

— Tu es content, maintenant? — demanda-t-elle d'une voix câline.

Elle était loin de soupçonner ce qui se passait dans son âme, et lui, par pudeur, ne laissa pas échapper les mots qui lui brûlaient les lèvres. Mais quant à simuler la joie qu'elle s'attendait à lui voir témoigner, impossible! Sa douleur était si aiguë qu'il ne se rappelait pas qu'en d'autres circonstances il s'était complu à entendre Angiolina parler de ce projet. Elle dut raviver ses souvenirs. Oui, ce beau plan, l'entendre exposer par Angiolina, c'était pour lui comme une caresse. Et que de fois il en avait rêvé la réalisation! Que de bonheur il en avait espéré! Mais aussi, combien d'autres plans du même ordre avaient passé dans sa cervelle sans laisser de

trace... Au cours de sa vie, il avait tout rêvé : le vol, le meurtre, le stupre. Le courage et la force du criminel, et sa perversité, il se les était attribués en songe, ainsi d'ailleurs que les bénéfices du crime, y compris, bien entendu, celui de l'impunité. Après quoi, satisfait du rêve, il avait constaté que rien autour de lui n'avait souffert de ses chimériques ravages et, la conscience en repos, s'était calmé : son délit ne faisait tort à personne! Aujourd'hui, au contraire, le rêve était devenu réalité, et lui, qui l'avait voulu, s'étonnait, incapable de reconnaître dans cette réalité le visage du rêve.

— Et tu ne me demandes pas qui j'épouse?

Résolu soudain, il dressa la tête :

— L'aimes-tu?

— Comment peux-tu poser une telle question? — s'écria-t-elle stupéfaite.

Et pour toute réponse elle baisa la main d'Émilio, celle qui tenait le parapluie.

— Alors ne l'épouse pas! — s'écria-t-il.

Il dut s'expliquer à lui-même cette injonction brutale. Il possédait déjà Angiolina, il ne la désirait plus. Fallait-il, pour la posséder d'une façon différente, la donner à un autre? La voyant de plus en plus surprise il chercha à la persuader :

— Avec un homme que tu n'aimes pas, comment pourrais-tu être heureuse?

Mais elle ne connaissait pas ces hésitations. Pour la première fois, elle se plaignit de sa famille. Ses frères ne faisaient rien; son père était malade. Comment en sortir? La maison n'était pas gaie. Lui, ne l'avait vue que le jour, quand les hommes étaient dehors. A peine rentrés, ils se disputaient entre eux, avec sa mère, avec ses sœurs. Évidemment Volpini, modeste tailleur quadragénaire, n'était pas le mari qu'elle s'était souhaité, mais il était doux et bon et, avec le temps, elle arriverait peut-être à l'aimer. Elle n'avait aucune chance de trouver mieux : — Toi, tu m'aimes, n'est-ce pas? Eh bien, tu n'admets pas la possibilité de m'épouser. — Il se troubla à l'entendre faire ainsi allusion, sans rancune, à son égoïsme.

Soit. Elle faisait peut-être une bonne affaire. Faible comme toujours, il renonça à la convaincre et, pour demeurer d'accord avec elle, il entreprit de se convaincre lui-même.

Elle avait connu Volpini chez madame Deluigi. Un petit homme.

— Il m'arrive là, — et elle montra en riant son épaule. — Un joyeux compagnon. Il dit qu'il est de petite taille, mais plein d'un grand amour.

Et, craignant soudain qu'Émilio (c'était lui faire tort!) pût être mordu par la jalousie, elle se hâta d'ajouter :

— Laid au possible. Une figure couverte de poils jaunes, couleur paille séchée. La barbe lui vient jusqu'aux yeux, jusqu'aux lunettes pour mieux dire.

L'atelier de Volpini était à Fiume, mais il avait dit qu'après son mariage il permettrait à sa femme de venir passer une journée à Trieste chaque semaine. En attendant il n'était presque jamais là et on pourrait continuer à se voir en toute tranquillité.

— Mais nous serons très prudents, — dit-il. Et il insista : — Très, très prudents. Si vraiment ce mariage devait être son bonheur, mieux vaudrait même, peut-être, renoncer à se voir pour ne pas en compromettre le succès?

Pour calmer sa conscience inquiète, il eût été capable de n'importe quel sacrifice. Il prit la main d'Angiolina, y appuya son front et, dans cette posture d'adorateur, il lui dit toute sa pensée :

— Pour ne pas te nuire, je saurais renoncer à toi.

Peut-être comprit-elle : elle ne fit plus allusion à la trahison qu'ils avaient concertée, et cette réserve fut cause que leur amour, ce soir-là, eut une douceur insolite. Pour un instant, pour une seule fois, elle se montra à la hauteur des sentiments d'Émilio. Elle ne commit pas une fausse note; elle évita même de lui dire qu'elle l'aimait. Lui allait caressant sa propre souffrance. La femme qu'il chérissait n'était pas seulement inerte et désarmée, elle était perdue. D'un côté elle se vendait, de l'autre elle se donnait. Oh! comment oublier cette envie de rire qu'elle avait laissé voir au début de leur entretien? Si elle se préparait de la sorte à l'événement le plus important de sa vie, comment se conduirait-elle, plus tard, vis-à-vis d'un homme qu'elle n'aimait pas?

Elle était perdue! Il l'avait saisie de son bras gauche; il la tenait serrée, serrée, inclinant la tête vers ses genoux et

il murmurait avec plus de pitié que d'amour : « Pauvre petite! » Ils demeurèrent longtemps ainsi; puis elle se pencha à son tour et, doucement, pour qu'il ne s'en aperçût point, elle le baisa aux cheveux. Jamais, durant leur liaison, elle n'eut un geste plus gentil que celui-là.

Après quoi, tout devint brutal, horrible. La pluie fine et monotone qui avait accompagné la douleur d'Émilio de sa note triste — tantôt compatissante, tantôt indifférente, mais toujours d'une grande douceur — se transforma soudain en une violente averse. Le souffle de vent froid qui, de la mer, venait bouleverser l'atmosphère humide les secouait maintenant et les arrachait tous deux à la rêverie qui un instant les avait bercés. Angiolina, pleine d'épouvante à l'idée que sa robe serait trempée, se mit à courir, refusant le bras d'Émilio : elle avait besoin de ses deux mains pour tenir son parapluie face au vent. La lutte qu'elle soutenait la rendit de méchante humeur et elle ne voulut même pas fixer la date de leur prochaine rencontre :

— Pour le moment, tâchons de rentrer chez nous!

Il la vit sauter dans un tramway, et, de l'obscurité où elle le laissait, il découvrit, dans la lumière jaune de la voiture, son beau front irrité et ses deux yeux tendus pour vérifier les dégâts de sa toilette.

ITALO SVEVO

(A suivre.)

(Traduit de l'italien par PAUL-HENRI MICHEL.)

LA SITUATION ACTUELLE DES RELIGIONS DANS LE MONDE

LE PROTESTANTISME

L'heure est solennelle : au milieu des tiraillements des vieux égoïsmes, nous assistons à un immense effort de reconstitution du monde. C'est donc un geste naturel que d'essayer de se renseigner sur les différentes forces spirituelles qui peuvent, à ce point de vue, concourir au bien de l'humanité. Les religions ont un rôle à jouer dans ce travail de reconstruction morale et sociale, et le protestantisme est une des forces spirituelles qui peuvent faciliter une œuvre de compréhension mutuelle, de rapprochement et de paix. C'est pourquoi on voudrait jeter ici un coup d'œil, forcément rapide, sur le protestantisme, ses principes, son génie propre et ses forces actuelles.

Et, d'abord, qu'est-ce que le protestantisme? C'est un vaste mouvement de réveil religieux et politique, un acte collectif de redressement moral rendu nécessaire dans un temps où la situation de l'Église et de l'État pouvait se résumer et se peindre en trois mots : superstition, simonie, servitude.

1. L'article que nous publions ici appartient à la série d'études sur la situation actuelle des religions dans le monde, dont nous avons entrepris la publication. Voir dans la livraison du 1er janvier 1928, *le Catholicisme romain*, par le R. P. Yves de La Brière; le 1er mai 1928, *la Religion orthodoxe en Russie*, par Charles Quénet; le 15 juillet 1929, *la Situation actuelle de l'Islam*, par Louis Massignon. D'autre part, nous publierons prochainement *le Judaïsme*, par le rabbin Liber. De pareils exposés de doctrines sont destinés, de l'un à l'autre, à contenir d'évidentes contradictions. Il va de soi que, par principe, nous n'avons rien fait pour les atténuer. Il s'agit ici de préciser des points de vue différents et non pas de les concilier. (N. D. L. R.)

C'est alors qu'éclate, au début du XVIe siècle, la révolution religieuse connue sous le nom de Réforme. Elle devait, en quelques années, séparer de Rome la moitié de l'Europe. C'est d'elle que sont peu à peu sortis la démocratie moderne, la liberté de pensée et d'enseignement, le progrès scientifique et social, et ce bien précieux de la liberté de conscience dont nous jouissons aujourd'hui.

Toutes ces conséquences ne furent, d'abord, ni aperçues, ni voulues par les Réformateurs, mais elles découlèrent de leur exemple et de leurs principes.

Avant Luther, de grands esprits, Érasme et Lefèvre d'Étaples, avaient crié au monde religieux : « Revenons à la Bible. » Au temps de Luther, Ulric de Hutten avait dit des autocrates religieux et politiques : « Brisons leurs chaînes et débarrassons-nous de leur joug, » *disrumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum eorum.* Mais c'est Luther qui était destiné à tirer les conséquences du principe d'Erasme ou de Lefèvre : retour à la Bible.

Il avait lu dans la Bible : « Le juste vivra par la foi. » Donc, la foi est la condition nécessaire mais unique du salut, et la foi, ce n'est pas la soumission à l'enseignement des docteurs et des théologiens, c'est essentiellement confiance en Dieu, consécration à Dieu. Tout ce qui s'ajoute à la foi est inutile. Donc, plus de vie ascétique, de froc, de jeûnes, de macérations. La vie supérieure n'est plus la vie du couvent. Le monde et la vie naturelle ne sont plus stigmatisés comme profanes, le travail a une valeur morale, il est une vocation. Le célibat est un ascétisme inutile et dangereux. Le mariage aussi est une vocation sainte et excellente. Le commerce, les sciences, l'art[1], tout cela sert à Dieu. La vie entière est sanctifiée, et la joie subsiste au milieu des peines et des douleurs de la vie, car le chrétien a un Dieu et un Sauveur. En vertu de ce principe, le prêtre n'est plus l'intermédiaire nécessaire entre Dieu et l'homme. Le pasteur n'est qu'un frère spécialisé.

Sur cette base s'organisent bientôt, par la force du principe social, des églises nouvelles, différentes entre elles selon le génie de leur fondateur ou les instincts de leur race, selon leur interprétation des documents bibliques. Il y aura le type

1. Luther écrit à un ami : « Il n'y a pas assez d'art dans ta maison. »

luthérien, le type calviniste ou réformé, le type zwinglien.

Voici les deux principaux points de séparation des protestants entre eux. Ils portent sur la notion des deux sacrements, seuls conservés parce que seuls bibliques.

La conception luthérienne du baptême est la plus voisine du catholicisme. L'eau du baptême acquiert par la parole d'institution une vertu réelle de régénération, elle efface chez le baptisé la tache originelle et crée un genre de vie sainte. Il faut donc baptiser les enfants dès leur naissance. Cela n'implique pas pourtant que l'enfant non baptisé soit perdu, car, ainsi que le dit Luther, Dieu, qui nous lie à ses institutions, ne s'y lie pas lui-même.

En ce qui concerne l'Eucharistie, les luthériens stricts admettent la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans le pain et le vin, mais ils ne croient pas que le pain et le vin perdent miraculeusement leur substance pour devenir le corps de Jésus-Christ. Il y a pour eux *consubstantiation* et non *transsubstantiation*.

Pour Calvin, la Cène est le moyen de communier au corps spirituel du Christ, mais le communiant ne doit pas s'attarder aux signes visibles, comme si le Christ y était matériellement renfermé; ce qui importe c'est qu'il élève ses regards vers Dieu par la foi, la repentance et l'amour.

Pour Zwingle, le baptême et la Cène ne sont que des paraboles en action, des signes populaires, des images matérielles pour exprimer les effets spirituels de la repentance et de la foi. Le baptême est le signe de l'amour du Dieu qui fait grâce au repentir; la Cène est un mémorial sanctifiant, un moyen de rappeler le sacrifice de Jésus sur la croix.

Il y a d'autres différences de rites ou d'organisation... Mais qu'importent, au fond, ces variations dogmatiques ou rituelles, puisque le principe central subsiste dans toutes les églises issues de la Réforme? Les variations que leur reprochera Bossuet sont dans la logique de la vie et de la liberté. Pour l'Église ancienne, le chrétien est un mineur; pour l'Église nouvelle, l'individu est majeur. Avec Luther, à Worms, apparaît le monde moderne, quand, pauvre petit moine apeuré devant toutes les grandeurs du temps, il aura néanmoins le courage de déclarer : « Si l'on ne me prouve par l'Écriture

que je suis dans l'erreur, je ne puis, je ne veux rien rétracter. » Dans ce geste, apparaît l'individu réclamant son droit d'avoir une foi personnelle basée sur l'Écriture et d'établir sur ce principe des églises *réformées*, c'est-à-dire ramenées à la règle sacrée des écrits apostoliques.

C'est à bon droit, par conséquent, que M. de Rémusat définissait ainsi le protestantisme, en 1854, devant les lecteurs, un peu surpris, de la *Revue des Deux Mondes* :

Le fond et l'essence de la Réformation, le principe vivant et immortel du protestantisme, c'est un besoin de spiritualité dans la foi et la religion. Jésus-Christ a dit : « C'est l'esprit qui vivifie. » Or, l'esprit a besoin de la liberté, c'est sa manière d'être. Le protestantisme n'est la liberté que parce qu'il est la vie. C'est l'âme qui se dégage des liens de l'autorité, du conventionnel, du cérémonial, pour se livrer avec puissance à une piété vigoureuse et mâle parce qu'elle est spontanée, féconde parce qu'elle est primesautière, progressive parce qu'elle porte en elle le germe de l'avenir et ne souffre aucune entrave. Le protestantisme ne nie que pour affirmer. Il n'a nié et supprimé les intermédiaires que pour mettre la conscience en contact immédiat avec Dieu, avec Jésus-Christ, avec le devoir, avec la vraie vie éternelle, la vie de foi et de progrès, qui doit commencer dès ici-bas. La foi qui rend juste et qui justifie devant la grâce, n'est pas un système particulier de dogmatique, elle se retrouve au-dessus des diversités sectaires. C'est la vie commune, c'est la sève qui monte au cœur de l'arbre et le rajeunit; la foi, c'est le vrai feu sacré, c'est le principe et la source de la vie religieuse.

Tel est bien, en effet, le principe central de la Réforme. Quant au nom de *protestants*, il fut donné aux membres des églises nouvelles dans une circonstance historique dont le souvenir a été récemment rappelé avec éclat, à Spire.

Les églises issues de la Réforme ne tardèrent pas à être menacées, dans leur existence même, par la réaction catholique du pape et de l'empereur Charles-Quint. Alors, selon leur droit légal, les États et les villes libres évangéliques de la Confédération qu'on appelait alors l'Empire allemand, présentèrent à la Diète de Spire leurs doléances et réclamations dans un document, qui était une *protestatio*, c'est-à-dire une affirmation de leur foi et de leurs droits. C'est de là que le mouvement de Réforme prit le nom, accepté comme un titre honorifique, de protestantisme.

Les fêtes de Spire, en 1929, ont réuni jusqu'à 80 000 assis-

tants. On a pu dire que tout le monde civilisé y a participé officiellement. Un universitaire de Kœnigsberg, le professeur Zscharnack, a rappelé le sens de la protestation de Spire, à savoir que le protestantisme est une religion de foi individuelle. C'est ce qui fut et qui doit rester sa raison d'être. De là vient la doctrine du *libre examen* sans laquelle il n'y a pas d'homme civilisé. L'individu qui se déclare incapable de chercher et de décider par lui-même, qui se contente d'obéir, *de se conformer*, n'est pas un homme, mais un diminutif d'homme, un *homunculus*. Celui qui se préoccupe de préparer l'avenir doit porter toute son attention sur l'individu. C'est ce qu'a fait la Réforme. Ses conquêtes, à ce point de vue, ne seront plus ravies aux peuples civilisés.

Ainsi, dès le premier regard jeté sur le protestantisme, apparaissent à l'œuvre les deux grands principes qui constituent à la fois sa contradiction intérieure et sa force progressive : un esprit de conservation qui s'attache à ne rien laisser perdre de l'essentiel du Christianisme, et un esprit d'indépendance des individus réclamant leur droit chrétien d'examiner toutes choses et de retenir ce qui est bon. Il en résulte que si l'on demande à des protestants : *Que croyez-vous*? on obtiendra des réponses nécessairement différentes selon le degré de culture ou selon la nature religieuse de l'interrogé. Les formules de la dogmatique protestante sont dans un perpétuel devenir. Cela tient à ce que l'interprétation de l'Écriture est libre. Il y a au sein des Églises protestantes, comme l'a constaté Auguste Sabatier, « un droit de critique et de révision que rien ne peut étouffer ».

On peut dire à des protestants : « Vous variez, donc vous n'êtes pas sûrs de votre vérité. » Ils répondent : Toutes les églises chrétiennes ont varié dès l'origine, qu'elles l'avouent ou non. Nous croyons que la vérité suprême est dans l'Évangile de Jésus-Christ. Ce qui varie, ce sont les interprétations humaines de l'Évangile. Nous cherchons à toujours le mieux saisir dans sa signification éternelle. Variation, ici, veut dire progrès. Ainsi, Calvin croyait être l'interprète exact de l'Évangile quand il niait la liberté de l'erreur et voici, au XIXe siècle, un Vinet qui, dans l'esprit véritable de l'Évangile, affirme hardiment que la négation et le doute ont les mêmes droits de

se manifester que l'affirmation et la foi. Edmond de Pressensé dira la même chose : « Quand l'erreur n'est pas libre, la vérité ne l'est pas non plus. »

Bien. Alors, qu'est-ce que les protestants d'aujourd'hui croient sur le Christ?

Conformément à leur droit de se former une opinion, les protestants, unis dans la ferveur du Christ, ont sur sa personne historique des conceptions intellectuelles différentes. Les uns se réfèrent à la tradition du XVIe siècle, et acceptent les doctrines traditionnelles sur la naissance miraculeuse, la divinité métaphysique, la résurrection corporelle de Jésus-Christ. Les autres, tout en laissant au Christ la place centrale dans leur piété, distinguent, dans le dogme, la forme du fond et, appliquant ce principe à Jésus-Christ, ils diront avec l'Anglais Robertson :

Comprendre *la vie* et l'*esprit* de Christ, voilà le seul remède aux divisions dogmatiques. Nous avons *des doctrines sur Christ au lieu d'avoir Christ lui-même*, et nous appelons les pauvres théories métaphysiques de l'évangélisme : « L'Évangile » et les formes imparfaites du Puséysme : « l'Église. » Si la vie et la mort de Christ agissent sur le cœur d'un homme, il est notre frère, à quelque dénomination qu'il appartienne.

A ce point de vue, les discussions sur la naissance surnaturelle, la préexistence ou la résurrection corporelle de Jésus-Christ n'appartiennent plus à l'essence du christianisme. Chacun est libre d'en juger selon ses lumières. L'essentiel est de comprendre et de réaliser la vie divine telle qu'elle a été manifestée en Jésus-Christ pendant sa carrière terrestre.

Le protestant proclame la divinité du Christ sans se laisser égarer dans les discussions byzantines sur son essence et ses deux natures. Il adore le Christ.

Mais qu'est-ce qu'adorer Jésus-Christ? L'appeler Dieu. Répéter : « Seigneur, Seigneur? » L'adoration est l'amour le plus puissant que l'âme puisse ressentir. Appelez-le du nom que vous voudrez. Plus d'un unitaire l'a adoré en croyant n'avoir pour lui que de l'admiration, et plus d'un chrétien orthodoxe qui l'appelle Dieu, ne lui rend qu'un froid hommage intellectuel.

Ainsi parlait Robertson. Il rejoignait, sans le savoir, la pensée première de Luther quand il écrivait :

Christ n'est pas appelé Christ parce qu'il possède deux natures.

En quoi cela me concerne-t-il? Il porte ce nom glorieux et consolateur à cause de la fonction qu'il a assumée et de l'œuvre qu'il a accomplie. Qu'il soit, de nature, homme et Dieu, c'est son affaire, mais qu'il soit mon Sauveur, voilà qui est ma consolation et mon trésor.

Ce jour-là, Luther avait bien saisi la vanité des discussions d'essence et de substance où se perdaient les Conciles. Et aujourd'hui un théologien moderne dira :

Les Grecs ne concevaient le salut que comme une transformation substantielle de l'homme... Aujourd'hui, nous saisissons dans le salut une transformation de nos relations avec Dieu qui implique bien plus un changement dans notre volonté qu'une modification dans notre substance et nous pouvons saisir en Jésus la réalité même de Dieu sans souscrire aux formules du dogme oriental, si éloignées du spiritualisme de Jésus[1].

Et d'autres termes, Jésus-Christ nous suffit :

Qui a trouvé dans l'Évangile l'affranchissement de sa personnalité, le pardon de son péché, la possibilité d'une vie nouvelle d'amour et de foi, est convaincu qu'il est entré en relation avec le Dieu vivant et vrai. Et ce qu'il a saisi de ce Dieu par Christ lui suffit pour lutter et pour prier, pour croire et pour espérer, pour vivre et pour mourir. Si les problèmes intellectuels ne sont pas d'un coup résolus, le problème de la vie a reçu sa solution.

On comprend, dès lors, que le dogme de la Trinité perde chez les protestants de sa couleur tranchante. Il y a, certes, des pasteurs qui professent cette doctrine dans la rigueur orthodoxe d'Athanase, d'autres y sont infidèles par quelque côté ou la repoussent tout à fait. La base scripturaire du dogme paraît à beaucoup très faible et les formules de Nicée succombent par la simple constatation, par exemple, que, dans le IVe Évangile, Jésus est nettement subordonné au Père.

La doctrine de la prédestination des élus et des damnés par un décret éternel de Dieu empruntée par Calvin à saint Augustin et développée par lui de toute la force de son génie, est encore enseignée dans les pays calvinistes comme la Hollande. Dès le XVIIe siècle, elle s'est détendue en France et dans d'autres pays pour être ramenée à l'affirmation religieuse de la souveraineté de Dieu.

1. Aug. Lemaître, *Cahiers protestants*, juillet-août 1929.

Ces faits, constatés du dehors, amènent la fameuse question : « Il n'y a donc pas dans le protestantisme une autorité extérieure à laquelle tous doivent se soumettre? »

Il faut répondre non, s'il s'agit d'une autorité humaine. Il y a des confessions de foi arrêtées par les Synodes, mais elles sont révisables. La Bible est l'autorité souveraine, mais elle est sujette à la compréhension et à l'interprétation individuelles. Le protestant ne reconnaît d'autre autorité que celle de Dieu qui parle dans la Bible et dans la conscience de chacun.

La certitude religieuse du protestant, a écrit A. Sabatier, repose sur l'autorité morale de la vérité divine se donnant à connaître comme telle aux droites consciences. C'est ce que les théologiens protestants appellent, depuis Calvin, le témoignage interne du Saint-Esprit. C'est le dernier fondement de la foi protestante[1].

Madame de Staël a dit magnifiquement dans le même sens : « Dans le plus grand intérêt de la vie, l'homme ne peut être soumis à l'homme. »

II

Voilà pour les principes et le passé. Mais le présent nous invite maintenant à rechercher de quelles forces le protestantisme peut bien disposer pour cette œuvre de reconstruction morale du monde dans la justice et la paix qui est dans les vœux de tous les civilisés.

L'alphabet lui-même nous invite à commencer par l'*Allemagne.*

La statistique de 1910 donnait à l'Allemagne 58 449 700 habitants, dont 38 117 300 protestants, 19 321 400 catholiques, 538 900 israélites et 472 100 divers. En 1919, l'empire allemand, dans ses limites nouvelles, comprenait 59 852 682 habitants, dont 40 309 856 appartenaient aux Églises protestantes.

Les résultats de la guerre mondiale, les conséquences de l'inflation ont jeté les Églises allemandes dans une crise redoutable, d'autant plus que ces églises ne pouvaient opposer aux dangers divers qui les menaçaient un front unique.

1. *Revue de droit à l'usage des Églises protestantes*, dirigée par Armand Lods, décembre 1894.

La liberté qui fait le fond du patriotisme jouait ici contre elles. Au point de vue spirituel, les « temps d'après-guerre » ne vont jamais sans réactions. Pour éviter de nouveaux malheurs, beaucoup de bons esprits se jettent alors sous la protection des systèmes autoritaires, soit politiques, soit religieux. Et cela s'est produit en Allemagne. Ses églises protestantes, au lieu de profiter de la crise de la séparation pour se reconstituer dans la pleine logique du principe protestant, se sont mises sous la protection de formules et d'organisations vieillottes, provoquant ainsi les protestations d'un bon tiers de leurs membres. Par crainte du socialisme et du collectivisme, elles ont perdu l'occasion d'un contact plus intime avec leur peuple. Leur regret affiché du régime impérialiste, leur prétention de fixer des limites trop étroites à la pensée, à la culture, à la vie religieuse, ont entraîné des réactions sans mesure et des sorties en masse[1].

De plus, le protestantisme allemand est divisé presque en autant d'églises que d'États. Chaque État étant le maître de sa politique religieuse, il en est résulté des attitudes diverses à l'égard des églises. Tandis que la majorité des États prenaient des mesures favorables en somme aux églises, d'autres, comme la Saxe, la Thuringe, le Brunswick, gouvernés par des socialistes, continuaient à verser aux pasteurs les traitements d'avant-guerre, conformément à la constitution de Weimar, mais sans tenir compte de la chute du mark, ce qui, par exemple, sur les 100 pasteurs en fonction à Dresde, en forçait 30 à prendre un métier quelconque pour vivre. Il en était de même à Leipzig, à Chemnitz, tandis qu'il en allait tout autrement à Hanovre, en Prusse ou dans l'Allemagne du sud.

Depuis lors, la situation s'est modifiée; au lieu de se borner à gémir sur les méfaits du socialisme et à compter sur les concours étrangers, les Églises allemandes paraissent en train de se ressaisir. Sans doute, la diversité des opinions continuera à se faire jour au milieu d'elles. Cela est logique et naturel.

1. Malgré cette crise, la statistique donne les résultats suivants : en Allemagne, de 1910 à 1926, la proportion des catholiques devenus protestants est passé de 34,96 à 70,37 pour 100 000; tandis que la proportion des protestants devenant catholiques passait de 12,48 à 17,62 pour 100 000.

Les uns maintiennent dans leur rigueur les anciennes confessions de foi. Ils insistent sur la valeur des confessions de foi écrites, tandis que d'autres mettent plutôt l'accent sur la vie chrétienne, qui est aussi une confession de foi et qui, mieux qu'un dogme, doit servir de base à l'église et assurer son avenir. A côté des orthodoxes qui forment la majorité, il y a l'association fondée par le professeur Bornhauzen dont les membres sont décidés à enseigner l'évangile selon leur conscience, selon leurs convictions historiques et religieuses, et non d'après le schéma d'une formule dogmatique périmée, ou encore l'*Association du christianisme moderne* qui est sous l'inspiration du journal *Die christliche Welt* du pasteur Rade. Entre ces diverses tendances, la lutte continue, lutte respectable et passionnante, puisqu'elle a pour but de chercher à tracer les limites où la foi cesserait d'être chrétienne, sous prétexte d'être libre.

Mais, au-dessus de ces luttes qui se justifient par les besoins divers d'âmes différentes, — le protestantisme allemand a su chercher une unité supérieure dans une Fédération des églises évangéliques d'Allemagne (*Deutscher Evangelischer Bund*) qui, bien comprise, englobe toutes les églises régionales et leurs forces en les rapprochant en vue d'une action commune.

C'est le bienfait que la guerre aura apporté au protestantisme allemand.

Comme le dit très bien M. Raoul Patry, le protestantisme allemand fait un effort pour entrer dans une vie nouvelle; il espère concilier, sur le terrain de l'activité pratique, l'unité indispensable à son existence et l'individualisme dont il ne saurait se passer sans se renier lui-même[1].

Le professeur Ed. Vermeil, de l'Université de Strasbourg, à propos de l'Allemagne protestante, émettait récemment l'avis que le cycle des compétitions nationales est bien fermé et qu'il n'y a plus de place sur le continent pour des hégémonies. Ce qu'il faut, disait-il, c'est une synthèse à laquelle les Églises peuvent collaborer. Trœltsch a montré que les sociétés humaines sont dirigées par deux idées : ou bien *l'idée du droit*, d'une justice émanant d'une société dont les énergies individuelles sont les composantes; ou bien *l'idée de la force*, basée

1. *La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui*, Paris, Payot, p. 65.

sur le collectivisme, l'influence des peuples et le dynamisme social. Mais la force sans le droit tourne vite à la barbarie. Les églises d'Allemagne seraient infidèles au principe protestant en maintenant l'idée de la force. Ce qu'il faut entre les nations, c'est une compréhension mutuelle. Et M. Vermeil concluait :

A l'Allemagne actuelle, nous demandons de grandir, c'est-à-dire de rattraper son retard et de comprendre qu'elle fera grand en renonçant à trop grandir. Ses églises peuvent l'y aider puissamment.

Les Églises d'Angleterre.

L'Angleterre est officiellement un pays protestant. Le roi en est le chef titulaire, l'archevêque de Cantorbery le chef spirituel. On sait que la rupture avec Rome eut lieu sous Henri VIII pour lequel il est difficile d'avoir une profonde sympathie. La Réforme était aussi nécessaire en Angleterre que partout ailleurs, comme le prouva une grande enquête sur la situation de l'Église et les mœurs du clergé régulier ou séculier. Mais Henri VIII, qui ne pardonna jamais à Luther les dures vérités que celui-ci lui décocha, ne fit la Réforme que pour des raisons personnelles d'un ordre peu élevé. Édouard VI continua l'œuvre de son père. Marie Tudor, sa sœur, réinstalla le culte catholique romain par des moyens qui lui valurent le nom de Marie la Sanglante. Enfin, la grande Élisabeth, comme disent les Anglais, rétablit l'Église protestante avec une organisation monarchique et épiscopale. Les archevêques et évêques sont nommés par le premier ministre sur la présentation des autorités ecclésiastiques. Il y a 3 archevêques, ceux de Cantorbery, de York et du Pays de Galles; 41 évêques et 37 évêques suffragants. La doctrine de « l'Église établie » est renfermée dans le fameux « Prayer-Book » qui, tout en renfermant bien des restes de catholicisme, se ressent pourtant de l'esprit évangélique du réformateur alsacien Bucer qui contribua à sa rédaction.

En face du système épiscopal surgirent bientôt d'autres communautés ou églises protestantes qui ne trouvaient pas le ritualisme et l'épiscopalisme de l'Église établie assez conforme à la simplicité évangélique. On les appela « dissidents » ou « puritains » parce qu'ils se séparaient de l'Église ou qu'ils

prétendaient ne vouloir vivre, personnellement et ecclésiastiquement, que sous la règle du « pur Évangile ». Leur nombre grandit surtout au XVIIe siècle sous Cromwell.

Ils prenaient, eux, le nom de « Presbytériens », parce qu'ils confiaient l'autorité dans l'Église non aux évêques, mais aux « presbytères », c'est-à-dire à des conseils formés du pasteur et d'un certain nombre de laïques. Sous Cromwell, on distinguait 3 groupes de dissidents : les presbytériens, les indépendants et les baptistes.

Au XVIIIe siècle, une grave crise morale, qui eut ses répercussions jusque sur la vitalité même de la race, désola l'Angleterre. On ne saurait exagérer l'influence qu'eut alors le réveil spirituel provoqué par Wesley. L'Église établie en profita comme les autres. La nation trouva son salut dans son retour à la vie chrétienne. Alors se formèrent les communautés méthodistes ou wesleyennes qui comptent aujourd'hui environ 900 000 âmes.

Les deux Églises d'Écosse qui viennent de se réunir sont presbytériennes.

Les Églises libres du type presbytérien sont autonomes et constituent en Grande-Bretagne un groupe fort influent. Plusieurs membres du ministère MacDonald, et son chef lui-même, appartiennent à ce groupe qui entretient d'ailleurs actuellement des relations de plus en plus fraternelles avec l'Église « établie », c'est-à-dire unie à l'État. L'Église établie elle-même est, en fait, quasi-autonome, ayant obtenu du Parlement, en 1924, le droit de tenir une assemblée nationale dont les décisions ont beaucoup d'autorité.

Depuis le XIXe siècle l'Église établie se divise en deux groupes compris sous le nom de Haute et Basse Église. Le clergé de la Haute Église, conservateur en doctrine, s'apparente par son ritualisme à un catholicisme de fait; celui de la Basse Église s'ouvre aux idées nouvelles, surtout dans son groupe de « modernistes ». Par ses doctrines libérales et surtout par son action sociale la Basse Église se rapproche des groupes « dissidents ». Tous ces groupes divers se retrouvent unis dans le « service social », dans le mouvement baptisé « Copec » parce que toutes les questions économiques, politiques et municipales y sont librement discutées.

La Grande-Bretagne a connu aussi les réactions d'après-guerre, un esprit de négation répandu partout. Mais, en somme, l'esprit religieux persiste en Angleterre à un degré presque incompréhensible à un Français.

Cette vitalité provient en partie de la force de l'habitude, de l'esprit traditionaliste anglais, mais elle est surtout le résultat du fait que les Églises, depuis la Réforme, ont été profondément mêlées à toute la vie nationale, à tous les mouvements politiques et sociaux qui ont agité le pays. L'idéal du service social, les efforts immenses faits en faveur de la jeunesse chrétienne ont retenu ou rallié les fidèles depuis, surtout, que l'enseignement de la doctrine s'est élargi. En 1926, l'Église anglicane a gagné plus de 119.000 nouveaux « communiants ». La tendance actuelle est favorable à l'Église établie. Le point noir, c'est que toutes les Églises, sauf celles d'Écosse et des baptistes, ont constaté un mouvement de recul dans leurs Écoles du dimanche. On a enregistré une perte de 45.000 enfants sur un total d'environ 6 millions d'écoliers. Cela peut provenir d'ailleurs de la diminution générale des naissances comme conséquence des années de guerre.

Nous ne possédons pas le chiffre exact de la population protestante anglaise parce que les Églises ne font la statistique que de leurs « communiants », c'est-à-dire de leurs vrais fidèles. Voici les chiffres fournis pour 1927[1].

	Nombre de communiants.
Église d'Angleterre	2 487 121
Églises méthodistes	866 852
Églises congrégationalistes	451 229
Églises baptistes[2]	414 210
Églises presbytérienne d'Angleterre	85 109
Église d'Écosse (presbytérienne)	762 774
Église libre d'Écosse (presbytérienne)	536 307

L'Église épiscopale d'Écosse a 200 églises. Le nombre de ses « communiants » n'est pas donné.

1. *Annuaire du Daily Mail*, 1927.
2. Qui ne baptisent que les convertis adultes.

Il y a encore en Grande-Bretagne d'autres groupes religieux ou ecclésiastiques dont l'influence n'est pas à dédaigner. Ce sont ceux des Moraves, des Quakers, des Unitaires[1] et de l'Armée du Salut.

Les diocèses catholiques romains renferment 2 042 630 d'âmes. Ils ont compté 12 355 « convertis » pendant l'année 1926.

Depuis cent ans, on a souvent annoncé en France la conversion de l'Angleterre au catholicisme. Un protestant anglais, interrogé là-dessus, nous répondait : « Une partie de notre haut clergé ou de notre noblesse peut trouver son plaisir ou la satisfaction de ses tendances dans des reconstitutions archéologiques. Mais, croyez-moi, le fonds de l'âme anglaise reste ce qu'il est depuis des siècles et prononce : « *No Popery* », pas de papisme. Ne regardez pas par là. Voyez l'évolution de l'Église anglicane sous l'action de ses modernistes, regardez du côté « dissident » si actif dans les dernières élections... »

L'avenir en décidera.

En attendant, le protestantisme anglais, avec ses qualités et ses défauts, peut beaucoup, s'il le veut, pour l'œuvre d'apaisement qui se prépare, à condition qu'il sorte de son île et consente à en savoir davantage sur tout ce qui n'est pas anglais.

Les États-Unis.

Quelques chiffres d'abord. En 1900, les États-Unis, qui nous intéressent aujourd'hui à tant d'égards, comptaient 76 303 387 d'habitants. On en compte aujourd'hui 120 millions. Quel est sur ce chiffre la proportion des diverses religions? Les catholiques comprennent dans leur statistique tous les enfants baptisés. En calculant d'après ce système, on arriverait à un total de 86 millions de protestants contre presque 19 millions de catholiques. Les protestants ne comprennent dans leur statistique que les communiants, c'est-à-dire les membres vraiment convaincus. D'après les chiffres publiés en 1926, leur nombre s'élève à 30 640 000. Il y a un peu plus de quatre millions de juifs. Les grecs orthodoxes, les scientistes, mormons, spirites, donnent ensemble le chiffre de 1 250 000.

1. Qui rejettent le dogme de la Trinité.

De 1916 à 1926, les catholiques romains se sont accrus de 18,3 p. 100 et les grandes Églises protestantes de 19,5 p. 100. De plus, ce 19,5 p. 100 ne se rapporte qu'aux 9 dixièmes du protestantisme américain, certaines dénominations protestantes n'entrant pas en ligne de compte dans ce chiffre.

L'ensemble des protestants est divisé en une trentaine de dénominations particulières dont les plus importantes sont les méthodistes épiscopaux, les presbytériens, les protestants épiscopaux, les baptistes, les congrégationalistes, les luthériens. Toutes ces dénominations diverses étonnent fort les esprits peu au courant des affaires religieuses et les catholiques habitués à l'unité extérieure de leur église. L'unité, ici, se fait autour du nom de protestant. Les protestants sont logiques dans leur diversité. Ils n'ont pas, ils ne veulent pas de chef unique sur la terre. Leur principe est celui que Wilfred Monod formule ainsi : « Le chrétien croit en Jésus-Christ, vivant dans l'église et présent dans l'humanité par son esprit. La vraie foi en Jésus-Christ, celle qui régénère et qui sauve, peut donc se concilier avec diverses organisations ecclésiastiques. »

D'autant plus qu'il n'y a pas de cloisons fermées entre ces diverses églises. Un protestant français, fixé aux États-Unis, saura trouver des frères dans telle dénomination qui n'est pas la sienne.

En outre, la variété des dénominations ecclésiastiques aux États-Unis s'explique non seulement par le légitime esprit individualiste du protestantisme, mais encore par l'histoire.

Ce fut Coligny qui, au XVIe siècle, découvrit une seconde fois l'Amérique, celle du sud et celle du nord. Il avait rêvé d'en faire une terre de liberté et de foi, sous l'autorité du roi de France, pour les huguenots persécutés dans leur pays. La Caroline s'appelle ainsi en l'honneur de Charles IX. Il en est de même pour Charlestown... Il avait baptisé des fleuves des doux noms de Seine, de Loire, des villes du nom de New Rochelle, etc. Des huguenots et des Hollandais fondèrent New-York. Québec, au Canada, fut d'abord une ville huguenote. On ignore tout cela en France. On le sait aux États-Unis. La fatale politique des Guises ruina les établissements huguenots. Alors intervinrent les Anglais. L'Amérique ne s'appellera plus la *Nouvelle France*, mais la *Nouvelle Angleterre*.

Les puritains, après Cromwell, s'y réfugient. Ils y fondent leurs églises presbytériennes. Les épiscopaux viennent ensuite avec leurs formes de culte. Les Allemands et les peuples du nord, Suédois, Norvégiens, Danois, apportent leur luthéranisme. Il en est ainsi des Moraves, des Quakers, sans parler des Français qui fondent ces églises huguenotes qui subsistent encore ici et là comme celle de New-York, sous la direction, aujourd'hui, du Dr Maynard. Ces diverses églises ont donc leur justification dans l'histoire comme dans la psychologie, dans les faits et dans les besoins des âmes. Mais toutes reconnaissent un seul chef, Jésus-Christ. C'est pour bien le montrer qu'elles se sont groupées en un *Federal Council*, en une fédération active et puissante qui s'est mise au service des intérêts généraux du christianisme protestant aux États-Unis et au dehors.

Cette Fédération était d'autant plus nécessaire que les nombreux émigrés qui ne cessent de peupler l'Amérique, s'ils « s'américanisent » très vite, n'en gardent pas moins le souvenir de leur origine nationale et spirituelle. D'où l'infinie variété des opinions. La fusion se fait peu à peu, mais pas assez complète pour que l'historien ou le psychologue ne puissent encore distinguer les principaux éléments formateurs de l'âme américaine. On y distingue l'esprit individualiste du huguenot et du puritain, un idéalisme biblique, un esprit d'initiative et d'énergie personnelle qui ne s'arrête pas facilement devant les difficultés. A ce point de vue, l'actuel président des États-Unis, M. Hoover, paraît bien représenter ce qui est la caractéristique de ses concitoyens. Il a montré ce qu'il savait faire quand, pendant la guerre, nous avons pour la première fois entendu son nom alors qu'il s'agissait de ravitailler des populations affamées. Or, la tradition de sa famille est que les Hubert, sortis de France au temps des persécutions, ont été nommés Huber en Suisse et Hoover en Amérique. Mrs Villiam F. Tacher, de Philadelphie, surintendante mondiale des Foyers du soldat, est née Ella Hoover et appartient à l'une de ces familles Hoover qui ont une origine commune huguenote et française. C'est une noblesse, aux États-Unis, que de compter quelque huguenot parmi ses ascendants.

Mais, dans les temps modernes, l'émigration a versé aux États-Unis des millions d'individus venant de pays catholisques, Irlande, Italie, par exemple, et c'est le mélange de toutes ces races qui donne à la vie sociale des États-Unis ce caractère contradictoire qui frappe tous les observateurs. S'il se trouve dans certains milieux l'étranger pourra résumer ses impressions en disant : « Il est merveilleux de constater à quel point les Américains sont un peuple religieux. » Et ce n'est pas une erreur. Pour ne parler ici que des protestants, nous les voyons se passer très bien des secours de l'État, bâtir des églises qui sont parfois des cathédrales, doter richement des universités, vivre enfin et se développer. Le total des dons reçus par les Églises fédérées s'est élevé en 1928 à plus de 13 milliards 300 millions de francs.

En outre, par solidarité chrétienne, ces Églises, depuis la guerre, sont venues efficacement au secours des Églises d'Europe. Le chiffre de leur apport serait éloquent. La Fédération avait, pendant la guerre, délégué son secrétaire général, le Dr Macfarland, que j'ai eu l'honneur d'accompagner au front pendant l'été de 1918. Avec lui, j'ai vu Verdun, j'ai été conduit à Douaumont qui venait d'être repris, et je n'oublierai jamais cette soirée de Verdun où, avant de rentrer sous la citadelle, le révérend Macfarland me dit, devant la ville assassinée : « Maintenant, vous avez tout mon cœur. » Toutes les Églises protestantes de France se sont ensuite ressenties de cette émotion généreuse.

Voilà un côté des faits.

Il y en a un autre. Il y a cette prédominance des préoccupations matérielles placées au premier plan des intérêts humains, ces débordements de la personnalité et de l'égoïsme qui rompent si facilement les liens sacrés du mariage et de la famille, si souvent signalés, et qui peuvent faire dire aussi : « Il n'y a pas de peuple aussi détaché du christianisme que les États-Unis. »

Et cela n'est pas complètement faux. La vérité, c'est qu'il y a une Amérique religieuse et idéaliste — et une autre qui ne l'est pas. Mais n'est-ce pas le cas de tous les peuples du monde? Cela veut dire que les États-Unis se ressentent comme l'Europe des crises d'après-guerre.

Dans quelle mesure le protestantisme en est-il affecté? D'après les uns, il serait gravement menacé par l'indifférence ou le catholicisme[1]. J'ai consulté là-dessus le Dr Brown, de l'*Union theological Seminary*, de New-York, qui s'est déclaré très rassuré, et, d'autre part, le Dr J. Maynard écrivait récemment : « Le protestantisme américain se trouve en présence de certaines difficultés. Mais il n'est pas en danger. » A son retour des États-Unis, M. Romier me disait : « Je dois reconnaître que le protestantisme a créé en Amérique une vraiment grande civilisation. » Espérons donc que l'Amérique idéaliste apportera un concours effectif et puissant à l'œuvre difficile du rapprochement des peuples et de la paix définitive. N'oublions pas que, déjà, le « Federal Council » des Églises protestantes s'est prononcé courageusement en faveur de l'annulation des dettes de guerre, et que c'est des États-Unis qu'est parti le mouvement de rapprochement des peuples *par les Églises*[2].

On ne se doute guère en France de l'énorme influence exercée aux États-Unis par le Conseil fédéral des Églises protestantes. Elle a à sa tête une vingtaine de pasteurs qui disposent d'un pouvoir formidable. Le président de la Fédération était récemment le Dr Parkes Cadmann, ce prédicateur réputé qui en juillet dernier se prononçait dans un sermon diffusé par T. S. F. pour l'annulation des dettes de guerre. Il les considère comme une barrière qui se dresse contre l'esprit de paix qui doit régner entre les nations. Il exprime l'espoir que la question sera soumise à une Commission internationale compétente et il conclut que, lorsqu'un arrangement satisfaisant aura été obtenu, le plus grand obstacle à l'influence pacifique et pacificatrice des États-Unis aura disparu.

On peut affirmer, paraît-il, sans contredit, que c'est au

1. C'est le cas de M. Bernard Paz, dans deux articles du *Correspondant* (de mai et juin 1928) sur *le Christianisme aux États-Unis*.

2. Ce mouvement a pris une grande extension, grâce à M. Atkinson et ses collaborateurs. Tout récemment la Société pastorale suisse réunie à Bâle a discuté ce sujet : « *Que peut faire l'Église en vue de la paix?* » On y a entendu M. Siegmund Schulze, de l'Université de Berlin, développer ses thèses qui se résument en ces mots : « L'Eglise peut et doit proclamer l'Évangile de la paix. » Consulter sur le mouvement le livre de M. J. Jézéquel : *Les religions contre la guerre*.

« Conseil fédéral » que le président Hoover dut sa formidable majorité. C'est le Conseil fédéral qui fut l'auteur principal de l'échec subi par le président Coolidge lorsqu'il voulut construire 71 nouveaux navires de guerre devant coûter 800 millions de dollars.

Ce sont les méthodistes américains qui ont fait adopter et qui maintiennent jusqu'à ce jour le fameux régime sec. Le rapprochement des États-Unis et du Mexique fut le résultat d'une campagne menée par le Conseil fédéral au moyen des 75 000 pasteurs qu'il poussait à agir sur l'opinion publique. Ces exemples suffisent à montrer ce que le Conseil fédéral pourra faire en faveur de la paix mondiale et du rapprochement des peuples[1].

Ajoutons que la Fédération américaine a un représentant en Europe, le pasteur Ad. Keller, fixé à Genève.

D'autre part, on trouvera peut-être de l'intérêt à la statistique suivante :

L'Église méthodiste épiscopale, écrit la revue *Das evangelische Deutschland*, vient de se livrer à une enquête au sujet des diverses dénominations religieuses auxquelles se rattachent les députés à la Chambre basse et les membres du Sénat des États-Unis. Voici les chiffres que cette enquête a établis.

Chambre : 94 méthodistes, 64 presbytériens, 51 membres de l'Église épiscopale, 51 baptistes, 35 catholiques romains, 26 congrégationalistes, 20 « disciples du Christ », 16 luthériens, 10 juifs, 4 unitaires, 3 réformés hollandais, 3 quakers, 1 « frère uni », 1 mennonite, 1 universaliste, 1 scientiste, 1 mormon, 11 appartiennent à des confessions protestantes non spécifiées, 24 se déclarent sans confession, sur ces 24, 18 sont francs-maçons. Il y a enfin 18 députés dont il n'a pas été possible de savoir la confession.

Sénat : 32 méthodistes, 8 presbytériens, 24 épiscopaux, 6 baptistes, 5 catholiques romains, 7 congrégationalistes, 1 « disciple du Christ », 2 luthériens, 3 unitaires, 1 quaker, 2 mormons, 4 sans confession (dont 3 francs-maçons), 1 dont la confession n'a pu être déterminée.

Mais rentrons dans le vieux monde pour y continuer notre dénombrement des églises protestantes.

En Europe, à côté de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, les nations protestantes sont encore la Suède, la Norvège, le

1. Cf. l'article de A. S. Henning dans la *Review of the Churches*, de sir Henry Lunn et un résumé dans les *Cahiers protestants* de juillet-août.

Danemark, la Finlande. Le nombre des catholiques y est à peu près insignifiant. Ainsi, en Suède, sur 6 millions d'habitants, on compte de 4 à 5 000 catholiques.

Cela est généralement connu. Ce qui l'est moins, c'est la situation des protestants dans les pays à majorité différente.

En Russie, par exemple. La *Pravda* s'inquiète des progrès qu'y ferait le protestantisme. D'après ce journal, il y aurait en Russie cinquante mille temples protestants et un total de 6 millions de fidèles, force religieuse que le communisme s'attache à détruire. Dans la Pologne voisine, aucun régime n'a réussi à détruire le protestantisme. Nous n'avons pas les chiffres actuels. Nous savons qu'en 1921 une faculté de théologie protestante a été fondée à Varsovie et qu'elle compte 5 professeurs et 84 étudiants. Le protestantisme doit être influent en Pologne puisque, selon la *Christliche Welt*, le ministère polonais comptait récemment 30 p. 100 de protestants. Les membres non catholiques du Cabinet étaient MM. Switalski, président du Ministère; Ezerwinski, ministre des Cultes; Skadkowski, ministre de l'Intérieur; Kuhn, ministre des Chemins de fer; Boerner, ministre des Postes, et Pilsudski, ministre de la Guerre, lequel s'est converti l'an dernier à la foi luthérienne.

Dans l'Ukraine polonaise, des villages entiers veulent embrasser la foi protestante.

En Roumanie, sur 18 millions d'habitants, 12 millions appartiennent à la foi orthodoxe. Il y a en outre 655 685 réformés, 272 106 luthériens. Les unitaires ont un évêché à Cluj (Klausenbourg ou Kotoszvar) avec 71 294 fidèles.

Le plus grand poète actuel de la Roumanie est le pasteur Michel Szaboleska, à Temesvar. En Hongrie, on compte 8 millions d'habitants dont 5 millions sont catholiques, 2 millions calvinistes, 500 000 luthériens, 500 000 juifs.

En Tchécoslovaquie, l'activité religieuse actuelle est intense. L'Église catholique a perdu, depuis 1919, plus de 500 000 adhérents au profit des églises hussites, et, partiellement, du protestantisme. Les sympathies françaises y sont très chaudes, et cela est dû en partie à l'extraordinaire popularité du professeur Ernest Denis.

Les Églises protestantes d'Autriche ont beaucoup souffert

de la guerre. Elles ont une faculté de théologie à Vienne. En 1928, 3980 personnes ont passé du catholicisme au protestantisme contre 3920 en 1927.

La Suisse se partage à peu près par moitié entre les deux confessions, protestante et catholique. Mais Genève, Lausanne, Neuchâtel, Bâle, Berne, Zurich, sont des capitales protestantes dignes de leur passé et où la thèse du rapprochement des peuples est très en faveur.

En Italie, la tolérance religieuse ne date que de 1848. Il n'y avait pas alors d'autres protestants que les Vaudois du Piémont. Le recensement de 1861 donnait 32 684 citoyens protestants. Ils étaient 58 651 en 1871 dont 4 146 dans le Latium. En 1901, la statistique en signalait 65 595. Le quatrième recensement en 1911 révélait une forte augmentation : 123 273. La population de l'Italie s'étant augmentée en 10 ans de 7 p. 100, celle des protestants s'était accrue de 88 p. 100. Le recensement de 1921 a supprimé la rubrique « Religion ». On affirme que la progression du nombre des protestants en Italie reste régulière et constante.

Il y a des protestants en Espagne, spécialement à Barcelone et dans le Nord. Leur situation n'est pas facile.

L'absence de la rubrique « Religion » dans nos statistiques rend difficile la fixation du chiffre des protestants en France. Jurieu affirme qu'avant 1685, et malgré tant de persécutions et d'émigrations, il en restait encore deux millions. Il en sortit de France environ six ou sept cent mille de 1685 à la fin du XVIIIe siècle, par suite de la Révocation de l'Édit de Nantes. C'est là une page tragique de notre histoire nationale. Mais elle est belle quand même, car c'est un honneur pour la France que d'avoir pu produire ainsi, par centaines de mille, des individualités capables de quitter leurs maisons, leurs champs, leurs châteaux, leur commerce, leurs usines, leurs titres, leurs familles, pour s'en aller vivre à l'étranger « en liberté de conscience ».

Les protestants restés en France n'étaient « convertis » qu'en apparence. Ils se retrouvent 428 052 en 1802. On en comptait 652 422 en 1888. Le retour des protestants d'Alsace porterait déjà ce chiffre à environ un million. Nous le croyons aujourd'hui assez largement dépassé. Car si le protestantisme

se ruine dans certains cantons par l'émigration et le défaut des naissances, il s'enrichit ailleurs, notamment dans les villes. Quoi qu'il en soit, le protestantisme compte aujourd'hui un millier d'églises plus ou moins considérables, ainsi réparties :

Églises évangéliques réformées (orthodoxes)	381
Églises réformées (basées sur une confession de foi plus large)	164
Églises réformées d'Alsace et de Lorraine	40
Églises fondées par la Société centrale	60
Églises luthériennes (dont 198 en Alsace et en Lorraine)	261
Églises baptistes	29
Églises méthodistes	23
Communautés de la Mission Mac-All	31

Ce protestantisme, si divisé d'apparence, possède cependant une unité spirituelle qui réside dans une même éducation religieuse, dans la commune lecture de la Bible, d'où se tirent les règles de la vie, dans les souvenirs d'une histoire douloureuse, mais héroïque, et, surtout, dans la place faite à Jésus-Christ dans la piété. Tout cela constitue des liens plus forts que les particularismes sectaires et crée, entre protestants, un esprit de solidarité qui trouve son expression dans la *Fédération protestante de France*, dont le pasteur Émile Morel est le président.

Les centres protestants de France se trouvent dans le Midi, Languedoc, Cévennes, Dauphiné, les Charentes, le Poitou, Paris, Lyon et le pays de Montbéliard.

L'activité religieuse et sociale du protestantisme se manifeste dans ses 1 250 comités d'œuvres diverses, et ses 248 journaux ou bulletins paroissiaux. Il possède trois Facultés de théologie : celles de Paris, Montpellier et Strasbourg.

La plus importante de ses sociétés littéraires est la Société de l'histoire du protestantisme français dont Guizot fut le président d'honneur. On lui doit trois trésors d'érudition, son *Bulletin historique*, son grand dictionnaire biographique intitulé *La France protestante*, œuvre immense des frères Haag dont Michelet disait : « Ils ont ressuscité un monde »; sa Bibliothèque-Musée enfin, avec sa riche collection de livres rares et de manuscrits sans cesse augmentée par d'infatigables bienfaiteurs.

Le protestantisme français s'associe au travail de rapprochement mondial par son *Association pour l'amitié internationale par le moyen des Eglises* dont M. J. Jézéquel est le secrétaire. Le pasteur Wilfred Monod est membre pour la France du Comité de Continuation de la Conférence de Stockholm dont l'archevêque luthérien N. Sœderblom fut l'initiateur et le président, et dont le but fondamental est l'union des Églises pour une œuvre d'amour et de paix[1].

Le protestantisme français, si modeste par le nombre de ses adhérents, n'oublie ni le rôle social qu'il a le devoir de jouer, ni surtout ses devoirs envers les non-civilisés. Il a une *Société des Missions évangéliques* qui travaille dans ses postes du Lessonto, de Madagascar, du Cameroun, de Tahiti, etc.

***

Si rapide qu'elle soit, cette révision des forces protestantes serait par trop incomplète, si nous ne tentions de montrer l'action protestante en dehors de ses positions historiques. Toute église chrétienne est logiquement missionnaire. Les protestants ont eu leurs « missions » dès qu'ils ont eu, ou à peu près, la sécurité de leur propre vie.

Où en sont-ils? Il faudrait des pages encore pour le dire. Contentons-nous de citer ici l'opinion de deux écrivains catholiques qui tenaient à être renseignés sur ce point.

Le R. P. Bacteman, lazariste, missionnaire en Abyssinie, écrit :

Il fut un temps, et il n'est pas loin de nous, où les prédicateurs et écrivains catholiques s'amusaient à caricaturer le missionnaire protestant. Mais, en face de l'effort immense que le protestantisme accuse, en face de ses conquêtes qu'on ne peut plus nier, en face du danger qu'il fait courir à l'apostolat catholique, il est bon que l'on sache la vérité.

En 1815, il y avait 175 missionnaires protestants; en 1920, ils étaient 20 500; aujourd'hui, d'après le *World Missionnary Atlas*, édité en mars dernier par l'Institut de recherches sociales et religieuses de New-York, le personnel missionnaire protestant européen ou américain atteint le chiffre de 29 188 membres; le personnel féminin compte 8 619 femmes mariées et 9 125 non mariées; le personnel

1. N'oublions pas de signaler l'activité du *Comité protestant des amitiés françaises* dont M. Fuzier, conseiller d'État, est le président, et M. André Monod l'agent-directeur.

indigène monte à 151 735, dont 10 493 ministres ordonnés (pasteurs indigènes); l'élément féminin indigène est représenté par 130 191 personnes.

En 1815, ils consacraient à l'évangélisation 8 500 dollars; un siècle plus tard, près de 39 millions de dollars, et en 1923, 1 495 801 200 francs.

En 1815, aucune école protestante; un siècle plus tard, on compte 46 580 écoles primaires, 1 500 écoles secondaires et supérieures, 295 écoles industrielles, 101 universités, avec une population de 2 400 000 élèves.

Si l'on voulait, pays par pays, étudier leur marche ascendante, on pourrait voir à l'œuvre leur indomptable énergie servie par des moyens si puissants que nous serions tentés de désespérer.

En Chine, où 175 sociétés protestantes travaillent, ils sont 6 636 missionnaires contre 2 440 missionnaires catholiques; ils ont 6 600 écoles primaires, ils ont plus de 100 établissements d'enseignement supérieur (Universités, écoles normales, écoles techniques) avec plus de 30 000 étudiants. L'emprise protestante s'étend de plus en plus. Dans les écoles supérieures, elle règne en maître. La conquête scolaire de la Chine, par les Américains surtout, est un des événements les plus marquants de l'Extrême-Orient en ces dernières années. En 1918, ils avaient à Pékin 72 établissements donnant une instruction supérieure à celle des lycées et les catholiques en Chine n'ont que deux Universités.

Aux Indes, ils ont 41 000 agents contre 16 650 ouvriers catholiques; 15 000 écoles et les catholiques 3 200 seulement; 127 journaux et périodiques et les catholiques 75 seulement; enfin leur budget annuel monte à 750 millions de francs.

Au Japon, 1 274 missionnaires protestants sont opposés à 430 missionnaires catholiques; le journal de ces derniers à 2 000 abonnés et le leur près de 70 000.

En Corée, où ils ne sont entrés qu'en 1886, ils ont 542 pasteurs européens, 611 ministres coréens, 1 449 catéchistes et 300 000 adeptes, avec 3 021 temples et 22 hôpitaux.

Alors que le catholique donne péniblement 0 fr. 12 par tête, le protestant donne 30 francs. En 1907, l'Amérique seule verse 107 millions et la Propagation de la Foi (missions catholiques) 6 402 587 francs.

Mais l'argent n'est pas tout; ce qu'il y a de plus frappant, ce sont les trésors d'intelligence et de cœur qui s'y déploient, les énergies qui s'y consument et les dévouements qui s'y consacrent.

Telle est la vérité! Un effort immense, en hommes, en argent et en œuvres. Ces faits, on ne peut les mettre en doute, ces chiffres sont indéniables dans leur formidable éloquence. Nous, ils nous font peur. Et si la proportion continue à grandir, nous serons dans vingt ou trente ans, submergés[1].

1. *Le Nord Protestant*, 15, I, 1927.

D'autre part, l'abbé J. Dedieu, dans *l'Instabilité protestante*, constate que

la méthode d'apostolat à laquelle les protestants attachent la plus grande importance, et dont les catholiques n'ont rien d'approchant, est la distribution intensive de la Bible. Que l'on imagine ce qu'il a fallu de savoir, de patience, d'efforts, d'argent pour traduire et imprimer les Livres sacrés dans les différentes langues des peuples évangélisés, et l'on restera soucieux à la pensée que toutes les difficultés sont aujourd'hui vaincues, qu'en 1925 ont été distribuées plus de dix millions de Bibles. La diffusion de la pensée protestante s'opère ainsi, même en dehors de la présence du pasteur.

Et à propos du rayonnement du protestantisme, l'auteur écrit ces lignes caractéristiques :

A ces conquérants, le monde ne paraît ni trop vaste ni trop rude. En réalité, l'expansion protestante ne date que d'un siècle, et déjà elle a saisi, plus ou moins profondément, les points essentiels de l'univers païen.

L'œuvre missionnaire protestante est donc une grande chose. Elle est devenue une puissance. Elle doit arrêter les yeux de quiconque s'intéresse à la vitalité des formes religieuses, à la richesse profonde des croyances, à la plasticité des églises, à l'avenir de l'humanité. Le danger — du point de vue catholique — est même devenu plus urgent en ces derniers temps, qui ont vu les premières tentatives d'union protestante.

L'auteur de cet article a bien vu deux choses : la puissance des missions protestantes et le mouvement intérieur qui pousse les protestants d'aujourd'hui à s'unir en vue d'une action chrétienne plus efficace. Ce mouvement, qui est à souligner, n'indiquerait-il pas une sorte de répudiation du principe individualiste protestant? Je ne le crois pas. Tout protestant sait très bien que l'objection classique et banale au protestantisme est la diversité de ses sectes. Depuis Bossuet on y a vu le signe d'une infaillible décadence. Le protestantisme divisé et subdivisé s'en ira en poussière... Aucun protestant réfléchi ne s'émeut de l'objection ni de la prophétie, parce qu'il sent, malgré tout, les liens de la foi commune qui l'attachent à ses frères en la foi. Un écrivain étranger au protestantisme a écrit là-dessus une page curieuse et instructive :

L'amour de Dieu et du prochain, voilà l'unité de la religion protestante. C'est là le *culmen* de la pyramide dont ses diverses filiations

forment la base. Plus les sectes se multiplient et s'étendent sur la terre, plus s'élargit cette grande famille qui a Jésus-Christ pour chef et Dieu pour père, plus elle ouvre, pour embrasser le monde, le triangle au-dessus duquel rayonne la gloire de Jéhova! Ainsi l'unique lumière du jour se divise en nuances différentes et infinies; ainsi le même soleil voit mûrir des fruits différents dont les parfums remontent tous vers lui!

Cela est évident : loin que le protestantisme marche à la dissolution du principe religieux, il remonte de jour en jour vers sa source première; il guide les esprits vers le but primitif d'où le catholicisme a dévié. Comme toutes les doctrines qui travaillent chacune à une face de l'œuvre générale et se contrôlent sous les auspices de la commune tolérance, le protestantisme est un arbre dont les rameaux, en se multipliant, étendent sur l'univers leur abri tutélaire, et cet abri profite à toutes les intelligences. La simplicité de l'anabaptiste, la piété minutieuse du méthodiste, l'austère dévotion du quaker, comme les idées plus relevées du presbytérien y vivent de la même ardeur.

Ce qu'il a au fond du mouvement de concentration ou d'union, qui se manifeste au sein du protestantisme actuel, c'est un progrès de la vie spirituelle, une élévation du sentiment religieux, une compréhension plus nette de ce que doit être au fond la religion elle-même, le besoin d'être plus fidèle à l'Esprit de Jésus-Christ et, pratiquement, c'est encore le désir de rallier les forces pour une activité chrétienne plus efficace. Voilà ce qui pousse les épiscopaux d'Amérique à se rapprocher des anglicans, les anglicans anglais à établir des rapports fraternels avec les dissidents, ou les réformés orthodoxes à se rapprocher de leurs frères plus émancipés sans que les uns et les autres se demandent réciproquement le sacrifice de leurs convictions propres. Ce mouvement rencontre naturellement les objections des « fondamentalistes » américains ou des reconstructeurs européens qui ne croient pouvoir mieux servir les intérêts du présent et de l'avenir qu'en ramenant les esprits aux formules du passé. Mais le mouvement de rapprochement est puissant, surtout parmi les jeunes, et l'on peut en augurer beaucoup de bien pour les Églises et pour la Société, pour le règne de Dieu, dira le langage religieux.

Le mouvement est si puissant, si général, si étendu, des États-Unis à la Suède, qu'il a dépassé les cadres du protestantisme. Au fond, qu'est-ce que l'on a voulu constituer au fameux congrès de Stockholm? C'est une société des Églises comme il

y a une société des Nations. Il y eut à Stockholm un vrai concile œcuménique de toutes les Églises chrétiennes, sauf l'Église catholique romaine, qui avait refusé l'invitation, et les églises unitaires d'Amérique. Il faut rendre hommage à tous ces hommes divers cherchant ainsi à se comprendre et à se rapprocher en vue de travailler à établir sur la terre une paix durable et plus de justice et d'amour. Leur inspiration fut très haute et leur initiative continuée à Lausanne constitue un grand progrès. C'est une œuvre de l'Esprit. Certains — et je suis de ceux-là — auraient désiré une base plus large encore. Sans exercer aucun jugement ni contrôle sur aucune église chrétienne, il aurait fallu inviter, telles quelles, toutes les Églises qui se réclament du nom de Jésus-Christ, comme toutes les nations, telles quelles, sont invitées à faire partie de la Société des Nations. Peut-être a-t-on oublié, un peu trop encore à Stockholm ou à Lausanne, que l'unité intellectuelle est un rêve du passé. Toute illusion à cet égard doit être aujourd'hui dissipée. L'unité est du domaine spirituel et moral. C'est seulement sur ce terrain que des intelligences diverses peuvent « communier ». Mais patience. Elle se fait peu à peu. Elle se complétera au fur et à mesure que tous les « chrétiens » seront assez rapprochés du Christ et assez oublieux d'eux-mêmes, de leur habitudes et de leur secte, pour dire avec lui : « Quiconque n'est pas contre moi est avec moi. »

JOHN VIÉNOT

A PROPOS DE LA MODE

Si j'étais né poète, comme M. Paul Valéry, j'aurais peut-être entrepris de faire ici parler Socrate, père de la Sagesse antique. Il ne se fût point entretenu avec Eryximaque et Phèdre sur la *Danse*, mais plutôt avec la divine Aspasie, qu'il fréquentait, et son incorrigible et dangereux ami Alcibiade sur la *Mode*. Et, sans doute, la subtilité de Socrate eût-elle réussi à définir cette entité, cette pure création de l'esprit, aussi puissante pourtant sur nous que Zeus, père des dieux et des hommes, et dont Phidias, qui sut fixer les traits du divin, n'a jamais saisi la physionomie mobile et sans cesse fugitive.

Si j'étais moraliste, j'aurais, pour excuser la mode des variations constantes du costume féminin, allégué, comme La Bruyère, qu'elle régit même *notre vivre, notre santé et notre conscience* et qu'il est des modes pour manger, pour guérir et pour mourir. Ou bien encore, me reportant à Montesquieu, j'aurais rappelé que les excentricités de la Mode ne datent point d'aujourd'hui et qu'au temps libertin de la Régence, Paris en donnait déjà le signal.

Si j'étais enfin philosophe, et surtout d'outre-Rhin, j'étudierais doctement, comme on l'a fait, je crois, le « Fondement sociologique de la Mode » ou sa psychologie. Mais à quoi bon m'égarer en ce dédale?

J'ai donc choisi de parler en témoin ou, puisque le mot est... à la mode, en technicien.

Je confesserai simplement ce que je sais et ce que j'ai vu,

heureux si je puis intéresser moralistes, sociologues ou simples lecteurs curieux de la vie moderne. Je sais d'ailleurs que la majeure partie du public imagine assez volontiers grandes modistes ou couturiers comme des manières de magiciens, de thaumaturges. Notre seul caprice, croit-on, créerait ces combinaisons changeantes, imposerait sa volonté aux femmes, et dissimulerait sous un déguisement fantasque et, le plus souvent, déraisonnable, la pure beauté du nu originel!... J'essaierai de montrer que notre rôle reste plus modeste et que nous sommes beaucoup plus les interprètes de courants manifestes ou profonds, de désirs secrets, de besoins véritables et que notre Fantaisie, qui, je l'avoue, est notre joie, tire son aliment du réel et doit composer avec lui.

***

Un proverbe commun dit : « Les fous inventent les modes, et les sages les suivent. » Sommes-nous pourtant si fous et ne comptons-nous pas à notre actif une des vertus les plus bourgeoises, celle de la fourmi : la prévoyance? Comme le simple citoyen fait en juillet garnir sa cave de charbon en prévision des rigueurs de l'hiver, comme le même citoyen combine en février sa campagne d'été, nous préparons deux fois par an deux collections de modèles destinées à satisfaire la clientèle au moment précis où elle fera appel à nous. En plein mois d'août, en effet, nous présentons aux acheteurs étrangers la collection d'hiver, et, sous la neige et la pluie de février, nous faisons défiler devant eux les modèles d'été. Nous avons même, depuis quelques années, pris l'habitude de relier ces deux grands moments de la vie de la couture par deux traits d'union, deux inter-saisons ou demi-saisons qui, sans dévoiler encore tout à fait les nouveautés de l'Hiver ou de l'Été qui viendront, en laissent pressentir quelques lignes, quelques teintes, en répandent comme le souffle avant-coureur.

Deux ou trois mois avant ces dates importantes, les industriels nous présentent les soieries, les lainages, les broderies, les dentelles qui doivent constituer la matière des modèles. Dans ce choix déjà, le mystère apparaît, car, si le goût personnel de chacun de nous se manifeste, il se trouve le plus

souvent que, en dépit d'hésitations, malgré la diversité des caractères et des habitudes, les mêmes courants généraux nous pressent (le mot est le vrai) de préférer les mêmes étoffes, les mêmes couleurs, les mêmes ornements, ou à peu près. Le succès d'une soierie souple ou, au contraire, pleine et confortable, la victoire de l'ornement de perles, ou sa défaite, ne sont point, autant qu'on le croit peut-être, les aboutissants d'une offensive conduite de concert par une coalition de fabricants qui nous persuadent tous à la fois. Le phénomène est plus complexe et je l'indique ici tel quel.

Ce premier choix fait, nous procédons, dans un local particulier ou dans une manutention, à un surchoix dans lequel se marque plus particulièrement l'esprit de la maison. Dessinateurs et premières nous aident dans cette opération, guidés par nos directives. Ces directives portent d'abord sur la nature des étoffes.

Il existait autrefois un classement fort simple, et bien solide, comme un bon préjugé. Il séparait avec rigueur les étoffes d'hiver et les étoffes d'été. Depuis les temps nouveaux, les saisons ont changé sans doute, et les humains aussi. L'été est parfois de glace et l'hiver trop clément. Et puis l'on monte vers les neiges et l'on va chercher le soleil en toutes saisons, les touristes se rencontrent aussi nombreux autour du Mont Blanc en hiver qu'en été, et en Égypte en été qu'en hiver. Il n'existe donc plus de limite entre les étoffes d'hiver et celles d'été. Peut-être le seul velours est-il banni en juillet et pourtant, au sortir du casino, la nuit, à la mer ou à la montagne, le manteau de velours souple et chaud est souvent le mieux choisi.

La matière une fois prête, commence la confection propre des modèles. Les uns s'adressent aux documents, les combinent, les ajustent aux tendances nouvelles, les autres se laissent guider par leur seule fantaisie. Certains veulent à tout prix trouver pour chaque saison des modifications franchement nouvelles, d'autres cheminent avec prudence, ne rompent que de biais avec leur tradition, d'autres enfin cherchent le renouvellement dans le cadre d'un style, d'une ligne qui leur appartient et porte leur marque. Lorsque les grandes lignes sont arrêtées, les « premières » s'enferment

dans leur atelier, munies des étoffes à elles confiées. Là, elles préparent des toiles ou drapent les étoffes mêmes sur des mannequins. Ainsi se créent des ébauches diverses et notre travail est, je crois, assez semblable à celui du sculpteur qui pense d'abord son ensemble, puis revient sur son idée en façonnant la glaise à coups d'ébauchoir. L'idée lutte, chez nous comme en bien d'autres domaines, avec la matière et celle-ci même, en son maniement patient, modifie notre idée. Telle silhouette arrêtée avant ce jeu de combinaisons techniques choque notre œil une fois réalisée en toile ou en soie, telle autre continue à nous plaire un jour, deux ou trois, puis l'œil — toujours grand critique — s'en déclare fatigué trop tôt ou mal satisfait, et les praticiennes recommencent jusqu'au moment où le modèle cherché se découvre à nous.

Parfois pourtant, cette réussite ne séduit pas la clientèle autant que nous. Elle leur préfère une création plus banale, plus conforme, par conséquent, à la mode présente. Quant à notre préférée, son heure vient plus tard : nous l'avons imaginée deux ou trois ans trop tôt!

***

Je me suis souvent demandé à quelles influences nous nous trouvions soumis lorsque nous imaginons ainsi ces changements de ligne, de couleur, d'allure générale, qui constituent le phénomène communément appelé la Mode.

Un fait frappe tout d'abord. Tandis que la mode masculine se crée en Angleterre, la mode féminine prend naissance à Paris, et cela invariablement. Il n'est point de patriotisme, si chauvin soit-il, qui tienne et résiste, et les femmes des Américains les plus attachés à Monroe et à sa doctrine, comme celle des Lords les plus intransigeants, ou les grandes dames des cours étrangères les plus fières, et à juste titre, de leur noblesse nationale, toutes donc tournent les yeux vers notre capitale pour apercevoir le premier signal de la mode à venir. Ce mot d'ordre, elles ne le demandent d'ailleurs point à la France, point à nos plus grandes villes, à celles où les fortunes paraissent les mieux assises, Lyon, Marseille ou Bordeaux, mais à Paris seul. Nous-mêmes d'ailleurs,

privés de cette ambiance, ne pouvons plus rien; nous allons voir des robes ailleurs, à Londres, à Madrid, à Cannes, mais nous ne savons en créer qu'à Paris.

Il ne saurait pourtant être ici question de la facilité particulière qu'on trouve en notre capitale pour le choix de matières premières. Celles-ci sont, pour une part, exotiques, et, pour l'autre, indigènes : la soie naturelle nous arrive surtout d'Orient, les laines, de France ou de l'étranger.

D'où vient donc cette royauté incontestée de Paris dans le domaine qui nous intéresse? Sans doute — ceci sans empiéter sur le terrain des historiens — une des raisons principales est-elle la prédominance de l'esprit de société français depuis le XVIIe siècle. Par la puissance de notre culture ou par l'autorité de notre politique, du XVIIe siècle à nos jours, toutes les sociétés étrangères, toutes les cours et tous les salons ont tourné leurs regards vers nous pour nous imiter. Notre vie mondaine autant que nos découvertes et nos conquêtes, nous sont imposées aux yeux de l'étranger et nous ont valu, peut-être, cette sorte de jalousie qui parfois nous accuse de chauvinisme.

Les merveilleux damas et velours italiens, les dentelles, points à la rose de Venise, points de Milan, de Malines, toutes les œuvres d'art véritables que peut créer l'étranger, depuis deux siècles, continuent à venir en France pour y être utilisées, pour entrer dans l'œuvre idéale à laquelle elles sont destinées : le costume de la femme.

Aux raisons d'ordre général s'ajoutent d'ailleurs, depuis le siècle dernier, des motifs particuliers. Autrefois, les « modistes » confectionnaient des robes en s'inspirant de dessins et de gravures qui reproduisaient les toilettes de quelque grande dame ou de quelque actrice en vogue. Mondaines et bourgeoises s'en allaient faire l'achat de leurs étoffes chez le drapier ou le marchand de soieries, puis elles les portaient à leur confectionneuse ou garnisseuse qui copiait le dessin choisi. Si les costumes se différenciaient alors, comme aujourd'hui, par la variété des tissus, des dessins, des broderies, des falbalas et des fanfreluches, on n'assistait point au défilé des mannequins séduisants qui font valoir devant le public une série de robes faites pour elles.

La « Couture », telle qu'elle existe aujourd'hui, est l'œuvre de Charles Frédéric Worth, mon grand-père. Fils d'un avocat anglais qui perdit sa fortune, il fut, très jeune encore, envoyé en France, après avoir été employé comme tout petit commis dans un magasin de Londres. Il entra donc, à Paris, dans une maison qui vendait des étoffes destinées aux confectionneuses. Les draperies et soieries étaient simplement drapées à la main sur une jeune employée et présentées ainsi aux acheteuses. Mon grand-père eut alors l'idée d'acheter des tissus aux fabricants, puis d'en faire exécuter lui-même et d'en user pour réaliser des modèles de robes.

Il s'établit alors avec un associé rue de la Paix, dans l'immeuble où nous habitons encore. La protection de l'Impératrice facilita l'œuvre commencée : ainsi se trouvait fondée la première maison de couture. Depuis, la concurrence a multiplié ces maisons, mais l'honneur lui revient d'avoir installé à Paris une des industries les plus prospères de notre pays.

La tradition se trouve donc maintenant parfaitement bien établie et le foyer de la mode féminine est, sans conteste, notre capitale.

***

Quelles influences mystérieuses peuvent alors s'y exercer et renouveler, deux fois par an au moins, les lignes principales et les détails de la toilette? Il ne faut certes pas négliger certaines causes particulières qui réussissent, à l'occasion, à orienter un mouvement. Le goût personnel d'une grande dame, d'une femme à la mode, d'une actrice célèbre, sait fort bien inspirer nos créations, ériger le nouveau qu'il veut et le répandre par suite. Toutefois, ces cas nous semblent assez rares et nous sommes beaucoup plus fréquemment soumis à des courants généraux. Des engouements pour certains pays étrangers ont maintes fois transformé nos modes. Les ambassadeurs d'Orient et d'Extrême-Orient ont, à chacune de leur visite, donné le ton. Robes à la turque, singeries de Huet, tapisseries ou dessins à la Pillement en sont les exemples. Plus récemment, les tuniques courtes, les draperies

longues, les combinaisons nouvelles d'ornements et de couleurs, nous ont été évidement suggérées par les danseurs des Ballets russes.

D'autres causes encore sont saisissables : l'influence de certains arts, par exemple, peinture, décoration, architecture même. Les tendances nouvelles de la peinture, la recherche des formes stylisées, l'horreur du poncif et des lignes convenues, l'abolition de tout préjugé en fait de combinaisons et de juxtaposition de couleurs, ont incliné l'imagination des créateurs de la mode vers des efforts plus personnels, plus indépendants des habitudes reçues. L'architecture même et l'art de la décoration (dont le développement original est un des faits les plus intéressants, je crois, du mouvement artistique d'après-guerre) s'imposent à nous, créent pour la femme une ambiance nouvelle : le cadre où elle vit désormais exige qu'elle s'y adapte. Le goût devient plus raffiné et essaie de réaliser l'harmonie parfaite entre le décor de la vie et le costume.

Les circonstances sociales ont aussi leur rôle dans l'évolution de la mode et cette remarque ne s'applique pas seulement à l'époque actuelle. Le renouveau du goût artistique qui s'est manifesté à la fin du XVIIIe siècle a déterminé les modes féminines du Directoire et les costumes pseudo-grecs. Le culte de l'histoire romaine, l'obsession qu'eut toujours Napoléon pour la civilisation, l'administration et l'organisation politique de Rome furent les causes évidentes des modes dites Empire, qui s'appliquaient à suivre le goût impérial. La Restauration revint, comme il était naturel, aux toilettes de l'ancien régime, qui reparurent modernisées.

De nos jours, la guerre obligea les femmes à remplacer les hommes dans maintes occupations actives. De là, probablement, l'adoption de la jupe courte, simple, facile à porter. L'habitude, une fois prise, se trouva fortifiée par l'amour sans cesse grandissant des sports. Les femmes et les jeunes filles, pratiquant de plus en plus la culture physique, en viennent tout naturellement à préférer à la ligne factice que créaient le corset et la robe d'autrefois, la ligne naturelle et le costume qui la fait valoir.

Puis l'existence, pendant ces dix dernières années, s'est

réorganisée, l'oubli des heures pénibles est venu et nous assistons, à l'heure actuelle, à un renouveau de la vie de société. Tous et toutes, et dans tous pays, dépensent davantage, une sorte de passion du bien-être fait chercher le luxe et les divertissements magnifiques.

La toilette féminine a dû suivre ce courant nouveau. La robe courte a d'abord essayé de lutter, de pratiquer une politique d'opportunisme, de s'allonger un peu, sans cesser d'être elle-même. Puis elle dut s'avouer vaincue : cet hiver, la robe longue l'a emporté et nul n'a été étonné de la voir réapparaître comme la seule capable de s'harmoniser avec la grandeur des réceptions brillantes. Toutefois, comme l'esprit pratique conduit la vie moderne, personne n'a songé à renier pour la ville la robe courte, et, pour les sports, les costumes spéciaux. Une tendance de plus en plus nette s'affirme, qui tend à réserver pour chaque occupation de la journée une toilette distincte dans sa ligne, sa matière, sa couleur. Là, comme partout ailleurs, semble jouer la loi de la *spécialisation*. Autrefois, en effet, la chasse et l'équitation seules réclamaient un habit particulier, nettement différent des autres. Aujourd'hui, la promenade du matin, le thé, le dîner, la soirée, les sports, fournissent autant d'occasions de varier le costume et d'établir des catégories séparées qui, peu à peu, se constituent leur esthétique propre.

Dans ces compartiments différents, la seule loi qui paraisse constamment présider aux changements du goût est celle de la réaction. Notre œil se lasse de ce qu'il a préféré et cherche volontiers à l'opposé, comme s'il voulait atteindre un idéal dont il ne peut jamais posséder qu'une moitié à la fois!

***

Un autre penchant très net qui me paraît caractériser notre époque est celui qui nous conduit à rechercher « l'ensemble ». Il ne s'agit plus d'imaginer la robe pour elle-même et de trouver ensuite les autres pièces du costume qui choqueront le moins avec elle. Nous sommes de plus en plus tentés de voir un tout, d'envisager à l'avance un tableau complet où les souliers, les bas, la coupe de cheveux même et les bijoux

seront les compléments indispensables des vêtements. Ainsi, le peintre, le tapissier et l'ébéniste d'autrefois font place au décorateur dans l'art de la Maison.

De là peut-être les hésitations de la coiffure féminine actuelle, qui, après s'être délibérément adaptée à la robe courte et aux allures masculines d'après-guerre, ne sait plus quel parti prendre entre les exigences du sport et les convenances de la vie du soir.

Les bijoux, en particulier, offrent le spectacle d'un très curieux renouvellement.

Celui-ci a d'ailleurs sa source dans une série de perfectionnements techniques. Il y a trente ans environ a été créée dans la bijouterie la monture souple. Nous la devons sans conteste à Louis Cartier, qui adopta la monture souple en platine. Cette invention a permis de faire des bijoux susceptibles de prendre la forme du bras, de la tête. Dès lors, plus de diadèmes rigides posés sur le front comme des dents de fourchette, mais des bandeaux plats articulés qui se modèlent sur les cheveux. Plus de barrettes, alignements de diamants montés sur des griffes apparentes, mais des devants de corsages dont les pierres, savamment choisies, jouent la dentelle. Plus de croissants, mais des broches flexibles. Eût-on songé, il y a trente ans, à ces bracelets larges et somptueux comme des ornements des Indes et souples, pourtant, comme des rubans?

Dans la taille même des pierres, on renonça aux habitudes acquises. La taille de l'émeraude fut appliquée aux diamants. Plus de « pavage » mastoc, mais un entrecroisement de baguettes de diamants qui semblent prêts à se briser entre les doigts. D'Orient nous fut apporté aussi, par Jacques Cartier, l'usage des pierres de couleur, si répandu aujourd'hui.

Le métal, à son tour, a été soumis à des manipulations nouvelles. Aux bracelets à maillons, aux gourmettes de nos grand'mères ont succédé les bracelets de forçat, aux maillons larges d'or ou de platine mélangés de pierres dures, qui, en dépit de leur aspect massif, restent légers et souples au bras qui les porte.

L'horlogerie est, elle aussi, entrée dans le cercle des arts auxiliaires du costume. Si les mouvements des montres se

fabriquent encore dans les grands centres des Alpes françaises ou de la Suisse, les boîtiers sont travaillés comme des objets d'art par les orfèvres. On cherchait déjà, au temps jadis, il est vrai, les prouesses de ce genre et l'on inventa les montres plates, les montres montées dans des bagues; mais que dire de ces trouvailles en comparaison des montres extra-plates actuelles, aussi justes, malgré leur infime épaisseur, que des chronomètres de marine?

La pratique des sports, la nécessité de connaître l'heure en jouant au tennis, au golf, ou au volant d'une voiture, a provoqué le règne de la montre-bracelet. Celle-ci, créée pendant la guerre, a renoncé peu à peu à ses allures primitives et toutes militaires. Elle est devenue un ornement pratique qui laisse loin derrière lui les lourds boîtiers d'or aux monogrammes prétentieux et illisibles, suspendus à la grosse chaîne dont les anneaux dansaient sur un ventre rebondi. On reste confondu d'entendre battre nos minuscules chronomètres comme des cœurs d'oiseaux-mouches, invariables et robustes.

Ainsi va la Mode, ainsi se succèdent les trouvailles et les renouvellements. Nos enfants, ou nous-mêmes peut-être, verrons des réussites bien différentes sans doute, et nous nous étonnerons plus tard de nos émerveillements d'aujourd'hui. Serons-nous les seuls, et notre domaine est-il unique en son changement continuel? La vie moderne ne se précipite-t-elle pas selon une loi d'accélération progressive? La vitesse est reine de la création et les modes ne suivent pas plus rapidement les modes que les inventions suivent les inventions, et les idées, les idées. Le téléphone, l'automobile, la vie pratique, la vie politique, sont dans un devenir incessant : la mode s'accommode au rythme universel.

***

Elle réserve, au surplus, à ses artisans des joies véritables et les moralistes en ont dit trop de mal pour que je n'essaie pas, avant de conclure, de la défendre quelque peu.

Certes, la Mode est frivole, certes elle révèle chez les humains ce penchant invincible à l'Imitation que tous les

sociologues constatent, je crois, comme une des faiblesses de notre nature. Un modèle est-il créé, les quelques grandes conductrices de la Mode l'ont-elles adopté, que le monde féminin s'émeut. L'Amérique câble pour être renseignée sur l'heure, les journalistes aux aguets photographient et décrivent, les maisons secondaires copient, les grands magasins à leur tour copient les copies et les bourgeoises modestes enfin supplient leur ouvrière de suivre la création à la mode et sentent je ne sais quelle fierté les soutenir lorsqu'elles ont troqué la robe aimée hier pour la nouvelle idole.

Puis, par un retour fatal des choses, ou plutôt par une conséquence naturelle de notre nature, l'amour-propre saisit les premières adeptes de la mode nouvelle, leur fait mépriser ce qu'elles adoraient hier et que le succès a vulgarisé, et nous pousse à notre tour à chercher la combinaison neuve qui distinguera pendant quelques semaines celles qui veulent, comme on disait au grand siècle, je crois, « avoir du prix ».

Vanité, coquetterie, voilà donc les secrets mobiles de la floraison de toutes les modes, et pourtant, je le répète, les créateurs de la mode, qui n'ont point l'ambition d'être des moralistes, ne sauraient en aucune façon la maudire.

Voltaire, qui, dans sa vieillesse, à Ferney, fabriqua des montres et des bas de soie et les vendit à une impératrice et à de grandes dames, avait écrit, bien avant ce temps-là, pour défendre la liberté de la presse, qu'un gouvernement avait mauvaise grâce à gêner les livres, car ceux-ci contribuent à sa gloire et produisent, au surplus, « du profit et du plaisir ».

Oserai-je reprendre les mêmes arguments en faveur de la Mode? Ne sert-elle point la renommée de la France et de Paris?

Du profit? A combien de bénéficiaires en apporte-t-elle? Elle est la source de vie des industries les plus diverses, draps, toiles, mousselines, soieries, velours, etc., et des industries annexes aussi, fourrure, broderie, bijouterie. Elle fait donc circuler les matières et circuler l'argent, elle entretient un personnel innombrable. L'État, qui ne vit point de la fumée de la gloire, ne se contente pas de marquer au tableau de ses honneurs les succès de notre couture, il prélève sa dîme autant

sur les étrangers qui viennent ici pour acheter que sur les Français de tous ordres qui travaillent, gagnent et paient!

Du plaisir, enfin, elle en donne à tous : aux femmes qui la recherchent, par coquetterie, diront les censeurs, par un naturel désir de plaire aux autres et à elles-mêmes, avoueront les sages; aux spectateurs, aux passants qui respirent, en croisant l'élégante, l'inimitable parfum de Paris; à nous-même enfin à qui la Mode impose une tâche triple et originale.

Elle fait de nous des techniciens qui doivent nécessairement bien connaître les matières qu'ils emploient, en suivre les renouvellements et les suggérer à l'occasion. Elle nous demande, en outre, de nous transformer en commerçants aptes à trouver le cadre et la représentation dignes de nos modèles, à les répandre en France et à l'étranger, au moyen de représentants et de succursales, à calculer des prix de revient et des prix de vente.

Mais elle nous laisse aussi la joie de nous évader dans l'effort vers l'œuvre qui nous séduit.

Il s'agit d'abord de concevoir un ensemble comme un sculpteur, puis de l'équilibrer, de chercher son aplomb comme l'architecte le fait pour une maison. Certes, nous pouvons ignorer les lois de la résistance des matériaux, mais encore devons-nous connaître les règles des proportions et du maintien.

Nous voici enfin ornemanistes et peintres, combinant les agréments, les couleurs, en inventant parfois, puisque certains coloris nouveaux portent le nom d'un couturier comme certaines couleurs doivent le leur à un peintre.

Créations frivoles, passagères sans doute, mais que, plus tard, les regards de cette postérité qui nous ressemblera beaucoup, je pense, contempleront, amusés et (qui sait?) émerveillés dans quelque palais du Costume, où de doctes conservateurs et des gardiens décorés présenteront les soies et les mousselines de 1930, aériennes et immobiles dans leurs vitrines closes, aux Japonais et aux Siamois de l'avenir, entre deux visites aux dentelles de pierre de Notre-Dame et à la ligne impérissable de la Victoire de Samothrace!

***

Je voudrais, pour finir cette dissertation sur la mode, dire un mot sur celles et ceux qui sont nos collaboratrices et collaborateurs. Nous aurions beau avoir les idées les plus magnifiques, les plus originales, comment les mettrions-nous à exécution si nous n'étions pas entourés par ces femmes, ces jeunes filles et même ces enfants, qui savent transformer nos idées, et souvent aussi y mêler les leurs?

Depuis « l'arpète » jusqu'à la première, tout le monde y met du « sien ». Il faut supporter la mauvaise humeur du créateur, de celui sur qui repose cette lourde responsabilité d'avoir et de garder le succès du moment. Car elle est âpre, la lutte pour obtenir la faveur du public aussi prêt à adopter certaine personnalité qu'à brûler l'idole de la veille.

Nous avons donc besoin de nous entourer d'un personnel intelligent, que nous façonnons à notre manière de voir, mais qui, néanmoins, — et ceci est bien le type du caractère français, — garde une certaine indépendance et une compréhension de sa valeur.

Combien de clientes viennent dans nos Maisons à cause de la première ou de la vendeuse qui a l'habitude de les servir! A l'intérieur des Maisons de Couture, on désigne souvent les modèles du nom de celle qui les a exécutés.

Pour faire partie d'une maison de couture ou de modes, il faut suivre différents stages : les ouvrières montent en grade et gagnent « leurs galons » suivant leurs aptitudes et leurs capacités.

Tout au bas de l'échelle il y a l'apprentie. « L'arpète », dans notre argot de Paris, était autrefois une petite bonne femme, vrai moineau de notre capitale, mise en apprentissage par ses parents vers l'âge de treize ans. Son rôle principal, autrefois, consistait à ramasser les épingles, à chercher les différentes fournitures de mercerie, à faire les courses des ouvrières lorsque celles-ci « cassaient la croûte » dans les ateliers. Aujourd'hui, il y a des règles très strictes pour l'apprentissage; la main-d'œuvre se raréfiant par suite de la demande de personnel féminin dans les usines à grand rendement, il faut suivre de beaucoup plus près les progrès de l'apprentie pour qu'elle

puisse rapidement atteindre les échelons supérieurs. Par suite de la cherté de la vie et des règlements qui régissent nos heures de travail, l'apprentie est payée relativement plus cher qu'avant la guerre. Il faut qu'elle obtienne en peu de temps un salaire lucratif qui l'éloignera des usines où le travail, assez bien rétribué, demande moins de connaissances techniques que dans nos ateliers de couture. Une femme peut, aujourd'hui, avec les progrès de la science moderne, conduire des métiers qui réclament moins de savoir professionnel que nous n'en exigeons de nos apprenties. Aussi, pour créer ces techniciennes, avons-nous institué dans nos maisons des cours d'apprentissage placés sous la surveillance d'une maîtresse. Les apprenties sont obligées d'assister très régulièrement à ces cours, et la « première » qui les retiendrait à l'atelier en prétextant une commande urgente, encourrait un blâme certain.

Dans le cas où l'assiduité des apprenties devient nulle, des sanctions très sévères sont appliquées, qui entraînent le renvoi de l'apprentie, ainsi que cela se passe dans des collèges où il y a des mauvaises volontés. Il existe d'ailleurs dans les ateliers des monitrices qui suivent de près le travail des apprenties et qui les préparent pour les cours.

De plus, chaque année, sous les auspices de notre Chambre syndicale, a lieu un concours entre les apprenties de toutes les maisons de couture, à l'issue duquel sont attribués des prix en espèces.

Le travail des apprenties consiste principalement à faire des boutonnières, des petits plis, jusqu'à ce qu'elles soient capables d'exécuter des jupes, des corsages ou des manches. Lorsque l'apprentie en est jugée capable, elle passe « petite main »; elle aide alors à passer les fils des bâtis, à faire des ruches, des cols de lingerie. Elle devient une ouvrière et passe successivement par les emplois de seconde main, seconde main qualifiée, petite première main et enfin première main. A chacune de ces diverses qualifications correspondent des salaires fixés par nos contrats de travail. Ce sont les premières d'ateliers qui, avec le concours de leurs secondes, proposent de faire passer une ouvrière d'une qualification dans l'autre.

Devenue seconde, c'est elle qui distribue l'ouvrage, surveille

la mise en fabrication des modèles, dirige le travail pendant que la première fait les essayages ou reste avec nous pour discuter et confectionner le modèle; aussi ce poste constitue-t-il un rouage très important pour la marche de l'atelier.

Enfin, après avoir passé tous ces échelons, l'apprentie peut, si elle est intelligente ,devenir « première ».

Les « premières » sont les vrais contremaîtres de nos usines; c'est à elles qu'est dévolu le soin de l'ébauche du modèle; ce sont elles qui l'épinglent, sous notre direction, sur les mannequins vivants.

Chaque Maison de Couture a sa manière propre de procéder.

En ce qui me concerne, lorsque je dois préparer une collection, je donne à chaque première, suivant son tempérament, des directives spéciales. Elles ont chacune un jour fixe pour venir choisir les étoffes, discuter de leur emploi; certaines premières sont plus aptes à exécuter des costumes tailleurs, d'autres, des robes du soir ou d'après-midi.

Lorsque nous nous sommes mis d'accord, je fais venir dans mon studio le mannequin sur lequel nous décidons de faire la robe. Nous commençons alors à draper l'étoffe — nous la coupons quelquefois sur place. La première fait ensuite descendre sa seconde de l'atelier, lui donne les explications nécessaires sur la coupe, le sens du tissu et les garnitures que nous avons décidées. La seconde d'atelier distribue le travail entre ses premières mains et ainsi se prépare la première ébauche du modèle.

Je m'excuse de cette longue dissertation sur la confection des modèles, mais c'est pour indiquer l'importance que peut acquérir le rôle des « modélistes ». Ce sont elles qui connaissent, mieux qu'un dessinateur pourrait le faire, comment la robe doit être faite et ce qu'on peut tirer d'une étoffe. Un dessinateur peut, d'un coup de crayon, donner un joli pli; une ombre bien placée sur une figurine donne un aspect charmant à une silhouette. Mais combien deviennent grandes les difficultés lorsqu'il s'agit d'appliquer sur des formes, dans l'espace, une étoffe qui se défend contre les tortures que nous cherchons à lui imposer.

Maintenant que j'ai soulevé le voile sur l'organisation d'une maison de couture, je voudrais, en terminant, donner un

aperçu de l'importance qu'a notre industrie dans notre économie nationale.

Je m'excuse donc de me lancer maintenant dans l'aridité des chiffres. Mais ils démontreront, mieux que je ne pourrais le faire par des généralités, la source importante de richesse que constitue pour la France cette branche de notre activité nationale, considérée jusqu'à présent par beaucoup trop de Français — et même de gouvernants — comme une industrie frivole, que l'on doit laisser au second plan des préoccupations, et assez forte pour se défendre et pour prospérer par ses propres moyens.

Le chiffre des exportations de la couture (si l'on y ajoute celui des industries qui s'y rattachent, lesquelles sont d'ailleurs provoquées elles-mêmes par les créations de la Couture) a été, en 1927, d'environ 5 milliards 750 millions.

Si l'on tient compte des 2 milliards et demi à 3 milliards que constituent les exportations invisibles (marchandises que la voyageuse emporte avec elle dans ses malles), on arrive pour la couture à un chiffre global d'exportations se montant à plus de 8 milliards.

Comme le commerce extérieur de la France a été, en 1927, de 52 milliards, on peut tout de suite voir à quel point la couture française constitue une force vive de notre expansion économique.

Il existe, à Paris seulement, plus de deux mille maisons de couture employant au minimum 250 000 personnes, et faisant un chiffre d'affaires certainement bien supérieur à 2 milliards de francs.

Si nous songeons un instant aux taxes de toutes sortes qui frappent, à l'heure actuelle, les industries de luxe (bénéfices industriels et commerciaux, taxe sur le chiffre d'affaires, patentes, etc...), nous pouvons nous faire une idée du chiffre énorme des recettes que tire l'État français de l'activité de notre industrie.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une courte parenthèse, qui fera ressortir l'utilité nationale de la Couture française. Quelques mètres de tissus, quelques efforts créateurs du couturier, quelques heures d'ouvrières, en voilà assez pour qu'en échange d'une robe de Paris, la France reçoive de l'étranger

vingt sacs de blé ou dix tonnes de houille. On parlait souvent, avant guerre, de l'avantage énorme que constituait pour notre pays sa position de créancier du monde : des millions rentraient chaque année, à titres de « rentes », par suite de ses placements à l'étranger. On entend souvent parler aujourd'hui de la « balance invisible » de la France, résultant en grande partie de l'attraction intellectuelle qu'elle exerce, et des grandes richesses touristiques qu'elle contient. Ce troc d'une richesse artistique constituée par notre commerce de luxe contre des produits de première nécessité ne constitue-t-il pas, lui aussi, une sorte de rente et ne contribue-t-il pas pour une part très appréciable à l'accroissement de sa balance invisible?

Et pourtant, cette source de richesse est aujourd'hui sérieusement menacée par un péril redoutable.

Nous sommes, en effet, rongés par un mal qui s'aggrave de jour en jour. Cette maladie, vous l'avez deviné : c'est la copie. Jusqu'à ces derniers temps, nous restions impuissants pour lutter contre elle; et nos efforts de création se voyaient découragés du jour au lendemain par une concurrence déloyale qui s'emparait de nos productions, et, grâce à des frais de reproduction inexistants auprès des dépenses que nous devions engager pour la création de nos modèles, mettait en vente, quelques semaines après leur apparition, à des prix surprenants de bon marché, les plus réussis de nos modèles.

On semble avoir enfin compris qu'il fallait nous venir en aide. Les tribunaux, hier encore désarmés par l'absence de toute juridiction, commencent à appliquer, avec toute l'efficacité qu'elle peut donner, la loi sur la protection des modèles. Mais il reste encore beaucoup à faire sur ce point, notamment à l'étranger, où la copie de nos modèles est scientifiquement organisée. Et, seuls, des accords internationaux pourront rendre à l'industrie de la Couture française la prospérité à laquelle lui donnent droit l'activité de ses créateurs et le labeur de ses ouvrières.

JEAN-CHARLES WORTH

CE QUI ÉTAIT PERDU[1]

XIII

A la fin de ce même jour, Marcel attendait Tota qui depuis longtemps aurait dû être rentrée. Il ne s'inquiétait guère de ce qu'elle faisait dans Paris, mais il avait peur d'un accident : la petite provinciale ne savait pas encore traverser les rues. Il soupira d'aise au coup de sonnette.

— Je commençais à m'inquiéter, — dit-il.

— Je suis éreintée...

Elle parlait volubilement d'essayages, d'une exposition chez Bernheim. Lui, l'observait d'un air soucieux et elle ne doutait pas d'être soupçonnée. Peut-être la faisait-il suivre? Que savait-il de ce qu'elle avait fait aujourd'hui? Lui avait-on déjà rapporté qu'elle avait roulé plus de deux heures dans l'auto de William? Le nigaud avait compté sur la fatigue ou sur le froid pour l'attirer chez lui, ou dans l'atelier de cet ami absent. Elle avait été bien tranquille, bien sûre de ne pas céder. Marcel ne la croirait pas si elle lui disait la vérité et qu'elle n'avait connu aucun péril auprès de ce garçon à la figure altérée, enlaidie par la fatigue, — tel enfin qu'il était l'après-midi, dans l'auto, avec le mégot de maryland au coin de la bouche, avec ce bouton à la tempe, et cette haleine de ceux qui boivent et fument toute la nuit et qui ne dorment pas. Chaque fois, elle partait dans l'excitation du risque à courir,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril et 1er mai.

en proie à la crainte et au désir de l'aventure, et chaque fois, dès le premier regard, elle était assurée qu'il ne se passerait rien. Tota n'aurait su dire si elle en éprouvait plus de soulagement que de déception. Il ne lui restait que de jouer avec ce désir, que de déjouer ces pauvres ruses :

— Non, je n'ai pas faim, — répétait-elle à William, — non, je ne suis pas fatiguée. Je n'ai pas froid... J'ai peut-être faim, mais de gâteaux : dans une pâtisserie. Je suis encore éblouie par le plaisir de mon enfance, quand nous allions à Bordeaux, goûter chez le pâtissier.

« Que sait-il? » se demandait Tota, observant Marcel; et à haute voix :

— Nous dînons ici?

Cela ne leur arrivait presque jamais.

— Tu n'as rien arrangé pour ce soir?

Il secoua la tête et la regarda.

— Tant mieux, — dit-elle, — je me coucherai tout de suite après dîner. Je lirai au lit.

Elle trouvait étrange qu'il consentît à ne pas sortir. Ils s'assirent devant une assiette anglaise; Maria avait oublié de monter du vin. Chaque fois que Tota levait les yeux, elle surprenait le regard de Marcel. « Il sait. Que sait-il? Naturellement, on a pu les voir s'embrasser dans l'auto. »

— Il n'y a rien à manger, et justement j'avais très faim. Et toi?

Non, il n'avait pas faim. Il alluma une cigarette, quitta la table. Elle le suivit, et soudain se décida :

— J'ai fait aujourd'hui quelque chose... il faut que je te l'avoue : j'ai agi sans réflexion.

Et, comme il se taisait toujours, elle continua :

— Figure-toi, boulevard Haussmann, quelqu'un m'appelle; c'était William dans sa Talbot. J'avais des paquets, il a eu pitié de moi et m'a fait monter. Je n'ai pas réfléchi que c'était un peu compromettant. Nous avons été par le Bois à Saint-Cloud et à Meudon. Après, j'étais ennuyée...

— Quelqu'un vous a vus?

— Pas que je sache.

Il fit un geste qui signifiait : « Alors, qu'est-ce que cela peut faire? »

Elle l'observait avec inquiétude, redoutant un piège :

— Tu ne m'en veux pas?

Il haussa les épaules. Elle dit en riant :

— Moi qui te croyais jaloux!

— Du petit William? Tu ne voudrais pas!

Elle fut déçue de ce qu'il méprisait William; mais son air préoccupé et sombre démentait ses paroles. Peut-être n'était-ce pas d'elle que lui venait ce trouble? Elle en éprouva du dépit.

— Tu as de mauvaises nouvelles de la maison de santé? *Elle* va moins bien?

— Mais non, ne t'occupe pas de Marie.

— La cure n'agit pas? Pauvre femme! Tu peux me parler d'elle, tu sais!

Il se leva, lui saisit les deux poignets :

— Ne fais pas l'hypocrite, ne fais pas semblant d'être jalouse.

Il alla se rasseoir loin de la lampe, et, d'une main, il cachait sa figure. Elle ne savait pas pourquoi il souffrait, mais c'était d'elle, c'était par elle. Délivrée de son inquiétude, Tota n'éprouvait plus devant Marcel que l'irritation accoutumée, et elle lui demanda aigrement ce qu'elle avait fait de mal.

— Mais rien, — dit-il, — rien.

Et après un silence, sans la regarder :

— Tu es consolée du départ d'Alain?

— Oui, parce qu'il reviendra.

— Il te l'a promis?

— Non, mais je le veux. Il a toujours fait ce que j'ai voulu. Ce qu'il y a de drôle, c'est qu'il dit la même chose de moi. Je suis bien tranquille; je n'aurai pas à insister beaucoup.

Ils se turent quelques instants; puis de nouveau Marcel parla :

— Quand Alain se mariera...

— Tu es fou? Il a dix-neuf ans. Et puis... non, ma future belle-sœur n'est pas née encore.

— Je crois, — dit Marcel en riant, — que tu lui arracherais les yeux!

Elle répondit d'un ton bougon qu'elle ne pouvait arracher les yeux à une femme qui n'existait pas.

Marcel s'étonnait de trouver dans ses paroles, faites pour le bouleverser, tant de soulagement. Et soudain il jugea, il mesura sa folie. Elle lui apparut si nettement qu'il n'imaginait pas qu'il pût en être encore possédé. Le corps enfoncé dans un profond fauteuil, il alluma un cigare. Ce poids lui était enlevé comme par miracle. Cette jeune femme qui allait et venait, désœuvrée, d'une pièce à l'autre, c'était sa femme. Elle n'aimait personne, pas même lui sans doute. Tout était à faire encore. Mais maintenant qu'il était délivré... Il l'appela; elle répondit qu'elle s'occupait de rangements; mais, après quelques secondes, il la vit de nouveau traverser la pièce à pas lents. Elle mit un disque au gramophone, esquissa quelques pas de danse, puis s'assit, mais pas à côté de lui. De quoi fallait-il lui parler? Son angoisse disparue, Marcel ne trouvait plus rien en lui qui eût trait à cette femme. Ils n'avaient rien à se dire l'un à l'autre. L'aiguille grinçait sur le disque. Quand se déciderait-il à acheter un appareil plus perfectionné?

Elle bâilla et soupira :

— On s'ennuie... Il me semble que j'ai faim, — ajouta-t-elle.

— C'est vrai qu'il n'y avait rien à manger.

Elle le regarda.

— Si on allait à *Plantation*? Le temps de nous habiller...

Ce seul nom dissipait déjà l'angoisse du tête-à-tête. Marcel se sentit humilié de ne pouvoir passer une seule soirée avec Tota. Mais déjà il pensait qu'il allait boire.

— Mais tu étais fatiguée?

Elle protesta qu'elle ne sentait plus la fatigue, qu'elle avait faim, qu'elle voulait danser.

— C'est trop tôt, — dit-il faiblement.

— Nous n'avons qu'à nous arrêter d'abord au *Bœuf* (William l'avait avertie qu'il l'attendrait au bar jusqu'à minuit).

— Tant pis, — dit Marcel, — je ne m'habille pas.

Elle allait passer une robe. Aussi pressés de fuir que s'il y avait eu le feu, impatients de n'être plus ce couple enfermé entre quatre murs, déjà en esprit perdus, immergés dans la lumière, dans le vacarme, dans l'odeur des autres couples.

Elle cria, depuis le cabinet de toilette :

— Le temps d'amener la voiture, je serai descendue.

Tandis qu'il renouait sa cravate, il observait, dans la glace, Tota qui allongeait d'un coup de crayon ses sourcils épilés. Elle frottait ses ongles, le regard vidé de toute pensée.

XIV

Bien qu'il fît jour encore, Irène interrompit la lecture d'Hervé et lui demanda de tirer les rideaux, d'allumer la lampe. Quand il l'eut fait, Hervé revint à sa place et recommença de lire à haute voix. Comme il avait dû se rapprocher de la lumière, le bas de sa figure, ses mains et le livre étaient vivement éclairés, mais s'il levait les yeux, à peine distinguait-il le visage d'Irène enfoui dans l'oreiller. Parfois il s'arrêtait, et elle disait faiblement :

— Je vous écoute...

Alors il reprenait sa lecture, du ton d'un écolier docile. Oui, d'un écolier qu'une fantaisie de ses parents a privé de son jour de sortie, qui se résigne à la corvée parce qu'il ne peut faire autrement, mais qui pense au cirque, à ses camarades, à son plaisir perdu.

Jamais Irène n'avait été si frappée par cet air d'enfance, chez son mari, cet air d'affreuse enfance, Elle avait espéré pouvoir sortir avec lui, ce samedi qu'il avait consenti à lui sacrifier. Mais, pour être sûre de dormir et de reprendre des forces durant la nuit précédente, elle avait imprudemment forcé la dose de gardénal. Et maintenant, il lui fallait lutter contre une croissante somnolence. Hervé faisait ce qu'il pouvait et n'imaginait pas que son amer regret fût visible.

« A-t-il conscience qu'il m'a fait grâce, songeait-elle, que, de ce pauvre sacrifice dépendait ma vie, ce qui me reste de vie? N'ai-je pas joué une comédie? » Non, elle connaissait son désir de sommeil... Personne au monde ne pouvait comprendre la puissance de ce désir. Elle n'en pouvait plus d'être dévorée vivante, elle était à bout de force. Elle avait compté sur le refus d'Hervé; elle avait sollicité de lui cette petite poussée vers l'abîme, vers le noir. Et, contre toute attente, il est là, avec son air malheureux de chien enfermé. Qu'elle a eu tort de doubler la dose de gardénal! Impossible

de suivre la lecture. C'est pourtant beau cette *Vie de Nietzsche*, d'Halévy. Elle concentre sa pensée, fait un immense effort d'attention : « *Je fais la chasse aux hommes, comme un véritable corsaire, non pour les vendre en esclavage, mais pour les emporter avec moi dans la liberté.* » *Cette liberté sauvage qu'il leur propose ne séduit pas les jeunes gens. Un étudiant, M. Scheffler, raconte ses souvenirs :* « *Je suivais le cours de Nietzsche, dit-il, je le connaissais fort peu. Un jour, le hasard nous ayant rapprochés, je l'accompagnais à la sortie du cours et nous marchions côte à côte. Des nuages clairs passaient au ciel. Les beaux nuages! me dit-il; comme ils sont rapides! Ils ressemblent à des nuages de Paul Véronèse, répondis-je. Sa main saisit soudain mon bras. — Écoutez, me dit-il, voici les vacances, je pars bientôt, venez avec moi, allons ensemble voir les nuages à Venise... Je fus surpris, je balbutiai quelques mots hésitants. Alors je vis Nietzsche se détourner de moi, le visage glacial, fermé et comme mort. Il s'éloigna sans mot dire, me laissant seul.* »

Irène a pu suivre jusqu'à la fin l'anecdote. « Nietzsche apportait une réponse, une règle de vie, songe-t-elle. Il avait trouvé quelque chose; il ne ressemble pas aux autres qui ne veulent pas trouver. Mais on ne peut pas trouver, il ne faut pas vouloir trouver. Que j'ai de peine à y parvenir! Malgré moi je cherche comme s'il y avait une réponse. C'est que je ne suis pas un esprit libre, ajouta-t-elle, sans se rendre compte qu'elle parlait à haute voix.

— Que dites-vous? — demanda Hervé.

Elle le pria de l'excuser : elle avait prononcé des mots au hasard.

— Vous n'écoutez pas... vous somnolez, — dit-il un peu sèchement. — Préférez-vous que je m'arrête?

Mais elle redoutait plus que tout l'effort d'une conversation à soutenir. Il reprit, du même ton d'écolier docile :

« *Les actions ne sont jamais ce qu'elles paraissent être. Nous avons eu tant de peine à apprendre que les choses extérieures ne sont pas telles qu'elles nous apparaissent! Eh bien, il en est de même du monde intérieur. Les actes sont en réalité* « *quelque chose d'autre.* » *Nous ne pouvons pas en dire davantage : tous les actes sont essentiellement inconnus.* »

Hervé s'arrêta de lire pour s'écrier : « Que c'est beau, cela! » Elle comprit qu'il s'appliquait à lui-même ces paroles et en fut attendrie. Oui, les actes étaient inconnus. Elle ne jugerait plus Hervé; elle ne l'avait d'ailleurs jamais condamné. Dans sa profonde faiblesse, elle n'essayait plus de lutter contre l'engourdissement, ni de suivre cette voix monotone. Des souvenirs de lectures lui revenaient : « La raison humaine est mobile et doit réinventer des solutions pour chaque cas en particulier : le cas d'Hervé. Ne pas le juger d'après une raison immuable. »

Le timbre de l'entrée la fit tressaillir :

— Vous avez averti à l'office que je n'y étais pour personne?

— C'est peut-être maman...

— Surtout pas elle : dites-lui que je me repose.

Hervé quitta la chambre, fit quelques pas dans le corridor obscur, et reconnut la voix de sa mère.

— Ah! Tu es là, mon enfant?

Les vêtements sombres, les vieilles fourrures de sa mère sentaient le vinaigre de Bully, le poivre. Elle ne lui laissa pas le temps de mentir : du moment qu'il était là, disait-elle, elle n'avait pas besoin d'entrer.

Elle se sentait tranquille. Elle n'avait pas espéré le trouver. Elle était contente qu'il fût là, au chevet de sa femme. Comment la trouvait-il?

— Calme, un peu faible. Mais elle ne se nourrit pas.

— Je vous laisse ensemble.

La vieille dame prononça ces mots d'un air heureux.

— Je lui fais la lecture, — reprit Hervé, avec satisfaction.

— Comme c'est bien! — dit-elle en l'embrassant. — Tiens, j'avais apporté des violettes...

Il rentra dans la chambre :

— C'était maman, elle est repartie. Elle vous avait apporté des violettes.

— Coupez les queues et mettez-les dans le petit vase... Oui, continuez de lire.

Il est dur, aux malades exténués, de lutter contre le sommeil. Et pourtant, le peu de mots qu'elle saisit au vol retentissent en elle profondément : « *Où voulons-nous aller? Voulons-*

nous franchir la mer? Où nous entraîne cette passion puissante? De nous aussi peut-être on dira quelque jour que, gouvernant toujours vers l'ouest, nous espérions atteindre une Inde inconnue, mais c'était notre destinée d'échouer devant l'infini. Ou bien, mes frères, ou bien? »

La pensée d'Irène s'accrocha à cet « ou bien ». Ou bien peut-être n'échouerons-nous pas? Absurde obstination : elle veut trouver; elle n'est pas un esprit libre. Elle pensait à la mer qu'elle ne verrait plus; et confusément, elle pensait à elle ne savait quoi de plus beau que la mer qui s'étendait par-delà les ténèbres de la maladie, de la souffrance solitaire et de la mort. Elle s'étonnait de cette joie au plus profond de son être qui sourdait elle ne savait d'où, qui ne venait pas de la présence d'Hervé, car elle ne songeait plus à Hervé : à peine certaines paroles lui demeuraient-elles encore perceptibles : « *Lux mea crux*, écrivait Nietzsche en ses notes, *crux mea lux. Lumière ma croix, croix ma lumière! Son agitation que le temps n'apaisait point demeurait extrême. Il s'effraya, car il n'ignorait pas la menace qui pesait sur sa vie :* « *A mon horizon s'élèvent des* » *pensées, quelles pensées...* »

Hervé s'aperçut que sa femme s'était endormie et ferma le livre. Il l'entendait à peine respirer. La lampe éclairait sur la couverture un bras squelettique. Elle en avait pour longtemps à dormir ainsi, comme chaque fois qu'elle avait trop pris de gardénal. Il regarda sa montre : cinq heures seulement. Il aurait cru qu'il était beaucoup plus tard... Irène avait fait fermer les rideaux lorsqu'il était jour encore...

« A cette heure-ci, je devrais être... »

Mais ils ne sont pas partis pour ce week-end : tout a été remis au mois prochain. Si Hervé était libre de sortir, il saurait bien où aller. Du moment qu'elle s'était endormie, rien ne l'empêchait de sortir. Non, il avait promis. Mais on peut aller faire un tour, pour se dégourdir les jambes, pour acheter du tabac. Il serait rentré à huit heures. Mais non, il savait bien que, s'il y allait, rien ne le déciderait à ce retour. Ce serait le dîner, la soirée, la nuit, peut-être toute la journée du lendemain, comme toujours.

La femme de chambre entra pour fermer les volets exté-

rieurs. Hervé lui recommanda de faire doucement. Le bruit n'éveilla pas Irène. Comme elle dormait! S'il s'était cru assez fort pour ne demeurer là-bas que jusqu'au dîner, il aurait pu s'en aller sans inquiétude : elle ne se serait pas éveillée avant son retour. Ah! qu'il a eu tort d'arrêter son esprit à cette pensée! Ne savait-il pas qu'il ne résistait jamais à une injonction de cette sorte?

« Maintenant, je ne peux pas ne pas sortir, » se dit-il.

Au vrai, où est le risque? Il ne peut même plus décevoir Irène. Même s'il ne rentrait pas, ce soir, ce serait comme tant d'autres soirs. Elle ne lui en voudrait pas; elle ne lui en veut pas. Elle sait qu'une femme malade doit être indulgente, fermer les yeux. C'est vrai que, même si elle n'était pas malade, il ne se conduirait pas mieux envers elle.

« Enfin, si je sors ce soir, si je tarde à rentrer, ce ne sera pas un fait nouveau. »

Pourquoi sent-il le besoin de se persuader que ce ne sera pas un fait nouveau? Certes, il a souvent disparu plusieurs jours; mais alors, il ne violait aucune promesse particulière, tandis que ce soir... « J'ai cédé à un caprice. Peut-être n'y attache-t-elle aucune importance... » Non, non : pas à un caprice! Quelle femme est moins capricieuse qu'Irène? Il a cédé à une menace cachée, à une adjuration solennelle, bien qu'exprimée dans les termes les plus ordinaires.

Mais n'est-il pas demeuré à son chevet plusieurs heures? La journée est finie. C'est le soir et elle dort. D'ailleurs il ne s'est engagé à rien de précis. Comme elle dort profondément!

S'étant approché, il se pencha sur elle, attentif à cette respiration un peu trop rapide. Il se dit : « A six heures, si elle n'est pas réveillée... » Le voilà tranquille maintenant, comme s'il s'en était remis à une puissance supérieure, comme si la décision ne dépendait plus de lui. Souvent il regarde sa montre avec angoisse, ne sachant plus ce qu'il désire, — ou plutôt il sait ce qu'il désire, mais le redoute. Il a peur. « Quoi qu'il arrive, se dit-il, je serai à la fois content et désolé. »

Si elle se réveillait, ce serait fini de cette angoisse, mais aussi de cet espoir, — affreux espoir où le cœur n'est pour rien, espérance de la chair, attente qui tient tout entière dans chaque fibre d'un corps obsédé, possédé. Il

feint de croire qu'il désire le réveil d'Irène; pourtant il se défend de tourner la page d'un livre, d'allumer une cigarette; il retient son souffle et s'inquiète lorsque au passage d'un camion, les vitres tremblent.

Pour que le temps lui paraisse plus court, il se divertit à imaginer ce plaisir qu'il va goûter, — qu'il va peut-être goûter, si cette femme, étendue là, continue de dormir. Au point où il en est, rien au monde ne pourrait le détourner de courir à ce bonheur. Même si maintenant Irène sortait de ce sommeil, se relevait, lui tendait ses maigres bras, il sait bien qu'il inventerait un prétexte pour fuir. — Inventerait-il même un prétexte? Il dirait : « Je n'en peux plus; délivre-moi de ma promesse. »

Parfois les lèvres d'Irène laissaient échapper une sorte de sifflement. Sa main ébauchait un geste confus comme si, même en dormant, elle devait se défendre contre quelqu'un. Hervé ne la regarde pas, il ne regarde rien hors ce qu'il imagine avec délices, — cette vision dont le reflet éclaire sa figure si terriblement que sa mère même, à cette minute, n'oserait l'embrasser.

Au premier coup de six heures, Hervé se leva. Il ne se pencha pas sur ce corps immobile, il ne tourna pas même la tête vers le lit.

XV

Le bruit de la porte d'entrée réveilla Irène, — comme lorsqu'elle était enfant, à onze heures du soir, après que les domestiques avaient regagné le septième, le départ de son père, annoncé par le même bruit de porte refermée, l'arrachait au premier sommeil, l'avertissait de sa solitude et de son abandon. — Bien qu'elle ne doutât guère que ce fût Hervé qui s'en allait, elle voulut que la femme de chambre lui en donnât l'assurance. Elle dit qu'elle ne prendrait rien, qu'elle allait dormir, qu'il fallait faire doucement et, le lendemain, attendre son appel. Alors elle fut tranquille.

Hervé avait bien fait de partir. Que pouvait-il pour une malade endormie? S'il avait plu à Irène de se donner à elle-même ce signal, si elle avait sollicité du destin cette petite

poussée vers l'abîme, Hervé n'était en rien coupable de ne l'avoir pas compris. D'ailleurs, songeait-elle, qui est coupable, et que signifie ce mot? Même aurait-il eu le pressentiment qu'il tenait dans ses mains le sort d'Irène, quel prix pouvait avoir à ses yeux une vie déjà à demi détruite? Croyait-il à cette tuberculose bénigne, larvée, comme il affectait de dire? Ne pensait-il pas qu'elle mourait lentement d'autre chose? Qu'elle était dévorée, ou plutôt rongée? Raison de plus pour avoir pitié d'elle et pour lui faire ce sacrifice... Mais non, il n'a aucune raison d'avoir pitié, il n'y a rien à mettre sous ce mot : sacrifice.

Dans l'état où elle se trouvait, il ne pouvait plus l'aimer. Il aurait pu seulement se souvenir de l'avoir aimée, et l'épargner en faveur de ce souvenir. Mais il ne l'avait jamais aimée, pas même un seul instant, jamais. Rien en dehors d'Irène n'existe pour elle des sentiments qui l'étouffent : rien ne correspond à cet amour, à ce désir de se donner et d'être digne... Digne de qui? de quoi? Digne. Digne. Dignité. « *Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage — que nous puissions donner de notre dignité — que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge...* » Est-ce qu'il croyait à cela, Baudelaire? Un poète a le droit de donner un nom à son inquiétude : Dieu. Peut-être le désir crée-t-il son objet? L'excès de douleur suscite le consolateur.

Que tout cela répugne à Irène! Elle ne veut pas être consolée, elle ne demande aucune consolation. Pauvres gens qui font les demandes et les réponses pour se persuader qu'ils ne sont pas seuls! Elle n'a pas peur de l'anéantissement, mais non plus de la souffrance physique : elle ne veut pas qu'on croie que c'est parce qu'elle souffrait trop qu'elle... Mais que lui importe ce que les autres croiront!

Cette exigence en elle, un enfant l'eût peut-être apaisée. C'est cela, naturellement! Que n'y avait-elle songé! Elle est contente d'avoir pu donner un nom à ce désir qui l'étouffe : instinct maternel refoulé. Ce n'est pas que les enfants l'attirent beaucoup... Qu'elle souffre! Si elle pouvait marcher un peu dans la chambre, mais elle est trop faible.

Un verre d'eau était à demi plein : elle avala un, deux, trois, six comprimés. Si elle n'avait pas été une infirme, elle aurait

pu aider certains êtres. Elle manquera à Marcel; il devait la mener auprès de Marie, dans cette maison de santé... « Même malade peut-être, j'aurais pu quelque chose pour eux. » Marcel lui assurait un jour que tout ce qu'elle lui disait prenait une autorité singulière. Des mots! Des mots! Que lui importaient les autres? Hervé. Elle l'aimait déjà pendant les leçons de danse, quand il entrait toujours en retard, avec cette fleur à la boutonnière qui faisait rire les autres. Un jour, il la lui avait donnée. « C'était pour mon argent. Dans son monde, c'est presque toujours pour l'argent. Il avait fait prendre des renseignements par les banques. Le mariage a failli manquer parce que, cette année-là, papa avait perdu deux millions à Deauville et s'il n'était mort subitement à la rentrée... Je me souviens que pendant les fiançailles Hervé m'a dit un jour, en parlant de ses amis, qu'ils crevaient de jalousie. Je réalisais ce qu'il pouvait trouver de mieux, du moment que sa mère ne voulait ni d'une israélite ni d'une Américaine et que j'étais orpheline. Et moi, je l'aimais... et elle, la vieille dévote, ma belle-mère, savait-elle déjà ce que j'ai su depuis... Non! Non! Ne pas penser à cela... »

Son délire conscient lui montrait, comme des objets, son amour et l'objet de son amour : une mer immense, étincelante sous le ciel, dont les millions de vagues enserrent, battent ce petit être indifférent, ce rocher minuscule : Hervé. Ce qu'elle a pu faire tenir, dans ce joli visage fripé et sournois! Elle était lucide. Elle savait que personne au monde ne pouvait la désirer, la chérir. Elle croyait qu'on peut vivre en aimant et sans être aimé; et que le patient amour finit par recréer, par modeler, selon ses vues, l'être dont il fait ses complaisances. Elle relevait tous les mensonges d'Hervé, s'appliquait à le redresser sans colère. Pauvre idiote! Elle n'avait jamais eu d'autre pouvoir que de le rebuter : un pouvoir de répulsion. Il préférait être où elle n'était pas.

Que c'est étrange, songe-t-elle, cette puissance formidable d'amour qui n'a pas d'objet, cet immense soulèvement d'un cœur vers rien. Depuis toujours, depuis l'enfance, depuis que c'était sa poupée qu'elle pressait le soir dans son petit lit avec une force inimaginable d'adoration... L'appartement de la rue Vézelay. Elle a souvent reconnu, dans d'autres apparte-

ments, l'odeur du vestibule. Les lampes chinoises, sur la cheminée du petit salon, étaient éclairées au gaz; un jour elle avait cassé le manchon. Elle ne se rappelle aucune dispute entre ses parents, avant leur séparation, aucun éclat. (Pourtant elle entrait alors dans sa huitième année.) Au contraire, elle se souvient qu'elle les trouvait trop polis l'un pour l'autre. Elle n'est restée avec son père rue Vézelay que quelques mois avant d'entrer au lycée Duruy. Mais cette période lui apparaît très longue, — peut-être à cause de sa solitude le soir, lorsque la porte d'entrée fermée par son père la réveillait en sursaut. — Aucun domestique ne couchait à l'étage. On lui avait indiqué la place du cornet acoustique qui reliait l'appartement à la loge, pour le cas où elle aurait eu besoin de secours. Elle ne reproche rien à sa mère : on a le droit de refaire sa vie. Pas de place pour Irène dans la seconde vie de sa mère : un autre mari, un autre pays, d'autres enfants. Ne pas feindre d'en avoir beaucoup souffert. Le lycée, mademoiselle Fermeil : « Spinoza, Nietzsche, quand vous serez plus grande... » L'intelligence au-dessus de tout. Le culte des idées. Qui aime sincèrement la beauté évite les actions basses. Comment faire le bien? « Les pauvres. » Ce sentiment d'Irène que ses visites, ses aumônes sanctionnaient leur état, le légitimaient. Leur hypocrisie : ils la prenaient pour une dévote, parlaient de : « La première Communion de la petite... » tâtaient le terrain pour dire ce qu'elle souhaitait qu'ils disent. Au dispensaire, du moins, elle pouvait soigner les corps sans parler. Jamais elle n'a manifesté sa pitié, son amour pour eux; jamais elle n'a rien trahi. On la disait sèche, distante. Elle peut bien se dire qu'elle a aimé par-dessus tout les corps qui souffrent. On devrait pouvoir ne s'occuper que des corps qui souffrent. Inutile amour. Feu qui brûlait pour personne, pour rien. Cette exigence de se donner, et personne au monde pour recevoir ce don. Personne.

Il ne reste plus d'eau dans le verre, mais la carafe est à demi pleine. Vaincre son engourdissement; emplir le verre; avaler d'un coup le plus de comprimés possible parce que peut-être, dans quelques instants, elle ne pourra plus. Hervé, à cette minute... Où est-il? Avec quels êtres? Faisant quels gestes? Pourquoi est-ce si horrible? Le mal. Comme elle a été obsédée par ce mystère : un ordre de valeur, une hiérarchie entre les

actes... Trop tard pour y réfléchir encore. Ces liens, dont parle Nietzsche, et que lui-même juge impossibles à rompre : « L'attendrissement devant ce qui est depuis toujours vénéré. » *Le problème moral* de Parodi... Que c'est faible! Elle n'a pas fini de le lire. Toutes ces routes ne mènent à rien. A rien. Elle sombre mais ne perd pas conscience.

« Qui est là? » A-t-elle articulé ces paroles, ou les pense-t-elle seulement? « Qui est là? » C'est cette femme, cette concierge au milieu d'enfants grouillants, rue de la Gaîté, celle à qui Irène faisait des piqûres deux fois chaque semaine. C'est bien cette femme qui répond : « C'est moi, » mais avec une voix qui n'est pas sa voix. D'autres pauvres corps sont couchés par terre, appuyés contre le mur; Irène les reconnaît malgré la nuit. Peut-être la lampe de chevet est-elle restée allumée... Mais non, ce sont ces chairs si blanches entre les bandages qui brillent dans l'ombre. Ces chairs n'ont pas de secret pour elle qui a défait les pansements, qui connaît la forme des plaies, qui est habituée à leur odeur. Chacun répète : « C'est moi... » comme s'ils ne formaient tous ensemble qu'un seul être. Marcel et Hervé lui-même se penchent sur elle, confondus parmi ces malades, eux, les plus malades. Elle souffrait, mais non plus dans sa chair. Elle pressentait qu'il existe peut-être une autre forme de renoncement, une autre nuit, une autre mort que cette nuit, que cette mort qu'elle a cherchée, qu'elle a voulue. A demi engloutie, elle ne pouvait remonter à la surface; elle s'agrippait; ses ongles se cassaient, ses coudes étaient saignants. Elle ne pouvait plus faire la découverte, tomber à genoux, pleurer de joie. Elle ne pouvait plus rendre témoignage. Il faut qu'elle traverse jusqu'au bout ces ténèbres où elle s'est follement jetée. Mais, glissant dans l'abîme, elle connaissait, elle voyait, elle appelait enfin cet amour par son nom, qui est au-dessus de tout nom.

XVI

La femme de chambre introduisit Marcel dans la salle à manger où se tenaient la comtesse de Bénauge, la cuisinière et le chauffeur.

— Où est Hervé? Le savez-vous?

La vieille dame posa d'abord cette question à Marcel, sans même répondre aux condoléances qu'il balbutiait. Elle avait gardé sa capote d'où s'échappaient des mèches d'un blanc jaune. Son sac noirâtre, sordide, était posé sur la table d'acajou, à côté d'un parapluie et d'une paire de gants noirs usés.

La femme de chambre recommença son récit : Madame lui avait bien recommandé de ne pas pénétrer dans la chambre avant qu'elle ait sonné. Madame s'endormait souvent au petit jour et ne se réveillait que vers midi. Elle était entrée une première fois, mais s'était retirée, croyant Madame profondément endormie. Cette fille qui n'était dans la place que depuis quinze jours n'avait pas eu le moindre soupçon. C'est la cuisinière qui, au retour du marché, s'inquiéta. Elle tira les rideaux, ouvrit les volets, et tout de suite comprit : le corps était déjà froid; les draps étaient souillés par des vomissements. La carafe d'eau avait été renversée. Des comprimés restaient sur l'assiette. La pauvre Madame croyait qu'on peut en prendre sans inconvénient. Pourtant Monsieur lui disait de faire attention. Ça ne devrait pas être permis aux pharmaciens de vendre ça comme si ce n'était pas du poison.

— Non, — répondait madame de Bénauge à une question de Marcel, — vous ne pouvez pas la voir encore. Deux religieuses font sa toilette. Monsieur, — ajouta-t-elle sans le regarder et comme honteusement, — vous devez savoir où est Hervé?

Marcel secoua la tête et tourna les yeux vers le chauffeur. C'était un homme déjà vieux, l'air honnête et campagnard. Il comprit qu'on n'osait l'interroger mais qu'on attendait qu'il parlât. Il dit que Monsieur ne se servait jamais de l'auto dans la journée : « il préférait les taxis. »

Marcel ignorait aussi l'adresse de la mère d'Irène. Il savait seulement qu'elle habitait Londres, que son mari écrivait des pièces, à moins qu'il ne fût directeur d'un théâtre. Mais il ne se rappelait pas son nom.

— Hervé vous le dira... Il va rentrer d'une minute à l'autre.

— On ne sait jamais quand Monsieur rentre. Ce peut-être ce soir, comme demain, comme après-demain.

Cette réflexion de la femme de chambre ne fut relevée par

personne. Le jour ensoleillé et froid entrait par une large baie. Tous regardaient le zinc des immeubles d'en face hérissé de cheminées; un couvreur, debout, paraissait plus grand que nature. Madame de Bénauge dit à mi-voix : « Mes pauvres jambes... » Elle s'assit sur la chaise que Marcel lui avançait et ne bougea plus. Une religieuse entra et lui parla à voix basse. La vieille dame secoua la tête :

— Il n'y a pas de crucifix dans la maison.

Elle ouvrit son sac, remua des clés, sortit un chapelet que la sœur emporta. Marcel dit que pour les démarches nécessaires il fallait attendre le retour d'Hervé.

— S'il n'est pas là demain matin, nous aviserons.

La femme de chambre aux écoutes, cria presque joyeusement : « L'ascenseur! » Chacun demeura dans un grand silence. Ils entendirent claquer la porte de fer, puis le bruit de la clé dans la serrure.

Pour que le vestibule fût éclairé, les portes de la salle à manger avaient été remplacées par une tenture qui, en dehors des heures de repas, demeurait ouverte. Hervé put donc voir, dès l'entrée, toutes ces personnes réunies. Il comprit. D'un seul mouvement, les quatre domestiques disparurent dans l'office, mais demeurèrent derrière la porte. Ils n'entendirent que ces seules paroles, énoncées sèchement par la vieille dame :

— Va dans sa chambre, va!

Elle l'avait repoussé quand il s'était penché pour l'embrasser. Son col était froissé et sale; il n'avait pas dû se raser. Son regard allait de sa mère à son ami; il balbutia :

— Le gardénal?

Marcel inclina la tête.

— Mais il y a de l'espoir?

Il interrogeait encore, bien qu'il sût déjà que tout était fini.

Il prit le bras de Marcel, mais madame de Bénauge intervint :

— Non, — dit-elle durement, — ne le suivez pas. Qu'il entre seul dans cette chambre.

Hervé, stupéfait, la dévisagea. Cela ne durerait pas, ce n'était pas possible. Il s'effaça, disparut; Irène morte lui faisait moins peur que cette mère qu'il ne connaissait pas,

qui faisait semblant de ne plus l'aimer. Une porte fut ouverte et refermée au fond de l'appartement. Marcel hésitait à le suivre, n'osait désobéir à cette petite vieille immobile sur sa chaise, les yeux fermés. Ainsi s'écoulèrent de longues minutes jusqu'à ce qu'elle lui dît :

— Vous pouvez le rejoindre, maintenant.

Demeurée seule, elle garda la même attitude. Sa tête remuait comme il arrive aux vieillards : elle semblait dire non indéfiniment à quelqu'un. Elle ouvrit le vieux sac usé, y chercha son chapelet, se souvint que la sœur l'avait pris. Alors elle commença de réciter le rosaire « sur ses doigts », mais bientôt s'interrompit : elle ne pouvait pas prier. Se retenir de penser, voilà tout ce dont elle se croyait capable pour le moment.

Une coupe sur la desserte contenait quelques bananes et des mandarines; elle dut se retenir d'en manger, tant elle avait faim. Depuis longtemps, elle n'avait senti un tel désir de nourriture. Elle se leva enfin, prit son sac et son parapluie, et s'engagea dans le corridor. Devant la porte de la chambre, elle demeura un instant aux écoutes : aucun bruit; on aurait pu croire que la pièce était vide. Elle ne se décidait pas à entrer comme si elle se fût attendue à rencontrer encore le regard irrité de sa belle-fille. A quoi servirait-il maintenant, qu'elle s'avançât vers ce lit? Que de stations avait-elle faites à cette même place, n'osant franchir ce seuil, certaine qu'elle était d'exaspérer la malheureuse enfant!... C'était nécessaire; elle avait cru du moins que c'était nécessaire; comme si Irène avait eu la moindre difficulté à tromper sa surveillance! Il aurait fallu être là toujours. Mais elle était venue hier soir encore; elle serait restée à l'insu d'Irène, si Hervé n'avait été là. Dire qu'elle avait pu faire confiance à Hervé! Oui, oui, inutile de vaincre la répugnance qu'elle éprouve à ouvrir cette porte. C'était l'âme d'Irène qu'elle aimait, et non cette petite figure sèche, ce front dur et impénétrable. Cette dépouille n'a plus besoin d'elle; elle n'a plus rien à faire ici; il ne lui reste que d'aller se tapir chez elle, que d'attendre son tour. Le Maître fera ce qu'il voudra de cette vieille loque, dont il avait déjoué tous les plans... Elle jetait sur la porte un regard presque haineux : qu'ils s'arrangent ensemble, Hervé et sa victime!

Peut-être ne se fût-elle pas éloignée, si elle n'avait su que son fils avait un ami auprès de lui.

XVII

Pourtant, ils n'étaient pas, dans cette chambre funèbre, assis côte à côte, mais la morte les séparait, et plus encore les éloignaient l'un de l'autre leurs pensées incommunicables. Marcel contemplait ce front magnifique et pacifié. Quelle empreinte l'esprit disparu avait laissé sur cette chair! De ces lèvres, ne sortiraient plus jamais les paroles attendues, — celles même qui eussent enfin rassuré Marcel. Il se sentait maintenant livré sans recours à ce doute, contre lequel Irène seule, croyait-il, avait pouvoir. Et qu'elle fût morte le jour même où il venait implorer son aide, ce garçon superstitieux y voulait voir le signe d'une infortune singulière.

A moins que ce sommeil, cette immobilité ne fussent la vraie réponse d'Irène. Lui qui avait cru aimer la vie, comme il entendait ce conseil de silence, de repos, d'anéantissement! Il comprenait soudain ce qui naguère l'étonnait : que comme le feu saute d'arbre en arbre, le désir de mourir se communique d'un être à l'autre, et qu'un homme qui se tue ne se tue jamais seul. Et soudain Marcel songea qu'il faudrait cacher cette mort à Marie Chavès. Il avait tant espéré d'Irène qu'elle sauverait Marie! Elle avait promis que, dès qu'elle pourrait sortir, sa première visite serait pour la maison de Saint-Cloud. Mais l'exemple qu'elle vient de donner risque d'être plus efficace que n'eussent été ses paroles. « Voyez comme c'est simple, semble dire cette morte à ceux qui l'ont connue, voyez : le cœur exténué ne demande qu'à ne plus battre. » Organiser le silence autour de Marie. Il avertirait les domestiques, il téléphonerait dès ce soir à la maison de santé.

Mais lui, Marcel, il savait que ce geste d'Irène est le plus simple à accomplir, que tous les jours les plus faibles femmes l'exécutent sans ostentation, sans phrases. Que ne pouvait-il se cacher à lui-même cette mort! il y penserait toute la nuit, — pendant combien de nuits? — étendu près de Tota endormie

et hostile jusque dans le sommeil, — près de ce corps sur la défensive, comme contracté et ramassé pour défendre un secret qu'elle nourrit avec délices, avec terreur. Et même si ce qu'il redoute n'existait pas, s'il doit être délivré de cette angoisse, dans quoi retombera-t-il? Trente-sept ans, déjà. La cause est entendue : pas de talent. Avant même d'avoir commencé, le voilà fini. Pourquoi vivre, s'il n'est plus aimé?

Dans le silence de l'appartement, s'élevèrent soudain des voix irritées. La femme de chambre vint avertir que deux représentants de maisons rivales étaient aux prises dans le vestibule. Hervé pria Marcel de s'entremettre et de tout décider pour le mieux. « Que ce soit convenable, sans plus... Qu'il voulût bien aussi se charger de télégrammes... » Il lui dicta à voix basse des adresses.

Hervé, resté seul dans la chambre, se rassit, ferma les yeux. Il s'efforçait d'éveiller en lui un remords qu'il n'éprouvait pas. Ou plutôt ce remords était en lui recouvert et comme étouffé par des soucis dont il avait honte, par une vague espérance qui lui faisait horreur. Il ne pouvait chasser de son esprit la pensée de ce que ces obsèques, le deuil, lui feraient manquer cette semaine : tel rendez-vous dont il se faisait une joie, ce bal de mardi chez le petit peintre américain. Sans doute pouvait-on reprendre très vite la vie... Le mieux serait de voyager pendant les six premiers mois : rien ne l'en empêcherait maintenant; rien ne le retiendrait plus. Fini de combiner des inventions, de mentir. Elle avait fait un testament; il fronça les sourcils : non, non; ne pas penser à cela. Il s'efforçait d'étouffer cette affreuse joie. Il avait si souvent imaginé cette mort qu'elle lui semblait son œuvre à cause de cette prévision, et non parce qu'il avait abandonné Irène, un soir. Car tout ce qu'il désirait ardemment finissait par se réaliser. Tout ce qu'il voulait, il fallait que cela fût.

« Le seul être au monde qui m'aimait, peut-être; et c'est moi qui... Mais non, elle était perdue. Tuberculose ou tumeur profonde, tous les médecins l'avaient condamnée. Quelle existence aurait-elle traînée! Elle a préféré mourir plutôt que de vivre ainsi. Bien portante, elle n'eût pas songé à la mort. D'ailleurs ce n'est pas un suicide. Abus de stupéfiants pour

calmer la douleur. Je n'y suis pour rien. Si je n'étais pas parti hier soir... mettons qu'elle aurait vécu quelques semaines encore. D'ailleurs, pendant que je lui faisais la lecture, elle était sous l'influence de la drogue : l'intoxication était commencée. Si j'étais allé me coucher, elle serait morte pendant mon sommeil. »

Il regarda le cadavre et se rassura : « Elle ne peut plus savoir ce que j'éprouve. Elle devinait toujours mes pensées les plus basses; elle me les révélait à moi-même. Elle ne peut plus savoir ce que j'éprouve. D'ailleurs je ne suis pas libre d'éprouver ceci ou cela. J'ai peut-être bien plus de peine que je ne crois. Je ne sais pas encore que je l'ai perdue : c'est souvent analysé dans les livres. Comparaison avec le soldat qui ne s'aperçoit pas tout de suite de sa blessure : c'est très connu. Fuir maman, son regard intolérable. Il faut qu'on dise que je me terre, que je ne veux voir personne. Est-ce que je suis un être horrible? Mais non, simplement lucide, sincère... Mais si : je suis horrible. » Tout d'un coup il se voyait, tel qu'il était, et cherchait en lui une trace de sentiment noble comme il eût cherché un lambeau d'étoffe pour couvrir sa nudité. Il se forçait à regarder la morte pour que la douleur jaillît. Enfin commença de naître une émotion, il s'attendrit. Une douceur triste le consolait; il ne se voyait plus si affreux; il se sentait jugé comme le jugeait Irène vivante, avec la même indulgence, mais purifiée de tout dédain. Impression étrange et qui ne dura qu'un instant : elle était là, elle lui disait : « Je te vois à présent, ô malheureux, tel que, livré à tes seules forces, tu ne peux pas ne pas être... » Son immense misère lui apparaissait, mais dans une lumière de miséricorde et de pardon. Ce ne fut qu'un éclair. Marcel était revenu et lui disait : « C'est pour après-demain onze heures.» Hervé songea : « Après-demain à cette heure-ci, tout sera fini. »

Il vit en esprit le hall de la gare de Lyon, le soir, puis l'aube sur les oliviers; le petit déjeuner au wagon-restaurant; cette auberge, dans un port peu fréquenté, où il est connu; tous les plaisirs futurs et proches. Alors, ayant détourné les yeux de la morte, il pleura sur lui-même, comme un lépreux qui regarde ses mains.

XVIII

La vieille dame pénétra dans la chapelle vide à cette heure : il était près de midi, mais elle savait que celui qu'elle y cherchait devait s'y trouver. Elle le devina plus qu'elle ne le vit et, pour attirer son attention, remua une chaise près du confessionnal.

— Comprenez-moi, mon Père : si quelqu'un est assuré au monde d'avoir perdu une âme, c'est bien cette misérable qui vous parle. Vous m'avez vue souvent pleurer parce que la pauvre petite jugeait la religion d'après l'image que je lui en donnais. Je n'avais pas même à ouvrir la bouche : ma seule approche l'irritait, mes seules attitudes. Irène avait tout lu, elle savait tout, elle comprenait tout. Et moi j'ignorais jusqu'au nom des écrivains qu'elle appelait ses maîtres. Vous vous souvenez de ce qu'elle a dit un jour : « Le catholicisme, c'est ma belle-mère... » Hervé m'a rapporté ce mot qu'il trouvait drôle. Mon Père, vous qui sauvez tant d'âmes, qui avez cet immense bonheur, pouvez-vous concevoir ce qu'il y a d'horrible à se dire : par ma seule présence, je calomnie, je ridiculise, je bafoue Celui que j'aime. Je Le rends haïssable. J'éloigne de Lui une pauvre enfant que sans moi peut-être Il eût attiré. Je suis la caricature de ce qu'il y a de plus saint au monde. Ah! malgré ma bêtise, je sentais tellement ce qu'elle éprouvait à ma vue. Il me semble que la haine est peu de chose auprès de ce dédain. Elle recouvrait du même mépris cette pauvre vieille et la Vérité. Je sais : vous me répétiez que je n'en étais pas responsable; qu'il me restait de la servir par la prière, par la pénitence. J'ai essayé de mériter pour elle; je croyais faire ce que je pouvais. Je considérais comme une grande grâce d'avoir deviné, chez Irène, cet attrait, cette tentation de la mort. Je la surveillais. Il ne me semblait pas qu'il y eût le moindre danger, puisque j'étais avertie. Il m'importait peu, depuis quelque temps, de l'exaspérer, pourvu que je ne relâchasse pas ma surveillance. D'ailleurs, je me disais que ces choses-là n'arrivent pas deux fois. C'était assez de mon mari (sans compter ma petite Nadine qui aurait aujourd'hui trente-sept ans). C'était assez de mon mari,

croyais-je; comme si je n'avais pas vu tout près de moi, chez ma sœur aînée, quatre enfants disparaître les uns après les autres... Mais ce que nous acceptons pour autrui, nous n'admettons pas que nous en puissions jamais être atteints. Mon Père, comprenez bien ce que je vous confesse. J'ai toujours peur que vous ne mesuriez pas toute l'étendue de mes péchés. Au premier moment, je me suis révoltée; ce n'est pas assez dire : j'éprouvais comme de l'indignation. Après tant de larmes, de prières; après tant de communions... Il me semblait que quelqu'un se moquait de moi. J'en voulais à ma victime : croiriez-vous que je n'ai même pas voulu m'agenouiller près de son corps? Oui, j'ai fui la dépouille de cette âme dont je n'osais imaginer le destin éternel. Rentrée chez moi, je me suis enfermée, me retenant de blasphémer, demandant la lumière... Ah! mon Père, la lumière est venue, mais non pas telle que je l'attendais. Une terrible lumière. Soudain j'ai vu, j'ai compris jusqu'où j'étais engagée dans ce désastre. Je ne me croyais coupable que d'avoir diminué, rétréci la Vérité aux yeux de cette enfant. Et soudain ceci m'est apparu : je l'avais livrée à mon fils; j'avais fait l'impossible pour qu'elle épousât mon fils. Pas une fois je ne me suis interrogée; pas une fois je n'ai mis en doute qu'il fût digne d'elle. Et pourtant je savais... je savais... Qu'est-ce que je savais? Qu'est-ce qu'une mère connaît de son fils? J'ai soudain vu... Je le dis à Dieu et à vous. Ah! mon Père! Comme si tout était permis lorsqu'il s'agit de notre enfant! Je souhaitais qu'il se mariât coûte que coûte. Cette étrangère que je lui livrais, jouait son bonheur temporel à coup sûr, peut-être son éternité. Cette pensée ne m'est pas venue. Elle était extrêmement riche et je m'en réjouissais. Vous m'aviez invitée, après la mort de mon mari, à me détacher, à me dépouiller le plus possible. Je l'avais fait, j'avais cru le faire en donnant à mon fils presque tout ce que je possédais, — comme si c'était se dépouiller que de se décharger sur un enfant chéri de toute espérance terrestre et de tout désir! Afin qu'il fût heureux selon le monde, j'ai été féroce. Il me fallait pour Hervé une jeune fille isolée, mal défendue. Vous savez que la mère d'Irène est remariée et habite Londres. La petite vivait à Paris chez un oncle très impatient de se débarrasser d'elle.

Elle était le point de mire de toutes les familles où il y avait un fils à caser. Ah! Je faisais figure de sainte; je me levais à cinq heures : cela me coûtait peu. Toute ma concupiscence, j'en avais à la lettre chargé mon fils. Je lui donnais des conseils de prudence, de tenue, je lui soufflais ce qu'il devait dire; je l'avertissais de ce qu'il devait taire. Tout cela me paraissait naturel : j'ai menti longuement, passionnément. J'ai nié que mon mari se fût suicidé. J'ai répété plusieurs fois la fable de l'accident de chasse dont nous avions convenu en famille. Sans l'ombre d'un remords. M'en suis-je seulement confessée? Non : c'était pour mon fils. Et pourtant c'est bien son père qui revit en lui. Je ne peux aller plus loin; je ne veux pas savoir ce que je sais, mais je lui ai livré une enfant innocente. Je l'ai précipitée de mes propres mains dans le désespoir. Et je lui imposais mon odieuse sollicitude. Elle voyait se dresser, chaque jour, à son chevet, cette vieille impitoyable, comme si, après l'avoir perdue ici-bas, je m'étais donné pour mission de la dégoûter de Dieu. Je suis au bord du désespoir, il ne me reste plus que ce crime à commettre, je suis déjà désespérée. Comment cette grâce m'aurait-elle été accordée d'arriver à temps?... Je suis venue pourtant, ce soir-là. Mais il a fallu qu'Hervé m'ouvrît la porte. J'ai fait confiance à Hervé, une fois de plus! Je suis repartie tranquille. Je n'avais jamais été si tranquille. Durant cette interminable nuit, jusqu'à sa mort à l'aube, pauvre petite, elle est demeurée seule; je n'étais pas là... »

Elle répétait : « Je n'étais pas là », machinalement. La grille meurtrissait son vieux front. Ses yeux interrogeaient dans l'ombre cette tête aux épais cheveux blancs, dont ne lui apparaissaient que l'arête du nez, une paupière baissée. Ce cœur a pu se vider jusqu'à la lie sans recevoir aucun secours, sans qu'aucune parole d'encouragement ni de pitié ne l'ait interrompu. Le saint, lui-même, ne trouve rien à lui dire, pense-t-elle. Que dirait-il? Elle attend sa condamnation.

— Ma fille... — prononce-t-il enfin.

Et déjà cette seule parole l'emplit de douceur. La voix répète : « Ma chère fille... » Elle vit s'incliner ce visage qui ne s'était pas encore une seule fois tourné vers elle, et deux mains se joindre à la hauteur des lèvres.

— Réjouissez-vous, ma fille.

Cette invitation à la joie retentit comme un coup de tonnerre sur la vieille femme courbée.

— Il me semble... Peut-être m'avancé-je trop... Mais non : il n'était pas besoin que vous assistiez cette mourante.

Bien que la voix parût assourdie, chaque syllabe était nettement détachée.

— Mon Père, vous ne m'avez donc pas comprise?

Dans sa stupeur, la pauvre femme oubliait de baisser le ton; elle fut interrompue :

— Je ne puis que vous répéter, en tremblant, ce que le Maître m'inspire de vous faire entendre : « Elle était absente. Mais Moi, j'étais là. »

Cela fut dit avec un peu d'essoufflement. Déjà, la vieille dame ne percevait plus que les paroles accoutumées : « ... Et pour obtenir toutes les grâces qui vous sont nécessaires, vous réciterez, chaque jour de cette semaine, le *Magnificat.* »

Elle n'eut pas conscience de l'absolution et ne se leva qu'au bruit de la grille refermée. Comme toujours après s'être confessée, elle alla s'agenouiller le plus près possible de la Sainte Table, ne pensant à rien qu'à sa pénitence.

« *Mon âme glorifie le Seigneur. Et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur.* » Elle ne put aller au delà de ces premiers versets et ne bougea plus.

FRANÇOIS MAURIAC

(*A suivre.*)

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

(1551-1630)

Il est difficile de donner en quelques pages une idée même approximative d'Agrippa d'Aubigné. Chez cet homme étonnant, la vie, l'œuvre, le caractère présentent un égal intérêt, une égale variété.

Commençons par les années de jeunesse.

Sa mère expira en le mettant au monde, et il avait fallu choisir entre sa mort et celle de l'enfant. D'où son prénom : *ægre partus*. Il fut élevé par un précepteur exalté qui devait être brûlé vif, et par un autre qui lui apprit le grec, le latin et l'hébreu quand il n'avait encore que six ans. A huit ans, son père lui montra au pilori les têtes desséchées des martyrs d'Amboise et lui fit faire le serment de les venger. « Si tu t'y épargnes, ajouta-t-il avec solennité, tu auras ma malédiction. » L'enfant, tremblant d'horreur et d'un sombre enthousiasme, jura. A dix ans, il fut mis en pension à Paris, chez Béroald, qui était de la Religion. C'est l'époque des premiers soulèvements et des premiers massacres : les huguenots pourchassés commencent à répondre par des représailles, et le sang, désormais, va couler de toutes parts.

Béroald s'enfuit de Paris avec ses élèves. Et comme d'Aubigné larmoie d'abandonner précipitamment ses études et ses livres bien reliés, le maître lui affirme qu'il doit être heureux de perdre quelque chose pour Celui qui lui a tout donné. Car on enseignait alors le stoïcisme aux petits garçons.

A Courances, des chevau-légers les arrêtent et les livrent à un inquisiteur. L'enfant répond avec tant de grâce et de courage aux interrogatoires, qu'il enchante ces soudards. Il est déjà vif et malin; déjà il méprise la mort. Et comme des violons se mettent à jouer, il danse une gaillarde pour montrer sa tranquillité d'âme. Ensuite on l'enferme tandis que le bourreau prépare ses fagots. Mais le geôlier les fait évader avant le jour, et, à travers les blés, ils gagnent Montargis.

Bientôt ils atteignent Orléans, que désole la peste. D'Aubigné l'attrape et voit cinq personnes mourir dans sa chambre. La ville est pleine de soldats, il se hâte de guérir pour se mêler à eux, et lorsque le duc de Guise vient les assiéger, il se glisse aux parapets, il aide les combattants. Son père, blessé d'un coup de pique, meurt en lui recommandant d'être zélé pour Dieu et pour les sciences. Alors son tuteur l'envoie à Genève.

Au Collège de Calvin, et malgré l'indulgence de Bèze, on le juge indiscipliné. La fille de son hôte, Loyse Sarasin, docte et jolie helléniste, s'ingénie à lui faire composer des thèmes et des vers. Tous deux presque du même âge, mais précoces, ils finissent par s'embrasser pour l'amour du grec.

Au bout de deux ans, d'Aubigné s'échappe d'une ville dont on s'évade volontiers et où l'on revient toujours. Il y passera les dix dernières années de son existence. En attendant, à Lyon, il apprend l'astronomie, la magie même. Il a toujours raffolé des revenants, des hallucinations prémonitoires : il est visionnaire et mystique. Mais, dépourvu d'argent, bourrelé d'inquiétudes, il pense un jour se jeter dans la Saône. Toutefois, comme il prie Dieu de l'assister dans son agonie, il voit surgir à l'improviste un de ses cousins qui lui remet assez d'écus pour retourner chez lui, en Saintonge. Il y retrouve la guerre.

Ce qui faisait renaître sans cesse le conflit, c'est que ces messieurs de la Religion réclamaient le libre exercice de leur culte, qu'ils estimaient le seul vrai, et que les catholiques ne l'accordaient point, parce qu'ils les jugeaient hérétiques et rebelles. Les catholiques étaient les plus nombreux et possédaient Paris, mais le Parti comptait certains des plus grands noms de France, de valeureux hommes de guerre, et, dans

l'Ouest et dans le Sud, des rustres, des artisans, des bourgeois. Madame Catherine, la reine, hésitait entre les deux camps, s'appuyant parfois sur Condé et sur l'Amiral pour résister aux Guise, parfois écoutant ceux-ci, et cherchant à faire parts égales en promulguant des édits successifs et peu respectés. Du dehors, Philippe II et la reine Élisabeth intervenaient par l'intrigue, l'or, et de secrètes alliances militaires. D'où, dans tout le royaume, un branle-bas général, des disputes théologiques, une odeur de brûlé, et, à la moindre provocation, un vacarme de tambours et d'arquebusades, des cris de femmes forcées, et les battements du tocsin.

Retombé à la garde de son tuteur, d'Aubigné ne peut y tenir, il jette en l'air ses livres de philosophie et de mathématiques. On l'avait enfermé : il se glisse une nuit par la fenêtre, en chemise, saute deux murs, et court après des soldats qui passaient sur la route. Le capitaine le prend en croupe. Une lieue plus loin, ils rencontrent une compagnie de papistes, l'assaillent, et le jeune garçon ramasse les armes d'un cadavre. A l'étape il s'habillera. Jamais, déclare-t-il, il ne pourra reprocher à la guerre de l'avoir dépouillé puisqu'il y était arrivé quasi nu.

Et désormais, il se bat. La reine vient de jeter le masque — un masque de velours qui est bien d'époque — et d'interdire le culte protestant sous les peines les plus sévères. Ordre à tous les pasteurs d'avoir quitté le royaume dans les quinze jours. Cette fois, pas de quartier, il faut défendre sa peau. On pille, on assomme, on noie, on empale, on viole, on brûle à petit feu, on pend aux créneaux, on scie les prisonniers entre deux planches ou on les attache à la queue des chevaux. Même quand on leur a promis la vie sauve, on passe au fil de l'épée les garnisons qui se rendent. L'hiver arrête à peine l'acharnement de la lutte. Alerte, jovial, insouciant, le petit d'Aubigné est partout. Il se prodigue au siège d'Angoulême, il entre le premier à Cognac, empilant, pour avancer, les meubles enlevés des maisons. Il se précipite dans Pons bombardé, et bascule dans un puits un reître qui avait manqué de respect à une de ses tantes : digne témoignage de son esprit de famille. Saintes est prise d'assaut et pillée. A Jarnac, Louis de Bourbon, prince de Condé, « entré au combat pour

Christ et sa patrie », est tué d'un coup de pistolet par derrière. A Moncontour — ah! Moncontour! — Coligny est blessé au visage et le vieux Saint-Cyr Puy Greffier, « à la barbe blanche comme neige », entraîne une contre-attaque où il périt en sauvant mille hommes.

Qu'on n'imagine pas seulement, de temps à autre, une bataille rangée, un siège en règle. Il s'y ajoute une suite ininterrompue de duels, de guets-apens privés, de coups de mains sur des châteaux. Chaque maison est un corps de garde. Vous ne sortez que la rapière au flanc, après avoir vérifié l'amorce de vos pistolets. Au détour d'un chemin creux, vous êtes assailli par un parti de cavaliers. Dans une salle basse d'auberge, un inconnu vous regarde-t-il de travers, ne perdez pas une seconde : chargez. Chaque jour apporte à d'Aubigné une rixe, un défi, une aventure. Il multiplie les ruses, il échappe de justesse aux embuscades. Pour nous qui sommes prudents et policés, et peut-être anémiés, cet entrain à verser le sang, le sien et celui des autres, nous paraît incompréhensible. Il faut y voir la pétulance de la jeunesse, l'ardeur d'un tempérament sanguin plutôt que nerveux, une candeur qui cherche toutes les occasions de s'amuser, et aussi le désir de se distinguer, de faire envie aux autres, et enfin le dédain de la mort chez un être jeune qui n'a pas encore ni trop vécu.

Cependant les affaires du Parti ne s'arrangent pas. Le « vingt quatriesme d'aoust » 1572, la nuit de la Saint-Barthélémy, des centaines de ses gentilshommes, invités à Paris pour le mariage d'Henri de Navarre et de Marguerite de Valois, sont massacrés. L'Europe pousse un cri d'horreur

> A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes.

L'année suivante, après une défense héroïque, la Rochelle succombe : il n'y a plus que trois villes en France où le culte réformé puisse être célébré publiquement. Alors les protestants reprennent les armes, tiennent des assemblées, envoient à Paris des délégations porter leurs doléances, leurs exigences plutôt. Charles IX a expiré, en proie à des remords qui lui ont fait suer du sang comme si son crime fût sorti de son corps, et Henri III est monté sur le trône. Henri de Navarre, retenu au Louvre, se voit quasi prisonnier : entouré d'espions et

d'assassins, il s'attache d'Aubigné comme écuyer, car il le connaît et l'estime « un homme qui ne trouvait rien de trop chaud ».

A la cour des Valois, brutale, raffinée, on dirait que d'Aubigné se désintéresse de ses coreligionnaires. Il se livre à des parties de paume, il monte dans des tournois, il organise des mascarades, des branles aux flambeaux, il compose des vers et même un ballet. Il se dispute, l'épée à la main, avec le guet, il assiste Fervacques dans un duel avec Bussy d'Amboise, amant de Marguerite de Navarre. Se laisse-t-il aller sincèrement à toutes ces distractions? Ou bien n'est-ce pas plutôt par ruse, pour endormir les soupçons? Car il s'agit de persuader Henri de s'évader de cette cour fertile en maléfices, en poisons et en crimes, et d'aller prendre la tête du Parti. Henri aime le plaisir, il détourne la tête devant les remontrances de l'écuyer. Enfin, en février 1572, prétextant une chasse au cerf dans la forêt de Senlis, ils gagnent le large. A peine arrivés à Alençon, ils vont au prêche, chanter un psaume de gratitude. Et Navarre proclame sa « repentance publique d'avoir été par menace réduit à la religion romaine ». Car le bon roi Henri changeait aisément de catéchisme.

D'Aubigné, lui, respire. Il a retrouvé l'existence de chevauchées et de risques qu'il préfère. Il dresse des compagnies, il exhorte des capitaines. La guerre recommence. Mais il n'est pas moins habile en ruses qu'ardent à l'attaque. Revenant de Picardie où il avait été envoyé auprès de Rohan, il apprend que le roi et la reine sont à Blois : il se déguise pour y aller voir, puis, n'y tenant pas, reprend ses vêtements et son visage et se présente au bal de la cour. Le découvrant « entre les galants », les filles d'honneur de la reine, affolées et ravies de tant d'audace, l'aident à fuir. Il se redéguise et repart, enchanté de sa bonne farce.

Puis, c'est l'attaque de Niort, le siège de Marmande, où, en compagnie du brave la Noue, il se livre à une charge « déraisonnable », avoue-t-il : avec quinze cavaliers il met en fuite sept cents garnisonnaires. A la surprise de Saint-Macaire, il monte le premier à l'échelle, mais elle est trop courte et on le renverse dans le fossé. Envoyé en mission auprès du

maréchal de Montmorency, allié des protestants, il rencontre en route un de ses conseillers, vieux bonhomme naïf, et, se mettant à baragouiner l'italien pour faire croire qu'il appartient à madame Catherine, il obtient toutes ses confidences. Arrivé auprès du maréchal, il joue l'écervelé, ne s'intéresse qu'aux fleurets et au jeu, et fait la cour à la vieille duchesse d'Uzès, qui, touchée, lui communique des documents secrets. Alors, renseigné, d'Aubigné change de ton et parle en chef. Mais il préfère retourner aux combats. Il est blessé, il s'empare de Castelnau, il délivre galamment de charmantes huguenotes qu'on emmenait à Bordeaux pour avoir la tête tranchée.

Cependant, le roi de Navarre ayant conclu avec la cour un traité qui lui déplaît, d'Aubigné se fâche et quitte son maître pour se retirer sur ses terres. Il a vingt-six ans. J'arrête ici cette esquisse biographique, car on s'essouffle à noter seulement quelques-uns de ses exploits. Jusqu'à un âge avancé, il va multiplier les entreprises, à travers des déboires et des réussites dont seul un gros ouvrage pourrait donner le détail[1].

***

Cette remuante existence ne connaît pas que le romanesque des combats et de la prière. Environ sa dix-neuvième année, d'Aubigné rencontra une jeune fille qui le rendit malheureux et poète. Les Salviati — illustre famille italienne, parente des Médicis — habitaient le château de Talcy, dans le voisinage du sien. Diane se laissa faire la cour par l'entreprenant jeune homme. Il crut qu'il pourrait l'épouser. Mais elle rêvait d'un mari plus important et plus riche.

A en juger d'après les sonnets, les odes et les stances du *Printemps*, c'était une grande blonde dorée, à la bouche « cramoisie », aux yeux noirs, « ardents et doux », musicienne, aimant les vers ou du moins ceux qu'on lui dédiait. Comment cette fille hautaine, marchant entre les buis taillés de sa

1. Cet ouvrage existe : ce sont les trois beaux volumes de M. Armand Garnier, *Agrippa d'Aubigné et le parti protestant*, modèles d'érudition, de sagesse et de clarté. Je recommande également l'admirable livre de M. Samuel Rocheblave, *La vie d'un héros*, et les travaux de MM. Réaume, Plattard, Viénot, etc.

terrasse, descendant les degrés de pierre à sa rencontre n'eût-elle pas semblé à d'Aubigné quelque pure déesse — Diane précisément? C'était surtout une femme de cette exquise Renaissance des rives de Loire, une femme longue comme un modèle de Jean Goujon, la gorge haute et blanche, la tête petite. Elle dut être parfois touchée : un jour elle lui laissa prendre un baiser sur les lèvres. Était-ce « au point proprement du solstice, au plus haut des flambeaux de l'été »? A l'heure où l'on rêve

Oyant crier, au fil d'un musicien murmure,
Mille nymphes d'argent...

Mais Diane est surtout capricieuse. Le jeune homme multiplie en vain ses visites, il souffre de ses absences. Des querelles s'élèvent. Il se plaint, et elle se moque; elle s'amuse et, à lui, l'amour fait mal. Peut-être montre-t-il dans ses élans quelque rudesse, quelque exigence impérative :

Pardonne-moi, chère maîtresse,
Si mes vers sentent la détresse,
Le soldat, la peine et l'émoi;

Car, depuis qu'en aimant je souffre,
Il faut qu'ils sentent comme moi
La poudre, la mèche et le soufre.

A la fin, elle lui signifie son congé. La douleur de d'Aubigné est terrible. Il éclate en accents de colère, il maudit la cruelle, il lui prédit l'enfer, les supplices réservés

A celles-là qui ont aimé légèrement,
Qui ont foulé au pied les promesses jurées.

Puis, après lui avoir souhaité un remords égal à son propre désespoir, il s'en veut de ne pouvoir lui pardonner :

O Dieux, n'arrachez point la pitié de mon âme.

Il plaide pour elle, il réclame pour lui le châtiment de l'inconstance dont elle témoigne :

Faites-moi malheureux et la laissez heureuse.
... Vengez tout le forfait de Diane sur moi.

N'a-t-il pas, tout de même, la meilleure part puisque

Tu ris en me tuant, et je meurs pour aimer.

L'amour l'avait poussé à écrire d'abord des vers savants, pleins d'inventions précieuses : le malheur d'être dédaigné et trahi tira de son âme souffrante une plainte pathétique. A travers les archaïsmes, les afféteries, s'exprime une douleur nue, qui lutte contre elle-même, et que ravive tout rappel, toute consolation. Il est naturel qu'un livre de jeunesse s'intitule *Printemps* : printemps toutefois non pas souriant et fleuri, mais saison d'averses et d'inquiétudes, saison de désirs soudain dévastés.

Plus tard, onze ans après, une autre femme bercera ce cœur généreux et déçu. D'Aubigné arrivait à Saint-Gelais; il vit à une fenêtre une jeune fille si ravissante qu'avant même de descendre de cheval, il décida de l'épouser. Elle s'appelait Suzanne de Lezay, elle était intelligente et bonne. Elle le comprit, l'encouragea; elle partagea ses ambitions, elle exalta sa foi. Cinq enfants leur naquirent. Ils les élevaient dans le château de Maillezais en hiver, dans celui de Mursay en été, et la vie s'écoulait, coupée de leçons, de chasses, de travaux littéraires, de départs pour la cour ou pour la guerre, de retour vers le bonheur, lorsque Suzanne mourut. Laissé seul, d'Aubigné témoigna à ses enfants une sollicitude véritablement maternelle. Comme beaucoup de caractères énergiques, il était d'une bonté délicate et persévérante.

***

Ce qu'il y a de magnifique, chez l'homme du XVIe, c'est l'exubérance vitale. Il se dépense de toutes manières et n'arrive pas à s'épuiser. Un d'Aubigné, nature de flamme, ne se sent vivre qu'en se poussant au paroxysme.

Il ne lui suffit pas d'être brave, ni même audacieux, il se veut téméraire. Il surenchérit sur les risques normaux, il jette des défis au destin. Après la Saint-Barthélemy, l'évêque d'Orléans ayant appris qu'il est caché chez des amis, leur envoie son Promoteur pour qu'on lui livre l'hérétique. L'hôte refuse et le dignitaire s'en retourne en proférant des menaces. Averti de la scène, d'Aubigné saute à cheval, rejoint au galop le Promoteur et, pistolet au poing, lui fait, sur-le-champ, « renoncer tous les articles de la Papauté ». Après quoi il

rentre au pas, ravi... Au siège de Paris, injurié par un gentilhomme qui se tenait à l'abri derrière un fossé « hors de toutes mesures », il n'hésite pas à enlever sa monture par-dessus le large vide, à tomber sur l'autre et à retraverser le fossé en l'emportant avec lui... A Castel-Jaloux, il est enterré sous les morts, et il en ressort avec l'idée d'un poème; à Contré, enfermé dans une maison en flammes, il fait éteindre le feu par ses prisonniers, tandis qu'il tire sur les assiégeants. Quand tout semble perdu, il déborde d'enthousiasme.

Ce qu'il recherche, c'est l'exploit difficile, qui fera parler de lui. Il est fier, susceptible, mais sans morgue. Désireux d'honneurs, il se refusera toujours à les solliciter. Il a besoin de s'estimer autant que de s'affirmer. Aucun refoulement : c'est une nature en relief. Ce qu'il croit, il le proclame très haut; ce qu'il fait, il le raconte partout. Il est glorieux, hâbleur même. Il voit grand, par instinct de poète et par goût de l'héroïsme.

Jamais il n'a manqué de parler librement à quiconque, « en franc Gaulois », volontiers querelleur. A la Cour, à la guerre, dans les réunions du Parti, il n'hésite pas à être seul de son avis. Lucide et narquois, incapable de platitude, rétif à toute complaisance, personne ne le fera plier ni démordre. A madame de Carnavalet, il reproche sans se gêner une liaison incestueuse et un empoisonnement. Et l'amant de cette jeune personne cherchera ensuite, à plusieurs reprises, à l'assassiner. Quand le Béarnais lui demande de l'aider dans ses aventures galantes, il réplique vertement qu'il n'est pas un... entremetteur. Mais ce puritain n'a rien de morose. Il est beaucoup trop pressé de s'exprimer, de lier connaissance. Il bavarde à son aise avec n'importe qui, prince du sang ou simple argoulet. Il aime le terme juste ou drôle, et pousse le pittoresque jusqu'à la crudité. Il se flatte d'être « connu parmi les dames pour ses bons mots ». Comme il dévisageait un jour trois filles d'honneur de la reine, assez mûres, celles-ci lui demandèrent ce qu'il contemplait là. Il répondit :

— Les antiquités de la Cour, mesdames.

Je m'empresse d'ajouter qu'il a eu, en d'autres circonstances, des mots plus graves, plus lourds de sens, et qu'il frappe, comme de belles médailles, à son image. Ainsi, étant

prisonnier sur parole de Saint-Luc, celui-ci l'autorisa à se rendre à la Rochelle. Puis il lui fit savoir généreusement de ne pas rentrer, car des gens du roi étaient arrivés pour l'arrêter et le mettre à mort. Mais d'Aubigné revint quand même, tel Régulus, parce qu'il n'avait pas « sa foi relâchée de la main où il avait touché ».

Une autre fois, le seigneur de Talcy lui demande de lui confier « les originaux de l'entreprise d'Amboise » qu'il tenait de son père : ces pièces étaient compromettantes pour le chancelier de l'Hôpital, lequel, dit-il, les achèterait volontiers dix mille écus. D'Aubigné se lève, va chercher un sac de velours fané, en tire les documents et les jette dans le feu. Talcy s'étonnant d'un geste si prompt, d'Aubigné réplique :

— Je les ai brûlées de peur qu'elles ne me brûlassent, car j'avais pensé à la tentation.

Son imagination, la chaleur de son tempérament lui font tout éprouver avec excès. Ses préférences deviennent très vite des passions et ses dégoûts des haines. Il est aussi carré que franc, aussi entier que sincère. Rien à demi. Blessé ou malade, le voilà sur le point d'expirer. L'espoir, le dépit, le bouleversent, la douleur le ravage. Ce soldat intrépide est sujet à de violentes crises de larmes. Plusieurs fois il a pensé au suicide. Après la mort de son père, pendant trois mois il ne veut voir personne. A cause d'un chagrin d'amour, il se réfugie dans la solitude, il laisse pousser sa barbe et ses cheveux, il drape sa chambre de tentures noires. Quand il perd sa femme, qu'il adorait, la souffrance lui arrache des cris, il tombe dans une vraie folie de désespoir. Nature trop sensible, sous le dur pourpoint de buffle.

Si donc d'Aubigné se porte aux extrêmes, c'est dans toutes les directions. Il est aussi complexe que violent. Cet impétueux cavalier, dont sonnent les éperons à chacun de ses pas, ne se montre pas moins réfléchi dans la manœuvre. Pendant la bataille de Coutras, il se tient botte à botte avec le roi et prodigue ses avis tactiques : c'est lui qui conseille de mettre de l'infanterie à l'aile gauche et ce dispositif entraîne la victoire. Mais ce capitaine, qui deviendra maréchal de camp, sera aussi gouverneur de place forte, et témoignera de remarquables qualités d'ingénieur. A Genève, il construira des

ouvrages fortifiés si remarquables que Berne, puis Bâle l'appelleront à leur tour. Diplomate également : plusieurs fois Henri de Navarre lui confie des missions difficiles qu'il mène toujours à terme. Il sait négocier avec intelligence, ruser même, et montrer quand il le faut de la hauteur : ainsi lorsqu'il alla demander raison à Henri III de l'offense faite à la reine Marguerite. « Son honneur, déclara-t-il tout net, (mon roi) ne l'asservira jamais à Votre Majesté ni à un prince vivant, tant qu'il aura un pied d'espée dans le poing. » Cette attitude faillit valoir à ce fier ambassadeur d'être poignardé. Il s'en aperçut pendant l'audience, mais ne frémit pas. Il savait que le courage est de bonne diplomatie.

Il n'a pas moins bien conseillé le Parti, dont il était un des chefs. Encore qu'il ne se montrât pas toujours commode, on l'écoutait. A la conférence de Guitres, par exemple, en 1585, il retourna l'opinion de l'assemblée, contredisant Turenne et appuyé par Caumont la Force. Au lendemain de l'abjuration d'Henri IV, il inspira le synode de Saint-Maixent qui dressa la charte des revendications huguenotes : son indépendance d'esprit, son ardeur à prendre des responsabilités et même à se compromettre l'avaient fait surnommer, ce qui l'amusa, le Bouc du désert. Mais jamais il n'a poussé ses coreligionnaires à se révolter contre le souverain légitime. Son beau *Traité sur les devoirs des rois et des sujets* montre qu'il souhaitait un accord harmonieux entre l'autorité royale et les libertés du culte. Il est un des auteurs indirects de l'Édit de Nantes. Réfugié à Genève et septuagénaire, il n'interrompt pas de suivre les affaires protestantes de toute l'Europe. En bon « Procureur général des Églises », il continue à donner des avis judicieux. Sa correspondance avec Rohan prouve un esprit politique à la fois vif et mesuré.

J'ajoute que les questions de doctrine le passionnent. Il a souvent pris part à des controverses théologiques où il multiplie avec verve les arguments et les textes. Il dispute avec des pasteurs, avec des jésuites, il tient tête au cardinal du Perron. Il est quelque peu prédicant, parfois; il moralise, il admoneste.

Car, chez ce personnage de Dumas père qui serait en même temps un héros de Corneille, il y a une conscience. Non pas

une conscience lugubre, mais une claire droiture qui n'hésite pas entre le bien et le mal. Moins un sentiment de la vertu, peut-être, qu'un sentiment de l'honneur. Sévère aux autres, il est plus exigeant encore pour lui-même. Il se dégage de sa vanité pour se juger sans faiblesse. Il sait qu'il devra rendre des comptes à quelqu'un qui est plus grand que monsieur l'Amiral, plus grand que le Roi. Encore simple enseigne au régiment d'Asnières, il tomba un jour si gravement malade qu'il se crut perdu. Alors, sans fausse honte, il se confessa aux capitaines et aux soldats. Selon ses propres termes, « cette maladie le rendit à lui-même », c'est-à-dire lui restitua le sentiment de ses fautes, ou, pour employer le mot chrétien, de son péché. En d'autres circonstances, obéissant à sa franchise native, il s'est accusé, il s'est frappé la poitrine après s'être mis à genoux.

On ne le comprendrait donc pas en profondeur si l'on se bornait à dire qu'il courut beaucoup d'aventures. L'aventure, il l'a élargie aux proportions d'un drame. Sous tant d'épisodes pittoresques, il y a l'entêtement d'un homme qui cherche son salut, qui obéit à des injonctions suprêmes. Lesquelles?

Je le vois d'abord comme un partisan de Dieu. Avant de se précipiter, l'épée haute, il invoque l'Éternel des armées. Il se bat contre les Philistins, contre les Amalécites, parce que la messe lui est en horreur, parce que Rome est la Bête de l'Apocalypse, parce qu'il a reçu mandat, lui, d'Aubigné, de restaurer la vraie foi. On a raison de blâmer les guerres de religion, non qu'elles soient plus impitoyables que d'autres — elles le sont toutes — mais parce qu'il est affreux de tuer au nom du Christ. Toutefois, chez beaucoup de leurs combattants, quelle admirable ferveur! Il doit être enivrant de mobiliser jusqu'au surnaturel et de périr pour vivre toujours. De même que, chez ses adversaires, des moines casqués excitent les courages, de même, autour de d'Aubigné, les pasteurs sont mêlés aux soldats. A Coutras, avant la charge, les troupes huguenotes, têtes découvertes, les écharpes blanches brillant sur les poitrines, entonnèrent le psaume fameux :

La voici l'heureuse journée
Que Dieu a faite à mon désir.

Tel est le privilège du croyant. D'Aubigné, qui tutoie son Créateur, vit dans son intimité redoutable. Il le prie, il le consulte, il le loue. Dieu le conduit expressément — car ce calviniste est un élu — et maintes fois lui a épargné de mourir : à Orléans, lors de la peste, à Lyon, à Castel-Jaloux. Il l'a fait sortir de Paris trois jours avant la Saint-Barthélemy. Ailleurs, dans vingt dangers, il l'a secouru. Aussi d'Aubigné s'écrie-t-il avec reconnaissance :

Ta main m'a délivré, je te sacre la mienne.

Ces interventions perpétuelles d'en-haut honorent celui qui s'en devine l'objet, mais qui déroge si souvent à son devoir, qui se montre si indigne d'une telle sollicitude que le tremblement de remords ou de peur l'emporte chez lui sur l'orgueil. D'ailleurs le Souverain Maître du monde, tout en le protégeant, ne manque pas de l'accabler. Il le sait, il l'accepte humblement : « Dieu, dit-il, ne voulant en aucun temps ni lieu me laisser sans périls. » C'est pourquoi plus sa vie s'avance et plus elle devient tragique. Que de blessures il a reçues, de larmes il a versées, de maladies il a souffertes! Que d'êtres aimés il a vu disparaître : son père, sa femme, deux enfants, son meilleur ami, Claude de la Trémoille. Et tant d'autres, tant de braves égorgés ou pendus. Lui-même finira ses jours en exil, après avoir été quatre fois condamné à mort. « Seigneur, dit-il, tu ne m'as pas blessé aux extrémités et membres qui, retranchés, laissent le reste traîner quelque misérable vie, mais tu m'as scié par la moitié de moi-même. » Cependant, ce n'est pas là le fond ultime de la douleur. Que l'homme souffre, passe encore. L'épreuve s'explique parce qu'elle lui enseigne le renoncement. Mais que Dieu même soit éprouvé, que le Tout-Puissant apparaisse le plus faible, que la Religion véritable soit outragée et vaincue, quel abominable scandale! L'essentiel, chez d'Aubigné, sa plus haute vertu, sa décision la plus intime, c'est sa fidélité. Fidèle à son Dieu, à son Prince, aux siens, à lui-même. Il se décrit « ardent, pathétique et constant ». Il est l'homme le plus incapable qui soit de se trahir. Ses serments, il les a tous tenus; ses frères, il ne les a jamais abandonnés. Or, son destin est d'assister à tous les reniements.

Son Prince d'abord. Ah, comme il avait cru en lui, comme il était certain que, malgré sa légèreté, sa duplicité moqueuse, il serait loyal jusqu'au bout. Que de fois il lui avait sauvé la vie, et, mieux encore, l'honneur. Car il se tenait à ses côtés, parant les coups, détournant les tentations. Pourtant Henri de Navarre finit par devenir Henri IV. Il est parjure à la Cause, — double crime aux yeux de d'Aubigné puisqu'elle se se confond avec celle de la France, — il abandonne ses compagnons couturés de blessures reçues à son service, il prodigue les complaisances à ses anciens ennemis. D'Aubigné ne peut admettre que des compromis sont nécessaires pour réconcilier les Français. Il s'indigne que tant de souvenirs de jeunesse et de vaillance, que tant de rêves partagés, soient désormais frappés d'infamie. Te voilà donc couronné, ô roi,

> Après avoir banni ces gagneurs de batailles
> Qui t'avaient fait prier et combattre en français.

Ce Prince n'était pas que le chef — un chef, hélas, qui livre ses troupes — mais aussi son ami. Comme ils s'étaient longtemps compris, en bons compères qui ont couru les mêmes dangers, et ri et bu et chanté ensemble! Chez Agrippa l'amitié est aussi irréductible que la foi. Henri, oubliant toute gratitude, s'impatiente d'une intransigeance qui devient un blâme; il vexe, il moque cet incorruptible témoin. A la Rochelle, il l'accueille ainsi : « Dieu vous garde, Sertorius, Manlius, Torquatus, le vieux Caton, et si l'antiquité a encore plus sévère capitaine, Dieu vous garde celui-là. » Fini le temps de la confiance réciproque. Le roi refuse de le recevoir, ou le dupe, ou le menace. Et si, plus tard, il l'accueille à la cour comme un revenant du passé, d'Aubigné ne s'attarde plus. Pourtant, malgré sa peine, il lui demeure attaché, et le crime de Ravaillac le bouleversera. « Douloureuse tragédie, dira-t-il, qui a pâli mon encre de mes larmes. »

L'apostasie du roi en entraîne bien d'autres. Combien de gentilshommes qu'on aurait crus liés par leur parole, cèdent aux promesses, aux menaces. Même certains cafards d'église insinuent qu'il est des accommodements : aux intérêts de Dieu, ils préfèrent les leurs, et les conversions se multiplient. Le Parti se disloque, miné par la délation, entraîné par

l'opportunisme. La Rochelle, Montauban, saintes citadelles, se rendent; les pratiques romaines sont imposées au Béarn et à la Navarre. Rohan est battu et Lesdiguières se convertit pour devenir connétable. Partout les places d'armes sont démantelées, les temples effondrés, la Bible interdite.

Et le pire renégat, c'est à son propre foyer que d'Aubigné le trouve. Son fils Constant, qu'il avait élevé dans la crainte du Seigneur, sombre dans l'ivrognerie et la basse débauche; il épouse une veuve suspecte qu'il assassine; il cherche à s'emparer par la force des châteaux de son père; il fabrique de la fausse monnaie; enfin, il abjure la vraie religion, puis, revenant avec mensonge sur son apostasie, il prend part aux pourparlers secrets du Parti avec la Cour d'Angleterre pour les révéler ensuite à Louis XIII. Traître et espion! Deuils, reniements, outrages, hontes et disgrâces : tel est le drame de d'Aubigné.

Sur le point d'être arrêté, ce vieillard opiniâtre s'échappe du royaume en déjouant les traquenards, et il s'en va, haletant, demander refuge à la République de Genève. Il y est reçu avec de grands honneurs, et c'est là qu'il mourra, au bout de dix ans, non sans avoir, jusqu'au bout, prêché la résistance. Mort d'un proscrit qui murmure, comme dernières paroles, le psaume des anciens jours, celui de Coutras : « La voici l'heureuse journée... » Coutras, belle victoire inutile puisque tout s'achève dans la défaite.

Mais non, car s'il ressent ces désastres avec la véhémence qu'on lui connaît, si l'amertume, l'angoisse, la révolte le déchirent, il tient avec fureur sous l'adversité, et ne capitule pas. Ce précurseur de Corneille et de Pascal s'acharne noblement à surmonter son désespoir. Qui donc est vaincu, qui se refuse à l'être? Tout n'est pas perdu puisqu'il reste des recours mystiques. D'Aubigné en appelle à Dieu de l'injustice devenue souveraine et il en appelle aux lecteurs futurs. Son génie, en même temps que sa foi, soufflant tous deux en tempête, voilà sa prodigieuse consolation.

***

Il n'est pas question d'étudier ici l'œuvre très diverse de d'Aubigné. Le travail a déjà été fort bien fait. Mais je voudrais indiquer deux ou trois motifs pour lesquels cet écrivain puissant et original, mal connu ou plutôt mal classé, mérite d'être mis à une place éminente. Si riche que soit la littérature française, elle peut encore, en réparant certaines injustices, augmenter le nombre de ses gloires[1].

Comme son auteur, l'œuvre de d'Aubigné a été victime d'une proscription. L'*Histoire universelle* fut brûlée par la main du bourreau. Elle aurait pu, ainsi que d'autres, renaître de ses cendres. Mais non. Au XVIIe et au XVIIIe siècles, les livres de d'Aubigné ont mystérieusement disparu des bibliothèques. Ce magnifique suspect qui, de son vivant, se voyait soumis à une censure où il prétendait reconnaître la main des jésuites, n'en a pas moins été poursuivi après sa mort. Les historiens et les critiques ne le citent que par hasard, et toujours dans une intention de dénigrement. Quelqu'un va même jusqu'à lui reprocher de traiter « sans respect les vices d'Henri III ». Sainte-Beuve, enfin, le découvre et le loue. Mérimée le préface, des érudits le rééditent, mais pour le grand public que rebutent les archaïsmes, les textes alourdis de notes, il n'est encore qu'un nom, qu'une silhouette.

Je reconnais qu'il doit à son attitude d'intransigeant en perpétuelle révolte d'écrire des ouvrages toujours hérétiques, intempestifs, irréductibles à la mode littéraire et sociale, et qu'il les publie hors de saison, en retard sur les événements. C'est pourquoi ce splendide Français apparaît-il en marge de son pays. Il ne présente pas les qualités de mesure, de détachement, de clarté, de logique, auxquelles on croit devoir trop souvent réduire les caractéristiques de sa race. Au fond, par sa verve picaresque, sa hantise de la mort, de l'horrible et de Dieu, par son orgueil « imployable », il a quelque chose de

1. L'étonnant Brunetière, plus féru des genres que des hommes, n'accorde à d'Aubigné, au cours de ses nombreux ouvrages, qu'une simple citation. Il lui marque le même dédain qu'à madame de Sévigné ou à Saint-Simon, à Nerval ou à Baudelaire.

l'Espagnol de la bonne époque. Et aussi par son mauvais goût : un mauvais goût ardent et surchargé qui atteint à la grandeur. D'Aubigné est représentatif de toute une catégorie de ses compatriotes, plus nombreuse qu'on ne le dit, que Richelieu — le vainqueur de la Rochelle et le fondateur de l'Académie — devait réduire pour deux siècles au silence.

Mais aujourd'hui, dès qu'on aborde d'Aubigné, on est amusé, touché, saisi par son entrain, par le mouvement passionné de sa phrase, par son invention inépuisable d'images. Sa mémoire déborde de mots; mots populaires et parfois patoisants, mêlés de termes latins et grecs, ou de vocables qu'il fabrique lui-même. Il semble parfois écrire à la diable, mais sa syntaxe est vivante parce qu'elle est rythmée à son propre souffle. Sans doute beaucoup de ses contemporains font ainsi : ce qui lui appartient en propre, c'est sa rude et sublime familiarité, c'est son don de transfigurer le pittoresque en pathétique. Souvent il est obscur, prolixe, noyant dans trop de fumée ses étincelles, mais, quand il rassemble sa pensée, elle brille en formules admirables, elle éclate en antithèses. Que l'on supprime de son œuvre des pages entières de fatras, soit : ce qui en reste suffit pour le sacrer maître de la langue.

Car, malgré tous ses défauts, il est d'Aubigné toujours. Son indépendance qui ne s'embarrasse d'aucune convention, sa manie de charger droit devant lui, son goût de la fantaisie et de la bravade, sa conviction résolue, se retrouvent dans son style. Style en cliquetis d'épées ou en graves accents de choral. Les sujets qu'il préfère sont toujours essentiels : Dieu, la vérité, la guerre, la mort, le roi, le royaume. Et le sang, et les larmes, et le rire. Et l'amour et la douleur. Il se donne totalement dans ce qu'il écrit, avec sa tumultueuse éloquence et sa raillerie mordante, avec son sentiment si vrai du tragique de tout. L'homme est là, et sa haute taille, dans la moindre odelette galante, dans les quatre vers d'une épitaphe. Un homme, certes, lyrique et viril.

Jusque dans sa correspondance, qui est parfois d'une beauté farouche, d'une allure incomparable. Par exemple : « Vous voyez, monseigneur, quel est le visage de l'Europe entière, épouvantable de trente-quatre grandes armées. Le

couteau, la faim et la peste marchent au son des tambours et font leurs charges plus souvent que les trompettes ne la sonnent... Les chefs des armées enseignent leurs soldats au mépris de la foi et font trafic avec la mort de ces âmes misérables pour remplir leurs coffres d'or et de sang. Ceux qui sont connus pour y apporter plus de probité sont rejetés, la faveur partage les honneurs et la vertu repoussée enfonce le chapeau; si bien qu'un mourant courageux, à qui la vie montrerait d'un des côtés du lit ce tableau pour y venir vivre, tendrait la main gauche vers la ruelle à la mort qui lui en promettrait l'exemption. »

Son *Histoire universelle*, il la dédie « à la Postérité ». En même temps que le récit des guerres de religion c'est l'apologie du Parti protestant. L'ouvrage trahit un grand effort de loyalisme, en même temps qu'il rend hommage à des exploits qui ne doivent pas être méconnus ni défigurés. « Tant qu'on a fait mourir les Réformés par les formes de la justice, dit-il, quelque inique et cruelle qu'elle fût, ils ont tendu les gorges et n'ont point eu de mains. Mais quand l'autorité publique et le magistrat, lassé des feux, a jeté le couteau ès-mains des peuples et, par les tumultes et grands massacres de France, a ôté le visage vénérable de la Justice, qui a pu défendre aux misérables d'opposer les bras aux bras et le fer au fer, et prendre d'une fureur sans justice la contagion d'une juste fureur? »

Toutefois, malgré ce dessein de légitimer des vaincus aisément insultés, d'Aubigné cherche et parvient à être équitable envers ses ennemis. Il retient son génie satirique, qu'il lâchera ailleurs. Ce sont les faits qui doivent parler, et il les relate tels qu'il les a connus ou qu'on les lui a rapportés. Il consulte des papiers, il s'informe auprès de divers correspondants, il cite des textes officiels. Dans son souci d'être complet, il ne se borne pas aux événements de France, mais il montre à grands traits ce qui se passe en Allemagne, en Espagne, en Italie et aussi chez les Turcs. Il sait même reconnaître certaines fautes des Religionnaires. N'a-t-il pas exprimé de façon saisissante l'obligation d'être impartial : « Quand la vérité nous met le poignard à la gorge, il faut baiser sa main blanche, quoique tachée de notre sang. »

Et puis, dans l'*Histoire universelle*, il y a les discours, intercalés entre les faits. Ceux-ci, d'Aubigné les entasse dans une compilation massive, dure à lire. Dès qu'un personnage prend la parole, il s'applique et les choses s'éclairent. Ce procédé, qui était celui des historiens grecs et romains, n'est pas sans valeur. Que la harangue soit authentique ou récrite par l'auteur, elle formule une doctrine ou une revendication, et apporte ainsi par détour une explication psychologique. L'homme qui s'exprime s'ajoute à l'événement et nous le fait comprendre. De même, la théorie, d'ailleurs périmée, que la Providence mène le monde, permet à d'Aubigné, comme plus tard à Bossuet, d'ordonner les faits, de relier les conséquences. L'histoire devient un drame voulu, plein de significations, qui ne sont pas beaucoup plus conjecturales, après tout, que les hypothèses déterministes des historiens modernes.

Mais il va sans dire que cette discipline d'impartialité que s'impose d'Aubigné, elle lui est à charge. Il n'a jamais obéi qu'en frémissant. Ailleurs il se délivre, il cède à l'emportement de son génie. Le grave analyste se dédouble en un pamphlétaire.

Qu'est-ce qu'un satirique? Un croyant offensé. Un idéaliste qui n'est pas seulement déçu, mais trahi, et réduit à l'opposition, voire à l'impuissance (politique ou physique : Aristophane ou Swift). Alors il se fâche, il se révolte, et, jetant un implacable défi à la sottise qui triomphe, il convoque l'armée exultante des mots, les cohortes des injures, les trompettes du rire. Oui, la grande force du satirique, c'est d'être temporellement faible, c'est d'être exclu, persécuté ou exilé : huguenots, jansénistes, catholiques à la Veuillot ou à la Bloy, républicains à la Hugo. Donnez-leur le pouvoir, ils se tairont tout de suite, parce qu'ils se mettront à opprimer à leur tour. D'Aubigné lance sur ses adversaires deux livres, le *Baron de Fœneste* et la *Confession de Sancy*, qui sont étonnants de burlesque et de méchanceté, d'ironie terrible et d'observation. Le premier est une farce énorme qui raille l'hypocrisie, l'arrivisme, la lâcheté de celui qui ne tient qu'à « paraître ». Ce hobereau qui se fait catholique et s'empresse à la Cour, il déserte sa classe autant que sa religion : d'Aubigné ne lui

pardonne pas de devenir courtisan au lieu de demeurer, comme lui, seigneur sur ses terres et parmi ses gens. L'autre livre, plus froidement cruel, met en scène un apostat calculateur, frère de ceux qui ont troqué leur conscience contre des charges et des titres. Pour mieux accabler ses victimes, d'Aubigné les fait parler, et, ayant tout trahi, se trahir enfin elles-mêmes. Alors que *Fœneste* est une grosse et joviale caricature, *Sancy* semble une eau-forte aux griffures atroces. C'est déjà la satire à lèvres pincées de Pascal, son indignation couvée par sa moquerie : l'ardent puritain annonce le féroce janséniste. « La *Confession de Sancy*, écrit Faguet, est la première des *Provinciales*. »

Ces deux ouvrages, d'Aubigné les a rédigés vers la fin de sa vie. Malgré ses échecs, sa vieillesse ne fut pas geignante. Jusqu'au bout, il s'est indigné et il a combattu par la polémique à outrance autant que par la violence du lyrisme. Son amertume éclate de rire aussi bien qu'en sanglots. Il se soulage en arrachant les masques et en soufflétant les visages avec une effrayante bonne humeur. Contre la Cour, contre le siècle, contre l'homme, il se dresse, excédé de mensonges et d'injustices, il dénonce toutes ces « bourdes vraies », et il se moque en se tenant les côtes. Mais cette allégresse, douloureuse quand même, qui l'emplit, c'est celle de *Pantagruel* et, plus profondément, celle de *Don Quichotte*. Ardent sarcasme d'un cœur brisé.

Les écrivains satiriques sont assez rares en France, au moins sous l'ancien régime, car on n'y a jamais beaucoup aimé faire de l'opposition au pouvoir. La minorité est mal vue et l'on déteste le non-conformisme. Cette rareté souligne l'importance, encore qu'oubliée, de *Fœneste* et de *Sancy*. Mais plus rares encore sont les poètes épiques : c'est dire l'importance, capitale, celle-ci, des *Tragiques*.

Les premiers vers d'Aubigné, je l'ai indiqué, ont été recueillis sous le titre de *Printemps*. Ce n'est pas de la poésie d'amateur. Notre homme était savant en son métier, grand admirateur de Ronsard, et, du temps qu'il fréquentait le Louvre, faisait même partie de l'Académie de Charles IX. Aux poèmes dédiés à la cruelle Italienne, il faut joindre des *Stances*, l'admirable *Consolation à Mademoiselle de Saint-Germain*, qui certainement

inspira Malherbe, des *Odes*, en quantité, des *Poésies diverses*, des *Sonnets*, de très belles pièces religieuses, *la Création*, qui est tout à fait médiocre, des épigrammes, etc. Toute sa vie d'Aubigné a écrit des vers, en humaniste élégant, en amoureux tendre et triste, en gaillard soldat, et aussi en croyant méditatif.

Mais dans les *Tragiques* il se surpasse. Cette œuvre bizarre et terrible est née d'une vision qu'il eut et qui dura sept heures, un Ange se tenant à ses côtés. Il commença de la dicter alors que cinq blessures ouvertes vidaient son corps : elle est née dans le sang, et revêt dès l'origine je ne sais quel caractère surnaturel. Souvent le poète l'a abandonnée et reprise, elle a été la confidente de sa vie hasardeuse. Par la fidélité du souvenir et la ferveur de l'espérance, elle est une œuvre de combat, mais aussi une œuvre apocalyptique, grouillante d'allégories et de cauchemars, — l'œuvre d'un croisé devenu un prophète.

Les *Tragiques* se divisent en sept parties : *Misères, Princes, Chambre dorée, Feux, Fers, Vengeances, Jugements*. On dirait les parties d'une symphonie géante. Elle débute dans l'angoisse universelle, l'horreur de la guerre civile; puis, voici l'abjection des souverains et des courtisans, l'infamie d'une justice servile; ensuite flamboient des bûchers dans un paysage fuligineux où brillent des poignards; toutefois, Dieu punira de si nombreux criminels, à la ténèbre succédera la lumière, et les élus, enfin désignés, monteront vers l'extase.

Épopée du malheur, louange des témoins du Christ crucifiés comme lui par les hommes, malédiction jetée aux bourreaux! La Réforme a compté des poètes, — Marot, du Bartas, — des musiciens, — Goudimel, — des artistes, — Jean Goujon, Jean Cousin, Ligier Richier, Bernard Palissy, — mais le plus grand d'entre eux, c'est l'auteur des *Tragiques*. D'Aubigné doit son génie à la fureur et à la pitié qu'éveillait en lui le péché du monde, et il le doit aussi à son éducation biblique. S'il est le seul poète français qui rappelle parfois Dante, il est le seul qui rappelle Milton. C'est que la Bible, qui a nourri tant de poètes anglais et germaniques, a été proscrite de la littérature française en même temps que les hérétiques étaient chassés du royaume, et elle n'y est rentrée que deux siècles plus tard avec Hugo et Vigny. D'Aubigné, hébraïsant,

et, mieux encore, élevé sous les regards du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, familier du Pentateuque, des Psaumes de David et des Lamentations de Jérémie, exalté par la mystique grandiose de l'Ancien Testament, est seul à incarner, sous le ciel de la Loire et du Léman, par un miracle de poésie, les suppliants et les annonciateurs d'Israël. Et non pour le plaisir de varier ses thèmes, comme le feront les romantiques. Mais par similitude fatale. Le peuple prédestiné, durement châtié par l'Éternel, voué aux massacres et à la déportation, et qui, malgré sa détresse affreuse, se soumet à Dieu pour mieux résister aux hommes, c'est aussi bien le peuple huguenot. Ceux de Picardie, de Normandie, de Saintonge, du Poitou, ceux des « îles », ceux du Béarn, du Languedoc et du Dauphiné, grands seigneurs illustres et petites gens inconnus à toujours, humanistes et paysans qui ne savent rien, ministres du Saint-Évangile et simples bergères. De leurs douleurs et de leur foi, un homme, leur frère, a tiré le fulgurant poème qui témoigne pour eux.

Les *Tragiques* étonnent par la violence des invectives, le sadisme des descriptions de tortures, l'obscénité dans la fustigation des vices. La véhémence éclate en imprécations, s'acharne sur les hontes et les stupres. Que de crimes! D'Aubigné plonge sa torche dans ces souterrains empestés et l'on entend le grésillement des chairs qu'il marque d'infamie. Voici Charles IX :

> **Ridé,** hideux, changeant, tantôt feu, tantôt pâle,
> Ce roi, non juste roi, mais juste arquebusier
> Giboyait aux passants trop tardifs à noyer.

Voici Henri III

> Le geste efféminé, l'œil d'un Sardanaple,

ou Catherine de Médicis, « sauvage ou carnassière bête ».

Mais d'Aubigné s'étend avec tant d'insistance qu'on s'arrêterait de lire (d'autant plus qu'une bonne partie des *Tragiques* est aujourd'hui d'un ennui insurmontable), si l'auteur n'obéissait pas à deux autres inspirations : la pitié pour les hommes et l'adoration de Dieu. Pitié pour les misères du peuple, et quelle que soit sa religion. Le portrait qu'il

fait de la France déchirée par ses deux enfants ennemis devrait se trouver dans toutes les anthologies scolaires :

Je veux peindre la France une mère affligée...

Pitié ensuite pour ceux qui ont payé leur foi de leur vie. Par exemple, évoquant la Saint-Barthélémy, il dénonce en ces « noces vermeilles » l'ignoble assassinat de dormeurs surpris dans leur lit :

Ces lits, pièges fumants, non pas lits, mais tombeaux,
Où l'amour et la mort troquèrent de flambeaux.

Pitié pour les femmes liées et tenaillées, pitié pour les enfants tués au berceau :

de l'innocente bouche
L'âme plaintive allait, en un plus heureux lieu,
Éclater sa clameur au grand trône de Dieu.

Pitié pour tous ceux qu'il énumère, en exemple et en hommage. Comme il a cité les criminels, il cite les victimes. Leurs noms, humbles ou glorieux, se succèdent dans une interminable litanie. Appel des martyrs, résurrection, par le verbe souverain, de tant de corps brisés, calcinés, égorgés. Devant de si grandes souffrances, parfois d'Aubigné s'arrête, des larmes obscurcissent ses yeux. Il n'en peut plus de vengeance. Alors sa pensée se tourne vers Dieu. Qu'elle est émouvante la prière qui s'élève, recours suprême, interrompant l'insulte et le sanglot, quêtant la paix de l'éternelle justice. Ce qui empêche de refermer son livre, c'est que cet âpre partisan est toujours humain, et qu'il y a de la tendresse sous sa rage. Nous toucherait-il encore, sans ce fléchissement brusque de sa fureur?

D'ailleurs, au chant final, tombe la poussière des combats, s'éteignent les bûchers et les hurlements. Que le lecteur saute délibérément quelques centaines de vers, et alors, et jusqu'au bout, c'est très beau. Dieu, tant de fois supplié, va intervenir. Voici le jour suprême et le jugement dernier!

Du ventre des tombeaux
Naissent des enterrés les visages nouveaux.
... Ici un arbre sent des bras de sa racine
Grouiller un chef vivant, sortir une poitrine;

Là l'eau trouble bouillonne, et puis s'éparpillant,
Sent en soi des cheveux et un chef s'éveillant.
Comme un nageur venant du profond de son plonge,
Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.

Le monde s'écroule, le ciel s'évanouit, et Dieu paraît.

L'air n'est plus que rayons, tant il est semé d'anges.

Et alors on s'aperçoit que

L'innocence a changé sa crainte en majesté.

Tout est rétabli et définitivement assuré. Aux méchants qui s'affolent et voudraient fuir, le Feu, l'Air, les Eaux reprochent de s'être servis d'eux pour faire souffrir. Mais Dieu d'abord pardonne à ceux qui ont obéi à sa volonté :

Vos péchés sont éteints, le Juge est votre frère.

Il suffit :

A ce mot tout se change en beautés éternelles.

Les coupables sont précipités aux « gouffres ténébreux » de perdition où leur pire supplice est de durer toujours, de n'éprouver « que l'éternelle soif de l'impossible mort », tandis que les bienheureux « vêtus de blanc et lavés de pardon » contemplent la Face divine. Ici d'Aubigné multiplie les descriptions surhumaines, les sentences sont submergées par les hosannas, sa ferveur monte et s'élargit en un stupéfiant crescendo. Que d'autres se seraient brisé la voix à chanter l'invisible et l'absolu! Il y parvient sans s'exténuer, et pousse son exaltation triomphante jusqu'à l'ineffable joie :

Mes sens n'ont plus de sens, l'esprit de moi s'envole,
Le cœur ravi se tait, ma bouche est sans parole :
Tout meurt, l'âme s'enfuit, et reprenant son lieu,
Extatique, se pâme au giron de son Dieu.

***

Magnanime poète, autant qu'intrépide capitaine : tel vécut et mourut le sieur Agrippa d'Aubigné.

ROBERT DE TRAZ

SCÈNES DE LA VIE FUTURE[1]

XII

LE NOUVEAU TEMPLE

De loin, de très loin, à travers les fanfares du vent d'automne, par dessus les rauquements, les apostrophes et les colères de dix mille autos qui se querellent pour la place, on entend le souffle du stade, ses clabauderies, ses orages.

Une banlieue crasseuse, confuse, encombrée. Un grand terrain vague, et le stade que la foule occupe comme une forteresse conquise. Ce n'est pas le Colisée, ni l'amphithéâtre d'El Djem, si fier, là-bas, dans la plaine altérée. C'est une bâtisse de ce style qui s'avoue, cyniquement, utilitaire. Une énorme et, dirait-on, frêle coquille de ciment, ouverte face au ciel et que recouvre une couche grouillante et grenue de chair humaine,

Nous avons passé les guichets, car le dieu de l'endroit exige une assez lourde obole. Nous avons cheminé dans des couloirs et des escaliers. Enfin nous parvenons à l'air libre.

Voici la plus grande multitude qu'il m'ait été donné de voir, rassemblée, rangée, tenue en respect par un rite quasi religieux. Que sont, au prix de celles-ci, les foules du théâtre ou du concert, celles des réunions politiques, ou même celles des églises, ou même celles des cinémas? En vérité, je découvre ici l'un des temples de l'Amérique moderne.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 avril et 1er mai.

Quelle haute et noble pensée peut amener en ces lieux un si grand concours de peuple? Quelles passions font grimacer tous ces visages, hurler toutes ces gorges? Quelle espérance? Quelles haines? Un instant, je ferme les yeux, pour sentir cette puissante foule d'une façon plus interne, pour mieux percevoir ses soupirs, ses élans de rage ou de joie, pour me laisser non pas enivrer, mais tout au moins emporter, rouler, bercer peut-être par cette vague d'humanité. Puis, de nouveau, la lumière.

Éparpillés sur un gazon divisé par des raies blanches, une trentaine d'hommes jouent au ballon. Autant qu'il est possible de juger à la distance où je me trouve, ce sont des hommes jeunes. Ils ont le crâne protégé par un casque à bourrelets, et de même les tibias par des jambières à la romaine. Collées sur leurs maillots, de larges étiquettes portant un numéro d'ordre.

Ce n'est pas un jeu radieux, allègre, aérien; mais quelque chose de sombre, de farouche et de contenu. Une trentaine d'hommes, à peu près, sur la pelouse, en deux camps. Ils s'immobilisent d'abord, assez longtemps, dans des postures étranges. Ils semblent s'épier du regard, tel des fauves à l'affût. Puis le ballon s'envole. Alors une mêlée très courte, confuse, d'une indicible brutalité. Oh! rien d'une danse harmonieuse, rien de la statuaire grecque. Nulle élégance, nulle fantaisie et, surtout, nulle beauté, sinon celle, repoussante, qui se peut découvrir dans une scène de sauvagerie. Et, tout de suite, un coup de sifflet : la meute s'immobilise, se contracte de nouveau, se reprend à guetter sa proie avant la nouvelle rixe.

Voilà ce que l'on voit sur la pelouse. Pour moi, pour le profane impénitent, ce n'est pas là qu'est le spectacle.

Le spectacle est sur les gradins, avec la foule. Combien sont-ils? Quarante, cinquante mille, peut-être plus, je ne saurais dire. L'université de la ville a défié l'université d'un état voisin. Chacune des tribus, face à face, arbore ses oriflammes. Garçons à droite, filles à gauche. Le menu peuple achève de remplir le gigantesque vaisseau : une foule roturière, sans caractère et sans mandat, qui n'est là, et qui le sait, qu'en qualité de ballast, de bourre ou d'appoint. Une

foule dans laquelle on pourrait reconnaître et compter cinq cents fois le même chapeau d'homme, — gris à ruban noir, — mille fois le même chapeau de femme, — le bleu, la forme, la cocarde — tous les stocks imposés par l'industrie locale. Bref, la foule, dans toute sa monotone horreur.

L'élément aristocratique de l'assemblée, ce sont, aujourd'hui, ces étudiants, avec leurs couleurs, avec leurs orphéons aux instruments burlesques, avec leurs chants, avec ces cris concertés que lancent les deux tribus pour exciter les gens d'en bas. Chaque groupe a son capitaine, son chairman-leader. C'est une enviable dignité. L'heureux titulaire est pourvu d'un porte-voix de lutteur forain. Il commente, pour la foule, toutes les phases du match, annonce le point ou la punition (que l'on appelle en français *un* penalty) déchaîne ou réfrène les enthousiasmes, provoque, par ses traits d'esprit ou sa gesticulation, les réflexes du public.

Poudrées, fardées, les écolières s'alignent sur les bancs de ciment, telles des brochettes de perruches. De leurs gorges, encore vertes comme des pommes de juillet, elles tirent des cris suraigus, perforants, que l'on dit spécialement toniques pour les nerfs des compétiteurs. La capitaine de ces demoiselles est une assez belle personne. Elle arbore, m'assure-t-on, un des noms les plus honorables de toute la contrée. Le porte-voix au poing, la jupe au vent, elle hurle, elle se démène, elle joue de la jambe et de la hanche, elle exécute avec furie une suggestive danse du ventre, tout comme les prostituées dans les ports méditerranéens. De minute en minute, elle rassemble sa volière et la convie au glapissement.

Je ne connais pas ce jeu de ballon, fameux pourtant sur toute la terre. Ce que font les forcenés, là-bas, dans le cirque, me semble hors de mesure avec ces vociférations indécentes. La plus grande part du public n'en sait guère plus que moi, voit mal ou ne comprend pas. Parfois, les oiselles partent à contretemps, s'embrouillent, huent quand il faut applaudir, approuvent quand il faut protester. Beaucoup papotent, d'autres bâillent. Alors les orphéons se déchaînent et couvrent de leurs mirlitonnades les piaillements de l'assistance. Puis les hordes de jeunes mâles poussent, d'une seule

voix, en rythmant chaque syllabe, les maîtres-mots, les maîtres-cris, les « slogans » de la tribu. Cependant que, tête baissée, comme des fourmis furieuses, les gaillards de la pelouse continuent de se disputer rageusement le gros œuf de cuir.

***

Que demande cette multitude? Que viennent chercher ici ces milliers d'hommes et de femmes? Est-ce vraiment pour observer cette dispute hasardeuse entre deux clans d'écoliers que tout ce peuple accourt, patiente, donne de l'argent, et trépigne sur les gradins, dans la soirée fraîchissante?

N'est-ce pas plutôt, ô grande foule, pour te griser de toi-même, de ta propre voix, de ton propre bruit, pour te sentir nombreuse, chargée de puissance, d'effluves, pour goûter aux délices mystérieuses des grands troupeaux, des bancs de poissons, des essaims, des fourmilières?

Et puis, qu'est-ce que c'est que ce sport où vingt-cinq gaillards s'essoufflent, pendant que quarante mille bougres, immobiles, attrapent des rhumes, fument la cigarette et ne donnent d'exercice qu'à leurs cordes vocales? Vrai, cela me fait songer aux gens que l'on dit, chez nous, de fervents sportsmen, de distingués sportsmen, parce que, deux fois la semaine, ils vont voir galoper des chevaux et perdre quelque centaines de francs avec la complicité des pouvoirs publics.

Je ne suis pas de ces clercs quinteux, économes de leurs muscles, paresseux ou timides, que tout effort physique inquiète et décourage. J'ai parcouru la moitié de l'Europe à pied et le sac au dos. Je sais, comme tout homme raisonnable, nager, aller à bicyclette, conduire une voiture, tenir une raquette, voire un aviron. J'ai, pendant des années, battu le sol des salles d'armes pour infliger quelque fatigue à ma carcasse de citadin. J'entends bien que mes trois fils seront agiles, adroits, robustes, si la vie me prête assistance. Je ne dédaigne pas l'exercice corporel : je l'aime, je le recommande, je le souhaite souvent, au fond d'une retraite trop studieuse. Mais cette comédie du sport avec laquelle on

berne et fascine toute la jeunesse du monde, j'avoue qu'elle me semble assez bouffonne.

Dans la mesure même où il participe de l'hygiène et de la morale, le sport — acceptons le terme puisqu'il a forcé notre vocabulaire — le sport devait être, avant tout, une chose personnelle, discrète, ou même un jeu de libres compagnons, une occasion de rivalités familières et surtout, comme disait le mot avant ses aventures modernes, un plaisir, un amusement, un thème de gaieté, de récréation. Le sport, entre les mains de traitants ingénieux est devenu la plus avantageuse des entreprises de spectacle. Il est — corollaire obligé — devenu la plus étonnante école de vanité. L'habitude, allègrement acquise, d'accomplir les moindres actes du jeu devant une nombreuse assistance a développé, dans une jeunesse mal défendue contre les chimères, tous les défauts que l'on reprochait, naguère encore, aux plus arrogants des cabotins. Il s'est fait un bien étrange déplacement de la curiosité populaire. Quel ténor d'opérette, quel romancier pour gens du monde et du demi-monde, quel virtuose de l'éloquence politique peut se vanter, aujourd'hui, d'être aussi copieusement adulé, célébré, caricaturé que les chevaliers du « ring », du stade ou de la piste? Et je ne parle pas, des princes, des spécialistes exceptionnels, des inventeurs, de ceux qui ont des traits d'inspiration, créent un genre, une tradition, se montrent, en quelque mesure, grands par la patience, le courage, la grâce ou la fantaisie. Non, je parle de ces honnêtes garçons qui font correctement les gardiens de but, courent assez bien les cent mètres, savent pédaler longtemps et qui ne peuvent plus ouvrir un journal sans y chercher de l'œil leur profil et le récit de leurs exploits dominicaux. Je parle de ces gentils compagnons qui, dès l'enfance, chérissaient la force, la souplesse, le beau jeu, l'acte élégant et difficile, de ces bons gars que l'on a, petit à petit, gâtés d'orgueil, engagés dans des concurrences absurdes, livrés au pire des publics, celui du cirque, enivrés d'une gloire grossière, perfide, bientôt plus nécessaire que l'alcool. Je parle de tous ces enfants que l'on disait avec juste raison des amateurs parce qu'ils aimaient quelque chose, et que l'on voit se transformer bien vite en sportsmen

de métier, vaniteux, cupides, que la moindre défaveur aigrit et dévoie. Ils cessent d'aimer leur plaisir dès qu'il devient un gagne-pain.

L'ambition, sans doute noble en soi, de briller au premier rang pousse un grand nombre de jeunes hommes à réclamer de leur corps des efforts auxquels ce corps paraît peu propre. Le sport n'est plus, pour beaucoup, un harmonieux amusement, c'est une besogne harassante, un surmenage pernicieux qui excède les organes et fausse la volonté. Trop vite spécialisé, l'athlète ne se développe pas dans un heureux équilibre. Il accuse des stigmates, les déformations et les laideurs où se marque tout excès professionnel.

Dès que les compétitions perdent leur gracieux caractère de jeux purs, elles sont empoisonnées par des considérations de gain ou de haines nationales. Elles deviennent brutales, dangereuses; elle ressemblent à des attentats plutôt qu'à des divertissements.

Les jeunes hommes qui prennent, sur leur loisir ou sur leur ouvrage, le temps de cultiver un de ces sports exigeants que soignent les hommes d'affaires avec leur attirail de presse et de gloire, ces jeunes gens risquent de compromettre une carrière substantielle pour une brillante illusion. Quel saint, ayant à choisir entre un emploi obscur dans quelque ministère et l'espoir d'être un jour capitaine de foot-ball, garderait la sérénité? Qui ne lâcherait l'austère proie pour l'ombre enivrante?

Dans le dessein de pousser notre jeunesse française à ce culte des sports, on a fait jouer les plus vénérables ressorts. On a dit que la patrie, menacée, appauvrie, peut avoir besoin, quelque jour, d'une jeunesse aguerrie par les jeux de force et d'adresse. L'argument est sans valeur si l'on s'en rapporte à l'histoire. La grande guerre fut faite, en France du moins, par des paysans, des employés, des ouvriers, des bourgeois, des intellectuels, sans culture sportive pour la plupart, et qui, pendant près de cinq ans, ont montré des vertus physiques et morales dignes de considération. En revanche, certains princes du sport n'ont même pas compromis leur grandeur dans les misères de la troupe.

Entre tous les griefs que soulève cette curieuse querelle,

on ne saurait passer sous silence l'éternelle question du langage. Les professionnels du sport ont acclimaté, chez nous, un jargon ébouriffant, presque intraduisible, farci de mots étrangers, employés hors de propos, prononcés de façon comique, engagés dans des métaphores que le bon sens désavoue, — je ne parle pas du bon goût. —

Au lendemain de la guerre, nombre d'écrivains ont fait une généreuse tentative pour doter le sport d'une littérature lisible. Grand dessein, assez vite abandonné. Le public lettré n'a pas encouragé ces effusions olympiques. Pour le public des stades, il se moque bien des belles lettres. Quant aux acteurs des orgies musculaires, ils sont grisés d'un encens tout autre que celui des jeunes romanciers; ils n'ont même pas ouvert les livres qui célébraient seulement la chose et ne nommaient pas toujours les gens. Comme on écrit, somme toute, dans l'espoir de se faire lire, les poètes, désappointés, ont restitué le sujet aux journalistes spéciaux.

Hélas! Hélas! jeunes gens de France, n'étais-je pas en Amérique? N'étais-je pas, tantôt encore, dans le grand stade tout pareil à quelque cratère de béton, parmi les girls glapissantes, les orphéons d'étudiants, la foule déchaînée? Est-ce bien ma faute, ce soir, si mes reproches passent la mer?

XIII

ASSURANCES
OU
LA LOI DES COMPENSATIONS

— Comment, cher ami, notre train, notre grand train express roule à même ce boulevard, coupe les rues, se promène au milieu de la ville comme chez lui?

— Comme chez lui. C'est tout simple, n'est-ce pas? En Amérique, tout est si simple.

— Et il n'y a jamais d'accidents?

— Au contraire, il y a beaucoup d'accidents.

Je retombe, hors de combat, sur la banquette du Pullman. C'est une voiture de grand parcours, un salon roulant où les voyageurs se tiennent tout le jour. Le soir, on y dresse des lits.

Un communisme cossu. Le lavabo des messieurs est prévu pour cinq personnes, comme le lavabo commun de la Maison des Savants, à Moscou. Les Américains n'ont pas encore éprouvé que le luxe suprême, c'est la solitude.

Le train, maintenant, roule dans la campagne et mon étonnement renaît.

— Comment! cher monsieur Stone, cette voie ferrée coupe les autres voies à niveau, et à angle droit, au besoin?

— Vous n'aimez pas l'angle droit?

— ... Et les routes aussi!

— Les routes aussi.

— Et cela cause vraiment beaucoup d'accidents?

— Beaucoup.

— Ah? Et les compagnies de chemins de fer...

La plupart des Américains que j'ai rencontrés jusqu'à ce jour étaient, en somme, de cette espèce que l'on nomme intellectuelle. M. Stone, mon cordial et courtois compagnon, est, très purement, un homme d'affaires. Il ne voudrait surtout pas être pris pour un homme autre que d'affaires. Sa personne, son vêtement, son bagage, ses gestes, ses propos, tout ce qui est de lui tend à donner le sentiment d'une pensée tendue, austère et pourtant sereine, presque sublime. Cette pensée est entièrement consacrée à la fabrication et à la vente des sommiers métalliques. M. Stone est assuré de laisser un nom dans l'histoire des sommiers métalliques. Il est de ceux qui, par de judicieux calculs et des mesures sévères, ont fait tomber de 78 à 4 le nombre des types de sommiers métalliques adoptés dans toute la fédération. M. Stone possède en outre un génie si pénétrant dans le domaine du négoce et de la publicité qu'il fait acheter, paraît-il, quantité de sommiers métalliques à toutes les personnes avec lesquelles il se trouve en relation. Dès que M. Stone me regarde un peu fixement, je me sens troublé jusqu'au fond de l'âme et j'ai l'obscur sentiment que quelque chose manque à mon bonheur, une centaine de sommiers métalliques, par exemple. Je dois faire de grands efforts pour ne pas me livrer aux épanchements de la commande.

Chose étrange, la pensée de M. Stone semble un instant s'éloigner des sommiers métalliques. Il ouvre la bouche et,

comme il est homme d'ordre, il reprend ma phrase inachevée :

— Les compagnies de chemins de fer ont établi leurs calculs. Pour les accidents qui résultent de cette disposition, — les croisements des voies et des routes, — il en coûte moins cher aux compagnies de payer les assurances que d'effectuer les travaux nécessaires à la modification des voies. Vous le voyez : nulle hésitation possible.

— Le calcul, — dis-je, — est, en effet, péremptoire. Il ne me semble pourtant pas embrasser toutes les données du débat.

M. Stone prend sa voix la plus grave :

— Que voulez-vous introduire dans un calcul? Des éléments sentimentaux qui sont proprement immesurables et qui risquent de fausser l'arithmétique sans bénéfice pour personne?

M. Stone me considère d'un œil inquisiteur. Me faudra-t-il, pour l'apaiser, acheter une demi-douzaine de sommiers métalliques? Je ne me sens pas la conscience tranquille. Je reviens pourtant au combat, mais par un biais.

— Ne pensez-vous pas que le régime des assurances contribue, pour une bonne part, à l'abaissement de la moralité publique?

— Je ne vois pas, — s'écrie M. Stone, — en quoi la moralité publique se trouve offensée quand l'assurance règle un dommage qui risquerait, sans cela, d'attendre inutilement une réparation honnête. Vous dites que l'assurance affaiblit la moralité, moi j'estime qu'elle travaille pour la justice. Je suis un partisan convaincu des assurances. Toutes celles qu'exige la loi, je les ai, bien entendu, contractées. De même pour toutes celles que recommande le bon sens. J'en paye une infinité d'autres, touchant diverses parties de ma personne physique et morale, les membres de ma famille, mes animaux domestiques, tous les objets auxquels je me sens attaché, tous les événements et phénomènes susceptibles d'une certaine action sur ma vie. J'impose aux gens qui m'entourent des précautions que je crois élémentaires. Par exemple, je n'espionne pas mes collaborateurs pour savoir s'ils sont honnêtes. Vais-je me fier à leur conception du mal et du bien, aux scrupules de leur conscience? Non!

J'exige de chacun d'eux qu'il soit assuré pour une somme correspondante au mal qu'il pourrait me faire.

— Monsieur Stone, je me permets de vous faire observer qu'à votre tour vous introduisez, et malgré que vous en ayez, dans vos combinaisons arithmétiques, les mots de mal et de bien, c'est-à-dire de ces éléments que vous qualifiez, avec raison, immesurables. Au début d'un de ses plus fameux ouvrages, un philosophe de chez nous, Henri Bergson, se demande en quoi et pourquoi une intensité est assimilable à une grandeur. Écoutez bien, monsieur Stone : Henri Bergson cherche ce qu'il peut y avoir de commun entre l'extensif qui est, par définition, étendu, c'est-à-dire mesurable, et l'intensif, qui est inétendu, qui, par conséquent, ne comporte aucune mesure. Eh bien, monsieur Stone, le système des assurances fait à cette question une réponse que je trouve inquiétante, mais que le monde entier est en train d'approuver : la commune mesure entre l'extensif et l'intensif, dit l'assureur, c'est l'argent. Voulez-vous un exemple? Votre voiture défonce la grille d'un jardin. Voilà de l'extensif. Tant de pieds à tant de dollars par pied. Bon! La même voiture écrase un jeune garçon. Voilà, pour plusieurs personnes, ce que j'appellerai, fort modestement, de l'intensif. Les souffrances, les angoisses, les espoirs perdus, le destin dévié sinon brisé. Cela fait, exactement, telle somme. En France, on couvre d'un mot latin certaines de ces évaluations. Ce qu'on appelle le *pretium doloris* prétend correspondre à la douleur physique du ou des patients. Les autres douleurs, les morales, si j'ose ainsi parler, sont encore mises hors de cause en vertu d'une pudeur qui disparaîtra bientôt.

— Pardon! — prononce M. Stone, — préférez-vous, à des règlements incomplets mais de bonne foi, préférez-vous l'arbitraire ou la perpétuité des dettes? Pardon! Si je vous suis bien, vous reprochez au système des assurances précisément ce que je considère comme une de ses plus hautes victoires, c'est-à-dire d'avoir contribué à fournir une solution, une conclusion tout au moins, avec l'assentiment des parties en présence ou la sanction des magistrats publics, à des conflits qui menaçaient de s'éterniser dans la colère et la haine.

— Monsieur Stone, je veux bien vous accorder que cela ressemble à une victoire. Or, de toute victoire, j'aime à me représenter ce qu'elle coûte. Malgré les apparences, le génie de la civilisation moderne est un génie simplificateur. Il entend ramener l'univers à l'unité. C'est ainsi, par exemple, qu'il entreprend d'intégrer l'intensif dans l'extensif. Ne froncez pas le sourcil, vous savez maintenant ce que je veux dire par là : le génie moderne ne désespère pas de réduire le monde incommensurable de l'âme à des valeurs matérielles définies. « Tout vaut tant », comme le dit Thomas Pollock Nageoire, cet Américain inventé par un grand poète français.

— Mais, — s'écrie M. Stone, — nous avons à choisir : ou bien « tout vaut tant », comme vous dites, par dérision semble-t-il. Ou bien « rien ne vaut rien », ce qui me paraît absurde et, dans une certaine mesure, criminel.

— N'allez pas croire, monsieur Stone, que je sois de ces hommes qui rêvent d'empêcher la mer de monter. Je suis assuré, comme tout le monde, contre toutes sortes de calamités, de fautes ou de sottises. La différence entre nos façons de considérer et d'accepter les choses, c'est que je m'efforce toujours de bien voir où le vent m'emporte. Celui qui, dans le monde moderne, se refuserait à contracter un certain nombre d'assurances, du même coup se condamnerait soit à vivre comme une larve, soit à courir d'extravagantes aventures. J'ai donc signé maintes polices. Je sais que, par là, j'acquiesce à la commercialisation de certaines valeurs morales, que, par là, je les déprécie et les avilis, que la vie, la mort, la souffrance, la joie, du fait même que je leur laisse assigner une valeur marchande, perdent partie de leur valeur humaine ou, si le mot ne vous fait pas peur, de leur valeur divine, perdent aussi leur majesté, leur grandeur véritable. Je sais qu'en payant mes polices, j'entreprends de me dérober à toutes sortes d'inquiétudes ou de responsabilités. Je paye donc, monsieur Stone. Je paye et je ne suis pas dupe. Je comprends qu'à nombre de mes contemporains l'assurance, en même temps, tient lieu de conscience, d'ange gardien, d'honneur, de gratitude, et de bien d'autres choses encore. Alors, ça me fait rire, tout au moins les jours

où le rire demeure possible. « L'assurance paiera! » Voilà donc la formule magique en laquelle se résument l'acte de foi, l'acte d'espérance et l'acte de contrition. Rions, monsieur Stone! C'est une chose assez touchante, ce goût de la sécurité dans une espèce qui, d'autre part, montre un si fort goût du risque. Ah! je voudrais m'assurer contre les piqûres de moustiques, contre le rhume de cerveau, contre le mal de mer, contre la paresse, contre le spleen, contre le doute, contre le remords, contre le chagrin, contre la jalousie, contre la colère, contre l'amour et l'amitié. Si j'avais l'avantage d'être, comme vous, croyant, je prendrais une assurance sur l'existence de Dieu, une autre sur le ciel. Et quelles encore? Contre moi-même, contre tout et sur tout!

M. Stone ferme un œil, ce qui est sa façon de sourire.

— Il y a, — dit-il, — dans vos moqueries, plusieurs idées intéressantes.

— En ce cas, monsieur Stone, permettez-moi de vous soumettre encore celle-ci : l'assurance, qui vient de faire les frais de notre entretien, appartient à cette famille d'inventions humaines qui tendent à l'amélioration de la vie individuelle et sociale.

— Parfaitement. Et comme je suis moins exigeant que vous, je tiens cette amélioration pour acquise.

— D'accord, monsieur Stone. L'amélioration est acquise, mais elle est contrebalancée par certaines conséquences, malheureuses à mon sens, puisqu'elles travaillent à démoraliser l'homme que l'on voulait protéger. Vous n'avez pas été sans observer qu'il en va de même pour toutes sortes d'institutions nées, pourtant, d'une pensée de justice. J'ai vu paraître, dans mon pays, la fameuse loi dite « sur les accidents du travail ». Nulle n'apparaît plus nécessaire, nulle n'est plus satisfaisante pour l'esprit, pour le bon sens même. Elle a rendu, cette loi, de grands services à la cause de l'équité. Qui songerait à le nier? En revanche, elle souffre maintes interprétations et applications que réprouve la plus simple honnêteté. Cette admirable loi, cette loi nécessaire a, dans une certaine mesure et chez certains individus, développé le mépris du travail et le goût de la fraude. Avouez que c'est inquiétant. Il en va, il en ira de même pour toutes

les autres dispositions qui, de bonne foi, visent à soulager l'homme en améliorant non seulement ce que vous appelez son *standard of living*, mais, de manière plus générale, son statut personnel. Cette grande loi de compensation régit le travail du législateur comme celui du savant. Nous avons éprouvé que presque toutes les découvertes scientifiques sont grosses d'une certaine quantité de bien et d'une notable quantité de mal. En chacune de nos pensées, en chacun de nos ouvrages, il y a ce que j'appellerai, si vous me permettez une image, il y a, dis-je, la part de Dieu et la part du diable.

— Il faut en prendre notre parti, — dit M. Stone en allumant un gros cigare. — Regardez, monsieur Duhamel, ce cigare va me faire sans nul doute un grand plaisir et peut-être un peu de mal. Je crois vous avoir bien compris.

— Oui... Non... monsieur Stone, cette pensée pourrait au moins nous incliner à n'être pas trop facilement fiers de nos inventions. L'homme aime les choses difficiles...

— Évidemment. Et alors?

— Il devrait s'attacher à l'étude, non point exclusive mais au moins fidèle, de ce que j'appellerai les valeurs non reversibles. Sans cela notre civilisation n'est qu'une duperie.

— Qu'appelez-vous les valeurs non reversibles?

— Un vieux rêve : des idées, des règles, des lois et découvertes qu'il serait à peu près impossible de retourner contre l'homme.

M. Stone ne me répond pas tout de suite. Son front se ravine, son œil se glace. Il me regarde comme s'il voulait m'hypnotiser et je sens venir la minute où je me trouverai dans la nécessité d'acheter des sommiers métalliques.

XIV

ÉCHOS ET PETITS TABLEAUX DU MONDE FUTUR

O carrefour! O Cuvier! Quoi donc encore? Humus! Compost de cinquante nations qui demandent une minute de trêve avant d'abdiquer leurs vieux souvenirs! Toutes ces monnaies qui vont se fondre, s'évanouir dans la fournaise impitoyable, mais qui laissent encore paraître une effigie saisissante!

Je suis, cent fois le jour, saisi d'hallucinations. Émile Vandervelde tient un magasin de fourrures. Impossible de s'y tromper. Par quel concours de circonstances Einstein est-il devenu chef d'orchestre à Chicago? Deux fois déjà, Pirandello m'a demandé mon ticket dans la voiture Pullman; il était suivi d'un grand Nubien qui, d'ordinaire, pilote les voyageurs à la première cataracte du Nil. Dans la gare de Pittsburg, ce géant tout barbouillé de charbon qui, du haut d'un locomotive, me regarde en faisant la lippe, mon Dieu! mais c'est Vlaminck! Le prince Haïdar Fazil, employé de l'elevated! C'est incroyable et c'est vrai. Max Jacob m'a payé des chèques; il suçait un bonbon de gomme et crachait à petits coups dans l'angle de son box. Jouvet — quelle destinée! — fait donc marcher l'ascenseur à l'hôtel Times Square! M. Benes affecte de ne point me reconnaître : il n'y a poutant pas de honte à vendre des jus d'oranges glacés sur la sixième avenue. Ah! non! Je ne souffrirai pas qu'André Gide ouvre le taxi et veuille porter ma valise. J'ai failli marcher sur les pieds de Rabindranath Tagore, tout près du pont de Brooklyn; il avait, à son ordinaire, l'air majestueux et distrait. Comment! M. Zaleski règle avec tant de gravité la circulation des voitures! Il arrête ce chauffeur. Ce chauffeur? Il me semble pourtant bien bien que j'ai vu Lenine mort, mort et embaumé.

O visages de l'Amérique! O rêve du monde futur! Tous les peuples coude à coude.

Je me suis rencontré trois fois, et ce n'était pas dans un miroir.

***

Plus majestueux qu'un suisse d'église, le portier du Pennsylvania désigne, de la paupière, mes bagages à l'un des garçons.

Je ne suis pas perdu, je ne suis pas seul dans cette foule affairée, chagrine, en même temps bruyante et taciturne. Ce regard fraternel, sur moi, ce regard vigilant, ce regard si vif, si droit, il faut bien dire si français, et surtout si compréhensible, c'est celui — comment la nommer? Comment la baptiser pour mes archives amicales? — c'est celui... mettons celui de mademoiselle Généreuse.

— Je vais, — dit-elle, — monter voir comment vous êtes installé. Je vous donnerai votre courrier et divers renseignements.

En route! Que l'ascenseur s'envole! Partons, derrière le garçon, à la recherche de cette chambre si bien dissimulée quelque part, là-haut, là-bas, dans le dédale du building.

Enfin, nous y voici! Le garçon allume les lampes, pose les valises et se tient tout droit. Sur ses lèvres, un sourire, un sourire que je connais bien, car je l'ai souvent vu fleurir dans cette patrie du pourboire. Compris! De mon gousset, je tire un quarter. Le garçon l'empoche, murmure un léger merci, fait un second sourire et reste bien droit à sa place. En trois mots, je lui fais entendre que je me loue de ses services, mais qu'il peut se retirer. Alors, les souliers joints, les petits doigts à la couture du pantalon, le regard fixé dans le vide, le garçon se redresse et, d'une voix autoritaire, cette voix de haut-parleur que l'on imagine à la Loi : « Le gentleman voudra bien prier la dame de quitter tout de suite la chambre. Jusqu'à ce que la dame soit sortie, le gentleman devra laisser la porte ouverte. »

Là-dessus, le garçon salue, fait demi-tour et gagne, sans fermer la porte, le couloir où je l'entends aller et venir.

Une bouffée de colère monte, s'enfle et m'étrangle. Très vif désir de briser quelque chose. Très pressant désir de crier à pleine gorge, trois ou quatre fois de suite, ce mot qui, chez nous, exprime le courroux, le désespoir, la rébellion, le dessein de mourir plutôt que de se rendre.

Mais Généreuse a souri. Elle vit depuis longtemps chez ces dragons de vertu. La grossièreté des lois ne la fait plus rougir. Elle obéit, elle se sauve. « Je vais vous attendre, dit-elle, dans le hall de cet étage. Là, deux amis peuvent causer librement de leurs affaires. »

***

Même décor, le lendemain soir. Je sors de la baignoire. Cette baignoire légendaire dont parlent à l'envi économistes et sociologues. La plus noble conquête de l'orgueil américain.

Il fait chaud. Le radiateur a son dernier accès du soir.

Je traverse la chambre pour aller prendre un pyjama. Solitude! Solitude!

Et, tout à coup, la porte s'ouvre, la porte que par hasard j'avais oublié de verrouiller. Une dame paraît sur le seuil : cheveux très courts, jupe très courte, rouge, poudre, perles, diamants.

Elle regarde, avec intérêt, ce personnage ainsi surpris dans son particulier et dit, fort posément : « Me suis trompée! Demande pardon! »

Ne serait-il pas de bonne guerre de traîner cette dame en justice et de lui réclamer une notable indemnité? Ah! si j'avais des témoins! Ah! si le garçon était là, ce gardien de ma pudeur!

***

Même décor, cinq jours plus tard. Généreuse frappe à la porte. Elle est chargée de lettres. Des nouvelles de chez moi. Des nouvelles très douloureuses. Quelqu'un que j'aimais est mort.

Je suis loin de ma patrie, de mon foyer, de mon amour. Le menton contre la poitrine, je réfléchis amèrement. Toute une part de ma vie tombe dans le souvenir. Le monde est triste, au fond de mon cœur. Généreuse me regarde et ses yeux s'emplissent de larmes.

Alors, tout à coup, térébrante, la sonnerie du téléphone. Plus vite, monsieur, plus vite! Saisissez l'appareil, écoutez, écoutez!

Cette voix de polichinelle, je la reconnais aussitôt. Encore la voix de la Loi! Elle dit : « Nous savons qu'une dame vient de pénétrer dans votre chambre. Veuillez ouvrir la porte et priez de sortir immédiatement cette dame qui n'est pas munie de l'autorisation spéciale. »

Eh bien, sortons, mon amie, sortons. Je ne suis pas en mesure, aujourd'hui, de résister. Pas la moindre envie de rire. Mais, « fuir, là-bas, fuir... ».

***

— Non, je n'ai pas d'automobile, — dit Thomas W. Eaton. — Je suis professeur de lettres à l'Université. Je gagne cinq

mille dollars par an. Ne traduisez pas en francs, cela ne veut plus rien dire. Ma femme est toujours souffrante. J'ai deux garçons. Je dépense tout ce que je gagne. Il y a des contrôleurs de Pullman qui sont mieux payés que nous. Ne croyez pas que ce soit ici comme en Allemagne, où les universités se disputent les professeurs à coups de billets de banque. Non, surtout, quand nous ne pouvons pas nous faire une savante publicité. Ce pays n'est pas encore sorti de la crise d'orientation. En sortira-t-il? Notre nation, cette grande nation si riche, ne comprend pas très bien l'importance de certaines choses : les arts, les lettres. Je ne suis pas ce qu'on appelle un mécontent. Certes, non : j'aime mon métier. Je suis même prêt, pour lui, à faire des sacrifices. Notre ville est petite, malgré ses cinq cent mille habitants. Nous avons, à l'Université, d'assez belles bâtisses. Plus de pierres que de livres. D'abord ce qui se voit. Non, je ne me plains pas. J'aurai même une retraite, sur les fonds Rockefeller. Je vois ce que vous pensez : si Rockefeller n'avait pas existé... Bah! il y en aurait eu un autre. Le malheur est que la charité doive suppléer les institutions, en ce qui nous concerne.

Thomas W. Eaton parle encore. Son sourire est fin et navré. Il me fait songer à ces hommes intelligents, sensibles, égarés on ne sait comment dans une famille de parvenus, et qui vous lancent des regards suppliants pour demander votre indulgence. Il parle encore longtemps. Parfois, sa voix se perd dans le vacarme des voitures. J'entends des bribes de phrases : « Quand on a gagné dix dollars par jour, l'idée de n'en gagner plus que neuf apparaît comme une déchéance, presque un suicide... Quand un gentleman dit que la question sociale est réglée dans son pays, cela signifie qu'elle est réglée pour lui... »

Thomas W. Eaton parle encore. Les voitures font tant de bruit que je n'entends plus rien du tout.

***

Je marche le long du trottoir. Là-haut, vers le trente-cinquième étage, un nègre, la moitié du corps dans le vide,

frotte les fenêtres d'un building. Je ferme les yeux une seconde et je passe.

Un soupçon de faim s'éveille dans un pli de mon estomac. Je n'aime pas ce qu'on mange ici. Rien n'a l'air sain, naturel. Même les fruits, même les œufs semblent touchés par la mécanique. Les nourritures les plus élémentaires ont comme un arrière-goût de déchets industriels.

Que vend-on, dans ce magasin?

C'est une grande et longue salle qui s'enfonce à perte de vue sous la falaise du building. Malgré les glaces nues et quelques lampes, cette caverne est mal éclairée. Petit à petit, mon œil s'accommode et je distingue de longues files de fauteuils. Est-ce un de ces endroits où l'on distribue de la musique? Non. Est-ce une salle de spectacle? Point. Et quel spectacle? Un gigantesque salon de décrottage et de cirage? Voire! C'est un restaurant.

Toutes les files de fauteuils s'enfuient, parallèles. Chaque file, comme dans les théâtres, tourne le dos à la file qui la suit. Et les tables? Pas de tables. Le client de ces étranges distributeurs de mangeailles va chercher, au fond de la salle, une assiette garnie qu'il rapporte à la place élue. Le bras gauche du fauteuil est étalé, aplati en forme de spatule. C'est là-dessus que le mangeur pose l'assiette et le pain. Il croise les jambes, regarde, devant soi, les nuques des autres clients et, d'une mâchoire mélancolique, il se met à mastiquer ses aliments.

Disparaîtrez-vous un jour, petits bistros de chez nous, petites salles basses, chaudes, enfumées, où trois bougres, épaule contre épaule, autour d'un infime guéridon de fer, bâfrent le bœuf bourguignon, se racontent des histoires et rigolent, tonnerre! rigolent en sifflant du piccolo?

Je regarde encore une fois les fauteuils à bras aplatis, pareils, en leur difformité, à ces appareils suspects que l'on voit dans les cliniques, et je me remets en route. Des restaurants semblables, en voici deux, en voici dix. C'est donc ainsi que mangeront les hommes du monde futur? Désespérante pauvreté!

Plus la moindre trace d'appétit dans le creux de mon estomac.

***

C'est au bord de l'East-River, à la racine du pont de Brooklyn, côté Manhattan. Un de ces édifices, vraiment rares en ce pays, et que les gentlemen apprécient à certaines heures. J'y entre par curiosité, par délassement, par flânerie, par inspiration, pour honorer enfin de vieilles traditions françaises.

De belles stalles de fausse faïence me retiennent une seconde. Et je me retourne rêveusement.

Que vois-je? Dieu de mes pères! Que vois-je? Dix gaillards, accroupis dans de petites loges sans porte. Dix gaillards, le regard fixe, l'air étrangement préoccupé. Ils lèvent ensemble vers moi des visages colorés de cette indifférence assoupie que l'on remarque à la foule dans les cinémas, dans les restaurants ou dans les lieux de plaisir.

Pourquoi ces logettes béantes? Est-ce encore par un souci moral que l'on a supprimé les portes? Quel souci? Quelle morale?

Ce n'est pas rabelaisien. Non certes. C'est lugubre, c'est pitoyable et, surtout, humiliant.

Sauvons-nous, sauvons-nous, Europe!

***

Pour aérer le récit, transportons la scène ailleurs.

Une ferme modèle, dans l'Alabama.

— Nous allons vous montrer notre plus beau taureau.

C'est un grand seigneur, presque une divinité : son étable a l'air d'un sanctuaire. A notre vue, il baisse le front et pousse d'affreux beuglements qui font trembler les murailles. Une vapeur brûlante sort de ses narines dont la cloison porte un fort anneau d'acier. Son sabot impatient racle le sol de béton.

— Mais, — fais-je, — qui le rend si méchant? Nous n'avons pas l'air bien redoutables.

— Oh! — me dit l'éleveur, — c'était le plus calme, le plus raisonnable des taureaux. Un enfant l'aurait conduit avec une paille. Un jour, il s'est battu. Il a tué son adversaire, un taureau tout aussi beau, tout aussi fort. Depuis, il est fou

d'orgueil. Il ne tient plus en place. Il ne doute plus de lui. Il sait ce que c'est que de vaincre. Il veut vaincre tout cequ'il voit.

Suprême danger du succès! Je songe, en sortant de l'étable modèle, à ces grands peuples que leur gloire enivre tout d'un coup, à ces grands peuples qui, par malheur, n'ont pas un anneau dans le nez.

***

Crépuscule d'extrême automne. Petite pluie funéraire : la nuit qui tombe en fines gouttes. Un camion de déménagement vient de vomir quelques meubles sur le trottoir. Le scène est vide. Les déménageurs demeurent dans la coulisse. La rue : voitures spectrales, piétons fantômes.

Les meubles? Ils ne sont pas « d'époque », comme disent nos joyeux brocanteurs. De vagues choses sans forme et peut-être sans nom, pas exactement en bois, pas nécessairement en métal, peut-être bien en papier comprimé, en imitation de carton, en aggloméré de poussière. Et, pourtant, la vie a déjà passé là-dessus une mince patine humaine, seule noblesse de ces épaves. On reconnaît les pièces d'un lit, des cadres aux dorures malades, un bureau, un frigidaire tel un cercueil vertical, un petit troupeau d'ombres quadrupèdes : fauteuils et chaises. Au cœur de ce modeste chaos, sur le divan, entre deux mallettes de fibre, une espèce de boite noire qui chante, mais oui, qui chante avec un accent sépulcral, un refrain de *Hit the deck.*

C'est l'appareil de T. S. F. qu'un hasard a mis en marche et qui dit ce qu'il sait, qui chante pour lui tout seul, parmi les meubles en déroute, dans l'ombre crépusculaire, sous la pluie pulvérulente.

O voix du monde futur!

***

Conversation surprise dans le hall du Stevens, entre des gens perdus au fond de fauteuils-gouffres, des gens que je ne vois pas, et qui parlent, en français, sans passion :

« ... Non, ce n'est pas un levantin, je vous assure. Ce n'est pas un juif. Faut être juste. Je travaille avec des juifs d'ici, des gens parfaitement corrects. Lui, c'est un cent pour cent.

Pensez! Smith! Quelque chose comme le Durand ou le Dupont de ce pays. Vous êtes à votre premier voyage, vous ne pouvez pas comprendre. C'est la vie difficile et modeste qui conduit au scrupule, et non cette frénétique et débordante prospérité. Nous autres Français, nous avons commis quelques bévues avec ces gens. Ils nous les feront payer. Ils deviennent rétifs. Ils sont beaucoup trop fiers de leur monnaie qui ne vaut quand même pas tant que ça. Pénibles, les affaires! Et les dernières affaires, mon cher. Ils n'auront bientôt plus besoin ni de vos modèles ni de vos leçons. Dépêchez-vous de leur vendre quelque chose, dans dix ans vous ne leur vendrez plus rien, ab-so-lu-ment plus rien. Même pas des tableaux de Rembrandt. Ils en feront. Le Smith, je le connais bien : il vous réserve des surprises. Vous en êtes encore à César Birotteau. Ah! Ah! Le sens de l'honneur se transforme très vite. Quand Smith fait faillite, il n'est pas déshonoré. Il recommence, il remet ça. D'ailleurs, il est impossible de se déshonorer dans le monde actuel. Ici, vous n'êtes pas dans un pays où l'on paye les dettes de son père. Avouez que c'est assez juste. Le Smith... Il m'envoie de temps en temps une lettre très importante, pour nos affaires, bien entendu, et qui porte, dans un coin, cette mention subtile : « lettre signée, mais non relue ». C'est prévu paraît-il, ici. Je m'y suis laissé prendre une fois. Maintenant, j'ai l'œil. Que voulez-vous? l'Orient, c'est plus grand qu'on ne le pense. Ça commence aux environs de Varsovie, ça tourne tout autour du monde et ça s'arrête à peu près au milieu de l'Atlantique... »

Silence. Bouffées de cigare. Et cette phrase encore : « ... Le moment solennel, dans l'histoire du xxe siècle, ce n'est pas le mois d'Août 1914, ni le mois de Novembre 1918. Non, écoutez-moi bien : c'est le moment où le marché intérieur de l'Amérique a cessé de lui suffire. Alors, la bête s'est dressée sur ses pattes de derrière... »

***

Minuit. Je rentre dans mon cachot du Pennsylvania. Fourbu? Bien sûr. Ivre de bruit, de lumières en délire, d'odeurs

effrontées, d'humanité folle. Fourbu, certes, et, cependant, soulevé par une sainte fureur de protestation et de désaveu.

Pour me prouver, tout au moins à moi-même, que je ne suis pas absorbé, que je n'accepte pas, que je ne me laisse pas gagner, que je ne suis pas dupe de cette civilisation sans mesure et sans harmonie, que je ne suis pas complice de ce gaspillage, de cette ruée, de cet orgueil, j'interroge, au fond de mon cœur, les mânes de mes ancêtres.

Inspirez-moi, paysans français, vous dont les vertus ressemblent à des travers, vous que j'ai raillés bien souvent, vous dont l'histoire est, tout entière, de patience, de réserve, d'économie, de finesse. Inspirez-moi, car je suis seul parmi ce peuple étranger. Pères, venez à mon secours!

Assistance m'est accordée. Gravement, pendant une heure, sûr d'accomplir un acte inutile mais symbolique, de récuser e monde futur, de m'affirmer réfractaire, gravement, je recouds la doublure de ma veste, puis je lave mes mouchoirs dans la cuvette du lavabo et je les mets à sécher au-dessus du radiateur.

Après quoi, purifié, pacifié, je me couche et je m'endors d'un sommeil aérien.

Hélas! au milieu de la nuit, je me réveille, couvert de sueur, en proie à d'horribles cauchemars. J'ai rêvé que, pour simplifier leur industrie, diminuer la main-d'œuvre, pousser la vente, abaisser les prix, les jardiniers américains ont décidé de rationaliser les fleurs et de n'en plus laisser croître qu'une seule espèce, spécialement avantageuse et de bonne conservation.

***

J'ai rencontré des oasis.

D'abord cette petite chambre ouverte sur le « campus » d'un grand collège. Un silence qui sent les buis évoque inopinément la noire paix de l'Escurial. Un jeune homme se tient là, parmi ses livres. Il dit, d'une voix ailée : « L'esprit ne peut pas mourir. Voyez comme on est bien, ici, pour travailler et se recueillir. Je sens tant d'éloignement pour tout ce qui m'entoure que j'ai, sans même y penser, reconstitué la discipline et la cellule monastiques. Les excès mêmes de notre

civilisation vont donner des anachorètes. Il ne faut jamais désespérer... »

Le musée ethnographique.

On quitte la rue convulsive. On entre. C'est la solitude. Un des endroits les moins peuplés du monde. Puissant parfum d'encaustique. Havre de calme. On fait quelques pas et que voit-on? Des huttes de paille et de branchages, sous lesquelles rougeoient des tisons. Les guerriers, muets et majestueux, fument la pipe. Les femmes préparent le repas. Au loin, la prairie, vaste, vierge. Plus loin encore, la forêt. Repos souverain. Des lacs sans bateaux, des rivières sans turbines. Une heure de nostalgie.

Et quoi donc encore?

La grande bibliothèque publique. Elle est en ordre, riche, hospitalière. Un homme au regard chaleureux m'y promène en parlant à voix basse, tel un prêtre devant l'autel. Des milliers d'ombres travaillent là, dans une ferveur religieuse. Une douce chaleur vivifiante réconforte le voyageur. Comme on est bien! O patrie!

Asiles et relais de l'éternel dans un monde occupé moins de vivre que de se hâter vers la mort.

XV

MÉDITATION SUR LA CATHÉDRALE DU COMMERCE

Une brise fringante, qui fait, par accès, vibrer la svelte bâtisse, a miraculeusement fourbi le paysage. Moi-même, j'en suis rajeuni : l'œil net, l'esprit acéré.

Paysage! Rien que de l'homme, à perte de vue, sur terre et sous terre, sur la face des eaux, dans les profondeurs du ciel.

De l'homme, comme partout, comme toujours. Un peuple, comme tous les autres peuples, avec ses douleurs et ses joies, avec ses œuvres, ses vertus, qui ne sont pas médiocres, avec ses temples, ses philosophes, ses idéalistes, ses saints, ses maîtres, ses chefs.

Mon censeur va se dresser, le front flambant de colère, et m'expliquer, preuves en main, que je n'ai pas compris...

Ainsi donc, j'ai dévoué ma vie à la connaissance de l'homme, à l'amour, à la défense, à l'éloge de l'homme. Tout un long pèlerinage pour aboutir à cet échec, c'est-à-dire à cette mésentente, à ce divorce d'espoirs? Tout ce long cantique de confiance, pour terminer par un refus d'adhésion. Amertume suprême : je n'ai pas pu aimer.

Derrière le premier censeur, tout de suite j'en devine un autre. Il sourit, secoue la tête, cligne de l'œil et dit : « L'Amérique, c'est comme les femmes, comme la vie, comme le monde. Tout ce qu'on peut dire de l'Amérique est vrai. Et les pensées, les paroles les plus violemment contradictoires sont toutes vraies, en quelque mesure. »

L'Amérique! Il s'agit bien de l'Amérique! A travers cette Amérique, j'interroge la vie future, je cherche à distinguer le chemin que nous allons parcourir, de force ou de gré.

***

Le naturaliste qui s'exercerait à fabriquer, avec du celluloïde ou de la galalithe ou du bois contreplaqué, ou de l'ébonite ou quelqu'une de ces matières étranges qui permettent d'imiter le marbre, la corne, l'ivoire, l'os, le caoutchouc, la porcelaine ou le feldspath, le naturaliste qui s'exercerait à fabriquer ainsi une fausse tête de mort y perdrait son temps. Une tête de mort véritable, avec ses trous, ses sutures, ses apophyses, son architecture apparente et secrète, vaut moins cher que la plus imparfaite de ses imitations.

L'ingénieur qui s'appliquerait à composer un appareil automatique susceptible de fournir, dans toutes les dimensions de l'espace, le nombre d'opérations motrices — je fais grâce des renseignements sensoriels — que l'on peut exiger d'une main humaine, et qui, fort de ses méthodes, entreprendrait d'adjoindre à sa mécanique un organisme directeur, capable d'ordonner, à point, deux ou trois seulement des cent mille combinaisons que le cerveau propose aux muscles, et qui tenterait d'appliquer cette merveille aux besoins de l'industrie, cet ingénieur constaterait qu'un nègre tout entier, même au tarif moderne, est plus avantageux que l'automate, un nègre avec non pas une mais deux mains,

deux pieds, un dos, une tête pourvue d'appareils sensibles, un moteur enfin dont le rendement dynamique, atteignant vingt-cinq pour cent est au moins deux fois supérieur à celui du meilleur appareil.

Dans l'excellent et sévère ouvrage qu'il consacre aux États-Unis, André Siegfried semble assigner aux entreprises du machinisme une limite strictement technique : « On n'a pas encore inventé la machine à cueillir les fraises. »

La complexité des problèmes techniques ne suffit pas à décourager l'esprit dans une carrière illuminée, depuis plus d'un siècle, par d'enivrants succès. La machine à cueillir les fraises? Ne les lancez point là-dessus : ils vont l'inventer, juste ciel! Et peut-être même la machine à choisir les fraises, à goûter, à digérer les fraises. N'a-t-on pas inventé mille autres machines, celle par exemple qui, de la fibre de coton, sépare la dure petite graine? Et n'a-t-on pas, de cette graine, trouvé le moyen d'extraire une huile dite alimentaire qui rend odieuse et même indigeste une partie de la cuisine américaine?

Non, ce n'est pas la complexité qui limite le machinisme, c'est la concurrence humaine. L'engin cède quand, tous comptes faits, il coûte plus cher que l'homme.

J'imagine le génie américain piété devant ces barrières, et, comme toute âme généreuse, je cherche à lui donner du champ. Il semble bien évident que l'on peut, à l'infini, la méthode une fois comprise, inventer des mécaniques de plus en plus délicates, propres à quelque action de plus en plus subtile. Toutefois, privé de la consécration industrielle, le machinisme s'étiole sous la poussière des musées, ce n'est plus qu'un divertissement de curieux ou de maniaque. Le machinisme est borné par cette vie même qu'il imite.

Aux industriels, négociants et législateurs du monde futur que ce terrible problème ne peut manquer de poindre, je propose une étude comparée des civilisations animales qui se partagent le monde. D'une part, toutes les civilisations humaines s'essayant, à travers les millénaires, à la conquête des biens temporels et spirituels; tous ces peuples illuminés soudain par la méthode inductive, bouleversant, en un siècle, la face de la terre, brisant les traditions, impro-

visant de nouveaux desseins. D'autre part, plusieurs espèces animales, particulièrement les insectes, organisées en sociétés puissantes, avec des hiérarchies, des lois, des méthodes, des monuments et, qui sait? mieux qu'une légende, peut-être, une histoire?

Aux États-Unis d'Amérique, dans ce pays d'outre-Occident qui nous rend déjà sensibles les promesses de l'avenir, ce qui frappe le voyageur occidental, c'est l'acheminement des mœurs humaines vers ce que nous croyons comprendre des mœurs entomiques : même effacement de l'individu, même raréfaction et unification progressives des types sociaux, même ordonnance du groupe en castes spécialisées, même soumission de tous aux exigences obscures de ce que Maeterlinck nomme le génie de la ruche ou de la termitière.

La différence essentielle entre les civilisations entomiques et les civilisations humaines est que les insectes ne semblent avoir jamais eu recours, pour l'agriculture et l'élevage, qu'ils pratiquent habilement, pour les besoins de leur chirurgie, de l'industrie, de l'architecture, à des appareils susceptibles de prolonger, de suppléer ou de multiplier la puissance des organes. Ils n'ont pas inventé d'instruments ni d'armes. Ils ont tout obtenu de certaines modifications anatomiques. C'est à leur propre nature qu'ils ont demandé des laboratoires, des outils, des arsenaux. C'est par des différenciations de structure que s'est réglée, chez eux, la redoutable question des emplois et des castes. Toute leur chimie, qui n'est pas simple, et qui est, à la fois, alimentaire ou thérapeutique, industrielle ou militaire, reste affaire de glandes et de sécrétions. On a vu les pattes, les mandibules, les antennes, l'aiguillon transformés pour tous les arts et métiers que suppose une civilisation fort savante, encore que, souvent, elle nous inspire un insurmontable effroi.

Il m'apparaît que, si les progrès du machinisme se trouvent, quelque jour, entravés par le jeu des lois économiques ou par toute autre cause peu soluble, la société future ne manquera pas de trouver ses inspirations chez les insectes.

Le génie américain, au point où nous le voyons parvenu, se doit, presque fatalement, de chercher aventure dans cette direction.

Les biologistes, même en poursuivant leurs expériences sur plus de soixante-dix générations d'une espèce animale, ne semblent pas avoir pu démontrer l'hérédité des caractères acquis. N'importe! Chez une espèce aussi roidement invétérée dans sa forme que l'espèce humaine, l'évolution des caractères organiques éclate au regard et les savants ne peuvent tarder, sous la puissante poussée des sociologues et des économistes, à tracer les grandes lignes d'une évolution expérimentale. Que l'Amérique, forte de ses immenses ressources, mette le problème au concours, et je ne doute pas que, dans le courant du siècle, elle n'obtienne de surprenants résultats.

Si la machine d'acier se refuse à de profitables progrès, il ne reste plus qu'à se retourner vers l'homme, à modifier la machine humaine. Inventez l'homme-outil comme vous avez inventé le bœuf de labour, la vache à lait, la poule pondeuse et le cochon gras. Ces mains et ces pieds, n'en pouvez-vous vraiment rien faire qui rende superflus tels instruments coûteux, défaillants, voire hypothétiques? Ne pouvez-vous rendre héréditaires, dans ce pays où la loi demeure souveraine, certaines fonctions, certains métiers qui réclament des qualités physiques spéciales? Ne pouvez-vous faire scientifiquement de l'élevage humain et de la sélection? Vous est-il vraiment impossible, alors que vous avez déjà soumis à la castration chirurgicale certains échantillons d'humanité, vous est-il impossible d'imiter les abeilles et les fourmis, de cultiver un peuple de travailleurs asexués, nets de passions, dévoués purement à l'édification, au ravitaillement et à la défense de la cité?

***

Ces chimères dramatiques, comment ne hanteraient-elles pas l'esprit du visiteur pendant qu'à la remorque des cicerones pérorants il parcourt quelque grande usine?

Le sentiment de trouble ennui qu'autrefois me laissaient deviner tous les ouvrages consacrés aux systèmes dit « Taylor », ce sentiment est peu de chose au prix de la tristesse mortelle qui plane sur les grandes industries américaines.

Le cicerone explique tout, et que ces gens sont heureux et qu'ils sont bien traités, fiers de leurs conquêtes. Sans doute leur faut-il sacrifier certaines satisfactions personnelles, que le travailleur demandait jadis à son travail même, pour, en définitive, donner un effort moins rude et moins long. Sans doute ceux qui se trouvent appliqués aux tâches les plus monotones ne les accomplissent-ils pas absolument toute leur vie et sont-ils changés d'emploi quand le service le permet. Sans doute le sens de la responsabilité individuelle se trouve-t-il forcément restreint, ce qu'on peut interpréter comme un allègement du fardeau. Mais les avantages de la méthode, mais les salaires, mais les loisirs, mais le confort, mais... mais...

Je fais de mon mieux pour écouter la rengaine, et quand, parfois, je l'entends, elle me donne envie de hausser les épaules, elle me donne envie de rire, même en ces lieux mélancoliques.

Ces prodiges de la rationalisation, ces disciplines ouvrières, ces ruses de la publicité, cette dictature du négoce, ces protections douanières, cette chiche mesure de toute minute, de toute gaieté, de toute clarté... pour aboutir, en définitive, à la vie la plus chère du monde entier.

Toutes ces économies astucieuses, ces miracles simplificateurs, cette mise en œuvre des moindres débris, des moindres déchets, de la poussière, de l'ombre, de tous les sous-produits de toutes les opérations et de toutes les idées... pour aboutir au gaspillage et à la dilapidation. Gaspillage de la force, de la chaleur, de la lumière, de l'eau, de l'électricité, du papier, des nourritures. Spectacle scandaleux des grandes villes. Inconcevable dissipation par la main gauche des trésors péniblement gagnés par la main droite.

Le continent est immense, opulent. De tout sans mesure : l'or, l'argent, le fer, la houille, le pétrole, le bois, la chair des bêtes, l'infinie variété des plantes. Ils n'ont qu'à prendre et qu'à mettre en œuvre. Ils ont de tout, sauf, je crois, des alouettes. — Impardonnable oubli du créateur. — Alors, ils prennent, ils pillent. Résultat paradoxal : il faut, ici, plus d'or qu'ailleurs pour payer un morceau de pain, dormir dans un lit, avoir place au soleil.

L'étranger, le Français qui parcourt ces territoires démesurés ne verra, dans aucun lieu public, un mot, un avis, un conseil écrits en sa langue natale. Est-ce défaut de courtoisie? Non certes. Est-ce parce que l'Amérique est trop isolée des autres nations? Peut-être. C'est surtout parce que l'Amérique, malgré la vive curiosité qu'elle soulève à l'heure actuelle, décourage le voyageur. Elle exigerait du touriste une fortune à dissiper. Aussi n'y rencontre-t-on que des gens d'affaires attirés, là par l'éblouissement d'une monnaie toute puissante.

C'est attirés par ce même flambeau que sont venues, de tous les points du globe, les multitudes misérables dont se compose, aujourd'hui, la chair de l'Amérique vivante. Ces hommes ont tout accepté, dans l'espoir d'une vie meilleure, plus ouverte, plus libre; ils ont accepté l'exil, le long voyage, les engagements rigoureux, les sévérités de l'admission, la misère des commencements. Ils ont dû même accepter le salaire médiocre, s'ils n'étaient pas les ouvriers de l'heure, les maçons dans le *boom* du bâtiment, les mécanos dans l'élan de l'automobile. Ils ont accepté les exigences de la standardisation, le labeur ingrat, anonyme, la discipline de fer.

Et que leur a donné la nouvelle patrie, en échange de tels sacrifices? Elle leur a donné des besoins nouveaux, des besoins et des désirs. Toute la philosophie de cette dictature industrielle et commerciale aboutit à ce dessein impie : imposer à l'humanité des besoins, des appétits.

Ils venaient, le plus souvent, ces immigrés, d'un pays naïf où le fils pouvait, sa vie durant, porter le manteau de son père. L'Amérique leur a donné la chemise qui ne supporte pas deux cylindrages, la chaussette que l'on jette au premier trou, parce qu'elle ne vaut pas une reprise (que d'ailleurs on ne saurait plus faire), le pardessus de confection qui dure tout juste un hiver et demande un remplaçant. Ils venaient, ces pauvres gens, d'un pays où les arbres des vergers portent toutes sortes de fruits, variés à l'infini, riches de saveurs innombrables. L'Amérique leur a fait comprendre qu'il était bien préférable, pour obtenir un bon rendement, de ne cultiver que deux variétés de pomme et qu'une seule « variété »

de poire, si le mot de variété souffre un tel contresens.

Est-ce donc en cela que résident le luxe et le confort? Je suis né dans un pays qui, par son sol, ses êtres et ses œuvres, est divers, bigarré, changeant, ingénieux. Du lait, cette nourriture simple, élémentaire, nous savons faire, nous Français, plus de cent espèces de fromage. Tous sont bons, sains, forts, substantiels, amusants. Tous ont leur histoire, tous ont leurs affinités, leur rôle. A ce seul trait, je reconnais et j'admire le génie de ma patrie, à ce seul trait, je comprends qu'elle ait produit tant de grands hommes en toutes carrières.

Le luxe suprême, pour une femme de chez moi, c'est de porter un chapeau qui soit seul de son modèle dans toute la ville de Paris. Le confort suprême, ce n'est pas nécessairement cette courte baignoire américaine que l'on fait intervenir dans toutes les phases du débat, c'est le silence, l'air vierge, la vraie musique, la liberté de l'esprit, l'allégresse des mœurs.

J'appartiens à un peuple de paysans qui cultivent avec amour, depuis des siècles, cinquante prunes différentes et qui trouvent à chacune un goût délicieusement incomparable.

Mais quoi! il s'agit bien, ici, de ces délicates richesses! Les êtres qui peuplent aujourd'hui ces fourmilières américaines ne veulent plus de ces viandes creuses. Ils réclament des biens palpables, incontestables, dont l'usage leur est recommandé, mieux encore : prescrit par les divinités nationales. Ils veulent, frénétiquement, des phonographes, des appareils de T. S. F., des magazines illustrés, des cinémas, des ascenseurs, des frigidaires, des autos, des autos, encore des autos. Ils veulent posséder, le plus vite possible, tous ces objets si merveilleusement commodes et dont ils deviendront, aussitôt, par un étrange retour des choses, les esclaves soucieux.

Ils n'ont pas d'argent? Pas encore assez d'argent? Qu'importe! Le principal est de vendre, même à crédit, surtout à crédit. Le commerce américain connaît la manière de reculer sans cesse les limites du marché, de remettre sans cesse au lendemain la menaçante saturation. Et l'Amérique entière s'endette avec ardeur pour permettre à l'Amérique de vendre quelque chose de plus. Beau dévouement!

***

Le bonheur, le bien-être, la béatitude qui résultent de ces méthodes, cherchez-les, lisez-les sur le visage des gens qui vous bousculent dans les rues de New-York ou de Chicago. Cette satisfaction ineffable, engendrée par la rationalisation du travail, par une législature vigilante, par le partage d'immenses biens naturels, par la jouissance d'un confort universel, par la pratique des sports, par le jeu des divertissements scientifiques, découvrez-la sur ces fronts contractés, sur ces mâchoires de fauves en chasse, dans ces regards d'animaux fourbus.

Les types humains sont encore variés, grâce à des apports incessants; beaucoup même conservent encore leur beauté ou leur charme originels, mais une morne uniformité d'expression s'est abattue sur ces foules obsédées. Si les hommes sont encore différents par les traits, la taille, l'allure, les gestes, ils n'ont déjà plus qu'une seule et même pensée. Ils n'ont plus qu'un unique et véhément désir.

L'assouvissement de ce désir apparaît comme une entreprise chaque jour plus difficile. Nous ne sommes plus aux temps légendaires où tout aventurier résolu, servi par un soupçon de chance, parvenait à s'approprier une portion du beau gâteau. L'Amérique vieillit et même elle vieillit vite. La fortune se stabilise. Le fleuve d'or est endigué, canalisé, soigneusement réparti. On restreint le nombre des nouveaux arrivants, on les trie sur le volet.

On montre encore aux foules, pour leur inspirer la patience, on montre, de temps en temps, sur la couverture des illustrés ou sur l'écran des cinémas, un spécimen de cette espèce préhistorique : l'homme de la rue devenu milliardaire en vingt ans de travail acharné. Ce monstre fabuleux n'est plus guère qu'une enseigne de baudruche.

Parce qu'il commence à comprendre qu'il pourrait bien mourir sur ce sol ingrat sans avoir rassasié le plus humble de ses rêves, parce qu'il ne peut quand même pas abandonner toute chance de violenter la fortune, l'homme de la rue joue, je veux dire qu'il trafique sur les valeurs, sur les papiers, sur l'argent, qu'il spécule et boursicote. Les détresses

et les banqueroutes des nations européennes ont alimenté cette passion. Le garçon d'hôtel, l'apprenti coiffeur, le commis de banque, l'employé de nouveauté, le portier de building, le liftier, le cireur de bottes, tous ont encore le vague espoir de sortir brusquement de l'abîme, grâce à quelque coup d'agiotage.

Alors, de temps en temps, comme en cette fin de l'année 1929, alors s'élève une vigoureuse tourmente qui balaie tous les papiers et toutes les illusions, purge pour une heure toute la jungle et ramène au ras du sol, pêle-mêle, pantelantes, les croassantes volées de corsaires amateurs.

***

Il en est beaucoup qui ne jouent pas. Il en est qui n'espèrent plus rien, si ce n'est de manger chaque jour quelque chose de comestible et de dormir chaque nuit dans un endroit clos. Si vous voulez en observer quelques échantillons, installez-vous sur une banquette du subway, ou de l'elevated, entre onze heures du soir et une heure du matin.

En face de vous, dix bonshommes sans âge. On les dirait aussi sans vie. Ils ressemblent assez bien à des fantômes. Où vont-ils? De quel morose enfer sortent-ils? Leurs traits sont effondrés, distendus comme par l'effet d'un instrument de torture. Les yeux clos, ils somnolent, jetés les uns contre les autres par les cahots du wagon. Presque tous, en dormant, mâchent de la gomme; on dirait de ces trémulations involontaires des mandibules que l'on voit aux moribonds dans les grandes famines. Parfois, l'un d'eux lance un long jet de salive blanche sur le plancher, au mépris des affiches comminatoires. Parfois, l'un de ces misérables ouvre les yeux et vous adresse un regard chargé de désespoir, de haine ou d'ennui.

Ceux-là ne sont pas les ouvriers légendaires qui, comme l'univers entier le sait, gagnent cent dollars par semaine et consacrent magnifiquement au cinéma tous les temps qu'ils ne passent pas dans les délices de l'usine standard. Ces gens-là sont ceux qui peuplent les hideux quartiers de Brooklyn ou ces faubourgs misérables qui s'étendent à perte de vue dans la plaine de Chicago.

J'ai vu, dans la belle New-York, autant de mendiants qu'à Moscou. J'ai vu, le long des rues délirantes, errer ces étranges clochards qui, s'ils ne sont pas encore citoyens de la terre promise et, de ce fait, réservés à d'autres traitements, achètent, un soir de lassitude, avec leurs derniers cents, une vieille caisse à savon, grimpent dessus, au coin d'un square, prononcent vaguement des paroles séditieuses, sont coffrés, conduits sous bonne garde jusqu'au port et généreusement pourvus d'un billet de troisième classe pour repasser l'Océan.

Qu'importent les avenues pareilles entre leurs rives illuminées à de profonds fleuves de richesses! Qu'importent les buildings montagneux que le soir couronne de flammes! Qu'importent les docks regorgeant de marchandises, les gares bourrées de convois, comme des canons branchus, les fabriques, les banques, les palais! Qu'importe tout cela! « Chez nous, m'avouait un magistrat américain en baissant à demi les yeux, chez nous, quand on est pauvre, on est bien pauvre. »

***

« L'Américain, dit Thomas S. Baker, a hâte de réaliser une existence d'où seront bannis les travaux pénibles. »

C'est vrai. Ces milliers de boulons, ils seront faits par le tour à décolleter? Mais le tour à décolleter? Eh bien, par une autre machine. Et cette autre machine? Par l'homme, par l'homme, dont l'effort pénible est nécessairement à l'origine de tout. Pourquoi donc s'aveugler sur le sens et les fins du machinisme? L'homme est toujours dans la mine, toujours dans la carrière, toujours dans l'égout, toujours dans les soutes du paquebot. C'est toujours lui qui fait, à coups de pic, la brèche dans le four où bouillonne l'acier fondu. Toujours lui qui se tient au cinquante-huitième étage pour poser le dernier bloc et sceller le dernier joint. Est-il bon, est-il loyal de chercher à se duper sur l'importance de ces conquêtes qui laissent au vieux problème toutes ses dents, toutes ses griffes, tout son venin?

Et qu'appelle-t-on l'effort pénible? La mécanique fait-elle tout? Le journaliste épuisé qui regarde la pendule,

vibrante encore de minuit, et qui demande à son courage encore une idée, encore un élan, vingt lignes encore, j'affirme qu'entre ses doigts le stylographe est plus pesant que la plus pesante des pioches et que nulle machine ne peut alléger cette misère. Le médecin que l'on arrache à son premier sommeil, après la longue journée d'aventures et de batailles, son pardessus lui semble aussi lourd que toute une benne de houille. Et rien ne le soulagera.

La machine à décolleter, on dirait qu'elle marche toute seule. Mais l'ouvrier qui l'alimente et la surveille ne fait-il aucun effort? N'use-t-il pas, de quelque façon, ses nerfs, ses yeux, sa patience? N'est-il pas, le soir venu, las, irrité comme autrefois? N'a-t-il pas seulement changé de fatigue? Ne rêve-t-il pas d'autres machines qui le dispenseraient de soulever le bras, d'ouvrir la main, de faire un pas à droite, un pas à gauche? Puisque la machine existe, pourquoi ne pas tout lui demander? Qu'elle nous délivre de tout, même de vivre!

J'ai visité, dans notre opulente Normandie, une ferme pourvue, par un maître audacieux, de toutes les machineries imaginables. Les travailleurs ne manquent pas de signaler, chaque jour, tel effort qui leur semble mériter l'intervention d'une mécanique. Ils auront, prochainement, un moteur pour se moucher, un autre pour se gratter le dos, un autre pour fumer la pipe.

Mais l'homme se trouve toujours où l'effort, terrible et mortel, exige un homme, et rien d'autre. Toujours près du four à coke. Toujours à souffler le verre.

Et cependant toute une fraction du peuple américain pousse aux limites du possible cette singulière méthode qui bannit de l'existence non seulement l'effort pénible, mais encore l'effort tout court et même l'effort agréable. Plus un pas dans la rue : la voiture attend à la porte. Pas une marche d'escalier : l'ascenseur! l'ascenseur! Nous ne saurons bientôt plus écrire. La machine? Même pas : le dictaphone, en attendant le clin d'œil ou la transmission de pensée. Je veux m'asseoir : qui me pousse un siège sous les fesses? Je veux manger : que l'on me place les aliments dans mon assiette! J'espère même que, bientôt, quelqu'un

me les mastiquera, car sachez que le termite-ouvrier mastique, ingère et digère d'avance la nourriture destinée aux nobles de la termitière. Et puis, je suis fatigué de prendre mon bain moi-même, car, pendant ce temps-là, je néglige mes affaires.

Inconcevables contradictions d'une pensée qui prône l'effort, qui glorifie l'effort et songe à le supprimer. Comme si l'effort n'était pas la mesure même de l'être!

***

Ainsi donc, voici l'Europe occidentale, béante d'étonnement, sinon d'horreur, entre deux expériences qui se poursuivent l'une en Russie, l'autre en Amérique. Les voyageurs, les économistes, les philosophes, les sociologues se plaisent à comparer ces deux expériences, à les opposer, afin, grâce au choc des idées, d'obtenir arguments et lumières.

Ces expériences ne sont pas comparables. L'une, la russe, est purement politique et idéologique. Elle est, d'ores et déjà, comprise pour mille raisons intérieures et extérieures. Ses artisans responsables semblent en outre avoir à cœur de la corrompre, de la livrer à l'arbitraire, à l'échec, de lui retirer tout crédit.

L'autre, de toutes parts, déborde les termes de la politique : elle fait jouer la morale, les sciences, les religions, elle ne dit pas seulement « régime », elle dit « civilisation, façon de vivre ». Elle touche à tout, elle intéresse tous les actes de tous les êtres. Pourtant, elle est simple en apparence et ne présente aux peuples que des images élémentaires, puissantes, séduisantes. Elle pourrait s'exprimer à la rigueur par une dizaine de préceptes, alors que l'expérience russe est en équilibre instable sur d'énormes traités doctrinaires que personne au monde ne songe sérieusement à lire.

L'expérience américaine est triomphante, sûre de l'avenir. Elle est à peine discutée. Elle tient tout le monde en respect. A cela près qu'elle se poursuit et se complète, ce n'est plus une expérience, mais un trousseau de lois, de règles. Pour certains, une méthode, pour d'autres un évangile.

Répandue partout avec d'infimes variantes, la méthode américaine a maintenant pour champ le monde entier. Elle

semble — mais ce n'est qu'un semblant — compatible avec tous les systèmes politiques. Elle s'arrange de tout, se charge de tout, vient à bout de tout. Elle commence à coloniser la Russie soviétique elle-même, à titre, si j'ose dire, purement démonstratif.

Vertu suprême pour les « vérités nouvelles », la méthode américaine enchante les êtres simples et ravit les enfants. Tous les enfants que je connais raisonnent en Américains dès qu'il s'agit de l'argent, du plaisir, de la gloire, de la puissance et du travail.

***

S'il est vrai, comme le dit Barrès, que, pour assurer la paix sociale, il faut « que les pauvres aient le sentiment de leur impuissance », l'Amérique peut dormir tranquille. La plus forte raison de cette sécurité sublime, ce n'est pas, à mon sens, la législation, sévère comme une citadelle, et non plus la force armée, avec ses instruments, ses gaz, ses poisons, et non plus les polices publiques et privées aux exploits légendaires. Cette raison majeure, je la vois dans l'inextricable complexité de l'organisme social, dans son rythme vertigineux, dans ses proportions désormais incommensurables avec l'intelligence humaine.

Un ministre de la République française me disait naguère en souriant : « Ce soir, vingt hommes résolus peuvent s'emparer de Paris, c'est-à-dire de la France, c'est-à-dire du pouvoir. »

Pour Moscou, pour Leningrad, grandes bourgades, la chose est encore plus claire. Rien qu'à traverser, le voyageur parvient à comprendre le coup de main, découvre les points sensibles, reconstitue l'émeute initiale. Mais l'Amérique! Mais Chicago! Mais New-York! Montrez-moi l'intelligence capable de comprendre — je dis bien de saisir ensemble — cet enchevêtrement de forces en action.

J'ai dit au commandant d'un très grand paquebot : « Faites-vous corps avec votre bateau? Votre intelligence, votre sensibilité se prolongent-elles naturellement à travers les poutres d'acier jusqu'aux extrémités de cet organisme énorme, comme vous savez qu'il arrive pour un avion, pour une

auto? Sentez-vous ce qui se passe, sur ce navire, à deux cents mètres d'ici? » L'honnête homme a secoué la tête : « Non, m'a-t-il dit, j'éprouvais ce que vous dites sur des bateaux moins grands; mais celui-ci dépasse presque les facultés d'une seule âme. Il n'est plus à l'échelle. »

De même pour toutes choses. Que la Grande Armée s'ébranle, et le génie de Napoléon ne parvient plus à vivifier, jusqu'à la pointe des antennes, ce corps démesuré. La Grande Armée n'est plus à l'échelle d'un homme.

Que dire de l'Amérique, cette prodigieuse tuméfaction? Elle n'est plus à l'échelle des esprits qui l'ont créée. Nul homme ne peut plus s'en former une idée efficace et claire. Dieu lui-même...

Ce peuple est emporté dans les rouages d'une mécanique dont personne, bientôt, ne connaîtra plus les secrets, les chevilles maîtresses, les zones vulnérables, les centres vitaux.

Contemplant les vingt ascenseurs d'un building, j'ai demandé : « Que ferez-vous s'il se déclare une panne d'électricité? — Oh! m'a-t-on répondu, nous sommes branchés sur trois secteurs différents. »

Et le mouvement! Le mouvement comparable à l'inertie, le mouvement de cette masse qui roule on ne sait vers quoi, par une sorte d'habitude véhémente!

La civilisation des fourmis s'étend sur la face des continents émergés, depuis le froid du Nord jusqu'au froid du Sud. Peut-être y a-t-il, çà et là, quelque révolte de palais. Mais la civilisation des fourmis dure depuis des siècles de siècles. Pas de révolution chez les insectes.

Pas de révolution imaginable dans la fourmilière américaine. A moins qu'un jour, sans qu'on sache pourquoi, sans qu'on ait pu le prévoir, sans même qu'après coup on parvienne à l'expliquer, à moins que l'incroyable machine se détraque tout à coup, s'effondre et tombe en cendres. Car, avec l'homme, on ne sait jamais.

***

L'Amérique peut tomber, la civilisation américaine ne périra pas : elle est déjà maîtresse du monde.

Serons-nous conquis, nous autres, gens des terres moyennes?

Les plus étranges américaneries, je les ai vues en Allemagne, dans ce pays dont les jeunes hommes, au retour de leur premier voyage transatlantique, trouvent que New-York n'est pas mal, mais plus assez américain.

Derrière ses architectes, j'ai visité la nouvelle ville de Francfort, la cité des blocks, pareils, en leur monotonie, à des falaises de craie blanches, habitées par des bestioles disciplinées.

Il y a, sur notre continent, en France comme partout, de larges places que l'esprit de la vieille Europe a dès maintenant désertées. Le génie américain colonise, petit à petit, telle province, telle cité, telle maison, telle âme.

Comment l'univers ne serait-il pas ébloui? Regardez, gens d'Europe, regardez le nouvel empire! Deux siècles de succès. Une ascension constante. Peu de guerres, et toujours heureusement conclues. Maints problèmes tenus en respect. L'orgueil d'être un peuple nombreux, riche, redouté, admiré, cet orgueil qui commence à tourmenter le plus humble des passants perdus dans la fourmilière, cet orgueil qui peut, demain, livrer cent millions d'âmes aux entreprises de maîtres enivrés.

***

Le ciel s'est déchiré du côté de Jersey-city. Un fulgurant trait de soleil montre Manhattan et se promène, comme un index, sur ces édifices étranges qui semblent des jouets curieux, compliqués, déconcertants. Il fait étinceler les vitres de cent mille bureaux où sont affichés des graphiques vertigineux qui représentent des combats, autrement dit des victoires, et qui, tous, montent, montent, d'un seul élan, d'une seule haleine.

Le vent fraîchit. Le building, sous mes pieds, frémit dans toute sa hauteur, diapason d'acier, de brique et de béton. Les cheminées, dissimulées dans les ornements de la flèche, exhalent, tel un mortel encens, les gaz empoisonnés que distille, à huit cents pieds d'ici, la machinerie du sous-sol.

Ah! que je reste encore un peu, que je savoure encore

un peu cette amertume ineffable de n'avoir pu aimer ce que je vois.

Que manque-t-il donc à ce peuple, pour être vraiment un grand peuple, porteur d'un grand message, digne d'un grand crédit, de respect, d'admiration? Que manque-t-il à cette gloire?

De grands malheurs, sans doute, de grandes épreuves. De ces aventures terribles qui mûrissent une nation, la reploient sur elle-même, lui font chérir ses trésors véritables, prodiguer ses plus beaux fruits, découvrir son vrai chemin.

***

Si je pensais que cette civilisation fût le prolongement de celle qui, depuis trente ou quarante siècles, a, malgré bien des erreurs, enrichi, orné, ennobli le patrimoine de l'espèce, de quel cœur ne chanterais-je pas ses louanges? Mais, où d'autres voient un prolongement, je sens une déviation, je distingue une rupture.

Si je pensais que l'Europe épuisée par ses malheurs et ses crimes eût, de l'autre côté des mers, une postérité fervente, consacrée à la vieille cause que tant de grands hommes ont servie... Mais quoi! Après plus de deux siècles, on peut encore compter sur les doigts de la main les représentants de cette société nouvelle auxquels nous voudrions offrir une place dans notre cœur et dans notre Panthéon!

Et même si je pensais que notre civilisation européenne fût au terme de ses desseins, qu'elle eût épuisé ses ambitions et parfait la somme de ses œuvres... Mais, cela, je ne le pense pas.

GEORGES DUHAMEL

TERRE DE FRANCE : RAMEAU

« Toute son âme et tout son esprit étaient dans son clavecin. Quand il l'avait fermé, il n'y avait plus personne au logis. ».

La solitude de Rameau n'héberge qu'un seul amour. On chercherait en vain une autre grande passion dans sa vie. S'il aime une femme dans sa jeunesse, il semble que ce soit par distraction. Il ne s'abandonnera vraiment qu'à son inspiration; elle est instante, elle est pressante, et ses exigences sont toujours nouvelles; elle le comble tour à tour de joie et de tristesse; elle le délivre et l'accable; elle fait de lui un isolé parmi les hommes, mais un être puissant, et fier de sa puissance; l'homme attentif aux seules rigueurs de son destin, celui que la mort même ne peut distraire du monde sonore et qui, sur son lit d'agonisant, n'aura d'autres paroles que pour reprocher au curé de Saint-Eustache la fausseté de sa voix.

Ainsi l'œuvre de Rameau le requiert tout entier, et pourtant n'espérons point qu'elle nous le livre tout entier. Par une sorte de miracle que nous impose sa maîtrise, nous accédons au charme de sa spontanéité sans rien connaître de son effort. La somme de ses sacrifices est le prix gratuit de notre plaisir. Sa musique, comme une grande phrase classique, se dénoue avec une simplicité apparente faite de renoncements successifs.

Quel est le sens d'une telle abnégation, sinon l'obéissance

aux plus pures disciplines de l'esprit français? Les idées, chez Rameau, obéissent à un enchaînement nécessaire : elles procèdent lentement, guidées par une sorte de force naturelle, et les termes qui les expriment sont toujours liés entre eux par une affinité secrète. Soumission de l'instinct à la volonté : souci constant d'un homme dont toute la vie a été une préoccupation d'ordre et de clarté.

***

Aussi bien tout concourt, chez Rameau, à assurer cet équilibre entre l'imagination et la raison. N'est-il pas, dans son art, physicien autant que poète, et l'esprit scientifique chez lui ne va-t-il pas de pair avec l'esprit créateur? Musicien né, il a l'instinct mathématique. La précision du nombre l'émerveille. Elle conduira ses expériences, régira la syntaxe de sa langue impeccable.

Mais, dans les limites mêmes de cette précision scientifique, un esprit aussi libre et aussi complexe que celui de Rameau ne cesse de nous surprendre par l'imprévu de ses réactions. Les recherches les plus ardues et les plus savantes de sa théorie partent des données les plus élémentaires du bon sens, et sa doctrine des accords et des renversements utilise les plus simples observations prises dans la nature. Au contraire, le magnifique « Chant Intérieur » du corps sonore, dont il proclame la simplicité, est en réalité « composé ».

Une remarque de Descartes sur les consonances fournit à Rameau la matière de son enseignement : il établit une mathématique des sons. Mais, en même temps, son intuition d'artiste le guide librement vers des voies plus secrètes, lui fraie une invisible route jusqu'à l'essence même des choses, et ainsi celui que ses contemporains ont accoutumé de traiter en « physicien » et en « philosophe », celui que l'on appelle le « Newton des sons », et qui lui-même tire fierté de ce titre scientifique, se retrouve soudain, dans le mystère de sa naissance, un simple « musicien » de génie.

De cet état de grâce où se révèle le génie propre de Rameau, quel est pour nous l'attrait? Je le trouve dans la promesse

et le partage d'une victoire française, victoire où l'esprit ne cède rien à la force.

Rameau, pour nous, a maîtrisé les plus sûres qualités de notre race. En lui, nous nous retrouvons; bien plus, nous nous découvrons, et cette découverte n'éveille en nous nulle nostalgie mais au contraire une évidence, celle que porte en soi la possession immédiate du bonheur. Domaine d'élection, musique de joie pure, ah! d'une joie toute spirituelle, et qui touche aux délices de l'intelligence. Elle satisfait pleinement notre goût de la synthèse de l'équilibre et de la mesure. Avec pudeur, avec décence, elle nous redit sans cesse les mérites de cette libre contrainte et de cette exquise retenue d'où naît pour nous la grâce. Nous parcourons un fier jardin à la française où toute allée, honorée du soleil, et créant l'harmonie entre les plantes les plus rares, paye son tribut à la raison.

Élucider et dépouiller : tels sont les deux soucis constants où s'enfermera toujours la probité d'un pur artiste, d'un pur Français de grande lignée. A resserrer toujours le thème pour éprouver sa précision, la volonté scrupuleuse de Rameau finit par conférer à sa musique une sorte de clarté presque surnaturelle. Et cette intime résolution de n'exprimer que l'essentiel trouve pourtant dans la sauvegarde d'un goût très sûr la certitude de ne jamais rebuter ni lasser. Le vieux Poussin connaissait bien l'essence et le mystère du « plaisir » artistique, qui assignait à l'art pour seule fin ce qu'il appelait tout honnêtement « la délectation ». L'art de Rameau ne tend qu'à « plaire », mais avec la douceur pleine de mélancolie du sourire.

Cette délicatesse nuancée fait d'un art si français un art d'aristocrate. En face de tel monstre romantique, Rameau signifiera toujours pour nous la qualité supérieure au volume.

***

Pour mieux apprécier ce miracle d'équilibre que constitue l'art de Rameau, il faut le replacer dans son temps, c'est-à-dire en pleine période de transition. A combien de périls ne

doit-il pas se soustraire, au milieu des complaisances et des tentations du jour?

Déjà, pendant toute la première partie de sa carrière dramatique, il avait dû tenir tête aux passions suscitées par la réaction lullyste et, sans rien sacrifier à la mode, au risque de faire figure de révolutionnaire cherchant à déconcerter la critique par les difficultés techniques de son art, il avait réussi à imposer, en face de l'école mélodiste, « la prodigieuse mécanique » de sa doctrine symphoniste : *Hippolyte, les Indes Galantes, Castor et Pollux, Dardanus,* autant de victoires sur le passé et sur la mode, qui semblaient assurer pour longtemps à la musique française la certitude d'un harmonieux destin, en élargissant de façon singulière son véritable champ d'action. Or, voici qu'un orage se prépare, qui va bouleverser toutes les exigences de la mode et mettre de nouveau à l'épreuve le merveilleux équilibre de notre novateur, toujours soucieux de se renouveler sans se dénaturer ni se trahir.

A vrai dire, Rameau, en pleine carrière officielle écrivant une œuvre aussi imprévue que cet étrange *Platée,* véritable opéra-comique révélé pour la première fois à la scène française, semble bien avoir pressenti, douze ans à l'avance, tout ce que l'avènement de l' « opéra bouffe » devait libérer un jour d'abandon et de désinvolture dans l'adaptation du goût musical à une orientation générale vers l'imitation de la nature.

Les esprits, las de la stricte logique qui avait pesé sur le XVIIe siècle, cherchaient alors dans les théories séduisantes de Rousseau un refuge à leur sensibilité opprimée. Aspirant à la liberté, ils croyaient la trouver dans une facilité pleine de confuses espérances. En musique, l'art italien des « Bouffons » va passionner tout à coup la coterie des philosophes. Le succès de la « Serva Padrona » prend la portée d'un événement historique. A la musique réfléchie et sage succédait la libre turbulence d'une simple farce humaine, immédiate et directe, souvent désordonnée. Cette indiscipline de l'esprit était accueillie comme une émancipation.

Rameau porte en lui une source trop vive pour ne pas s'adapter au goût du jour : mais avec quelle maîtrise, avec quel sens des nuances et quelle parfaite mesure va-t-il le faire. La

fête populaire devient chez lui le divertissement, c'est-à-dire plaisir de peintre et de lettré, ravissement des sens et fête de l'esprit. Celui qui apportait une technique révolutionnaire au service du vieil opéra conventionnel sait aborder l'opéra bouffe avec une véritable timidité d'expression, l'élevant ainsi d'instinct à sa vraie stylisation. Il y est aidé par la qualité même de son esprit, par la sûreté infaillible de son goût, et par ceci de foncièrement classique que constitue chez lui l'horreur de toute imprécision et de toute ambiguïté.

Éternel secret de cette aisance et de cette grâce qu'on ne se lasse point d'aimer, comme un signe de naissance, chez un Français de bonne race, Rameau traduit les sentiments comme un écrivain de grand style exprime les idées : avec justesse et netteté. Sa langue répugne à l'impropriété, comme son âme au trouble. Il ne grève son œuvre de nulle inquiétude vague; sa musique est toujours sûre de son élan et comme fière de sa certitude. Elle est sans alliage, spontanée et vivante, trop jeune pour être voluptueuse : elle a la fatalité de la jeunesse. « Triste, triste musique! » dira Berlioz, qui n'y trouve que le vide.

***

C'est que la maîtrise d'un tel art ne livre point ses scrupules, pas plus que ses moyens, et ses ressources sont invisibles, son orgueil fait de « modestie » au sens propre du mot.

On chercherait en vain chez Rameau les traces de la moindre complaisance. Sa mélodie est directe. Elle ne tâtonne pas à la recherche de délices rares et prolongées. Avec toute la distinction d'un être de race, elle semble s'acquitter de son autorité. Incorruptible et prompte, inaccessible aux tentations de l'arabesque, elle va trop vite au fait pour avoir le temps de s'alanguir. Son rêve existe cependant, mais il est pur et bref comme celui d'un enfant.

On a reproché à Rameau de ne pas traduire la nature. Il est certain qu'il ne faut pas rechercher dans sa musique les nostalgies sensuelles, ni les suggestions plastiques du poème symphonique. L'authenticité de sa race est trop

pure pour s'adultérer. J'entends qu'il appartient trop encore à la tradition du XVIIe siècle pour s'abandonner jamais à l'ivresse des forces naturelles. Et cependant tel est son pouvoir de magicien, qu'à travers tout l'ascétisme intellectuel de son art, il donne parfois l'illusion d'évoquer matériellement la substance des choses.

Au demeurant, pourquoi demander à Rameau de faire œuvre d'illustrateur? Il y songe si peu que ses livrets ne sont le plus souvent que des prétextes à libres développements musicaux, les transpositions de son art étant justiciables du seul monde musical, irréductible à tout autre. Pour lui, le mot est un son, qui doit exprimer seulement l'intensité de ses vibrations.

Rameau a créé à son usage un alphabet des grands sentiments. La tristesse et les états mal définis appartiennent au mode chromatique; la joie, éclatante comme le vermillon, aux tons majeurs de *la, do, ré*; les actions héroïques aux tons de *ré, la, mi*; la sérénité retourne à la tonale, cette « bonne note » marquant toujours le retour vers la paix de l'âme.

Mais ce qui hantera toujours l'artiste dans son impuissance à capter l'essence des choses, c'est le mystère du mouvement. Et où surprendre ce mystère, sinon dans l'être humain lui-même? Tout le secret de l'art de Rameau tient précisément dans la compréhension du souffle qui nous anime. Respirer avec la nature, n'est-ce pas la plus sûre façon de s'en « inspirer »?

***

A ce point de son élévation restitué à sa fonction pure, il semble que Rameau dégage pour nous le sens véritable et éternel de la musique, son humanité profonde.

Ainsi, dépassant les limites du fortuit pour accéder à l'universel, il ne limite jamais son art à l'expression d'un sentiment personnel. Sa musique n'est pas son histoire. On chercherait en vain dans son œuvre les étapes d'une vie sentimentale. Son but est de provoquer en nous un état de ferveur, un choc capable de restituer l'esprit à sa fonction éminente, qui est l'activité et la grâce, et son pouvoir est si

direct qu'il nous saisit tout entiers. A sa candeur même nous sommes livrés sans défense, comme au pouvoir qu'exerce sur nous la joie profonde et totale d'un enfant. N'est-ce pas la source à laquelle nous tendons du meilleur nous-même pour renouveler un jour nos forces les plus sûres?

Remercions Jean Rameau, musicien français, de nous donner l'illusion perpétuelle de la jeunesse, alors que tant d'autres musiciens se font un jeu de prolonger nos souffrances.

MARTHE DE FELS

LE DANGER AÉRIEN[1]

III

LES OBJECTIFS

Avant l'apparition de l'aviation, les objectifs de guerre étaient de deux sortes : les objectifs terrestres et les objectifs navals. Les objectifs terrestres, c'étaient les troupes à terre, les villes, les points ou les zones d'importance vitale, comme certaines zones industrielles ou certaines mines. Les objectifs navals, c'étaient les escadres et les bases navales.

L'aviation introduit une troisième sorte d'objectifs : ce sont les objectifs aériens, qui comprennent les escadres de l'air et les bases aériennes. Pour prendre le cas concret de 1914, il eût importé au plus haut degré à l'Angleterre, en conflit avec l'Allemagne, d'éloigner de la cité de Londres et des centres industriels anglais les bases aériennes ennemies, de les rejeter si possible à grande distance, et de leur interdire la rive gauche du Rhin et la Belgique, d'où les avions ennemis peuvent partir à bonne portée pour les expéditions de bombardement. Ce but pouvait être atteint, soit en occupant la région considérée par les armées de terre, soit, au cas où cette première solution était impossible, en organisant des expéditions de bombardement sur les bases aériennes ennemies, supposées installées dans la région à interdire, pour détruire les escadrilles ennemies ou rendre leurs terrains impraticables. Ces expéditions auraient pu d'ailleurs amener la bataille aérienne.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1930.

L'aviation a introduit aussi un troisième mode d'action sur les objectifs terrestres et navals, et là encore elle introduit une nouvelle série d'objectifs. Avant l'apparition de l'aviation, on pouvait bien donner aux armées des objectifs lointains : par exemple Paris. Mais il était à présumer qu'en voulant atteindre cet objectif, on rencontrerait des fortifications permanentes et l'armée française, qu'il fallait réduire ou battre avant de pouvoir aborder la capitale. Quant aux forces navales, elles ne pouvaient recevoir que des objectifs marins, les escadres, ou des objectifs côtiers ou très rapprochés de côtes. L'aviation peut tourner les armées de terre et de mer et les fortifications permanentes et aborder Paris si on le lui donne comme objectif, bien que des troupes le couvrent à terre. Elle sera hors d'état d'occuper un point de cette importance, mais elle pourra occuper d'autres points essentiels ayant moins de surface. Paris sera pour elle un objectif qu'on n'occupe pas, mais qu'on détruit. C'est bien là aussi un véritable objectif, et qui a son importance. Et comme tout le territoire français peut actuellement être attaqué par l'aviation, on peut dire que l'aviation a introduit une série nouvelle d'objectifs : tous ceux qu'elle est seule à pouvoir atteindre.

Les possibilités de l'aviation, qui créent un genre d'objectifs nouveau et permettent d'atteindre une série nouvelle d'objectifs anciens, ont bouleversé toutes les notions autrefois admises.

***

Il est du plus haut intérêt d'étudier en détail les objectifs susceptibles d'être donnés à l'aviation ennemie.

J.-H. Fabre, dans ses souvenirs entomologiques, raconte d'étranges histoires sur les insectes hyménoptères. L'insecte va mourir; suivant la loi de son espèce, il va pondre des œufs qui, après sa mort, donneront naissance à des larves. Avant de s'enfermer dans les cocons, où elles mèneront la vie végétative des nymphes, les larves vivront pendant deux ou trois semaines, et passeront ce temps à accumuler des réserves de nourriture. L'hyménoptère qui va mourir doit assurer à l'avance la nourriture des larves et emmagasiner des

provisions dans de véritables greniers. Le problème se complique du fait que les larves ne mangent que des muscles d'insectes vivants. Tués et emmagasinés morts, les insectes destinés à nourrir les larves seraient en putréfaction au bout de quarante-huit heures et n'offriraient à celles-ci qu'une nourriture nauséabonde. Ici interviennent les merveilles de l'instinct, qui chez l'insecte a toutes les apparences de la science la plus avertie. L'hyménoptère part à la chasse, découvre le gibier et pratique sur lui une opération qui le paralyse; puis il l'amène dans son grenier. La proie paralysée n'est pas morte; elle vit d'une vie sans mouvement qui peut durer deux ou trois mois : c'est un garde-manger vivant. L'opération de la paralysie se fait à l'aide d'un aiguillon que porte l'hyménoptère et qui inocule au gibier une goutte de venin dans un centre nerveux : c'est un coup de poignard empoisonné. Mais ce qui confond, c'est la science variée avec laquelle le gibier est paralysé suivant le cas. Les cerceris, qui s'attaquent à des charançons, dont les trois centres nerveux sont presque confondus, donnent un seul coup de poignard. Le calicurgue annelé s'attaque à une araignée, la terrible lycose de Narbonne, « dont la morsure tue la taupe et le moineau, et met l'homme en péril »; un premier coup de poignard dans la bouche paralyse les crochets venimeux, rendus dès lors inoffensifs, et permet au calicurgue de poignarder tout à son aise le centre nerveux principal, situé dans le thorax. Le sphex à ailes jaunes choisit comme victime un grillon dont les trois centres nerveux sont éloignés l'un de l'autre; le grillon est terrassé, étendu sur le dos, et l'arme empoisonnée plonge une première fois dans le cou, une deuxième fois dans l'articulation du thorax, une troisième fois dans l'abdomen : la paralysie est consommée. L'ammophile s'attaque à des chenilles à costumes gris, douze fois annelées, qui comportent douze centres nerveux, plus le cerveau; la chenille à costume gris reçoit treize coups de poignard. Après quoi, tous ces gibiers paralysés sont transportés dans les greniers à vivres où seront pondus les œufs. On voit que les hyménoptères s'entendent à traiter le cas concret; il faut noter d'ailleurs que le coup de poignard empoisonné, donné à côté des centres nerveux, n'obtient aucun résultat et laisse le gibier en bonne santé.

Ceci n'est pas une autre histoire : c'est bien la même. L'insecte choisi comme gibier, c'est notre territoire national; les larves, ce sont les armées de terre ennemies, enfin les hyménoptères représentent l'aviation ennemie. Le monde des insectes, où la guerre est la règle, peut enseigner beaucoup de choses aux hommes, qui, plus heureux, jouissent quelquefois de la paix et ne font la guerre que par intermittence. La leçon de l'insecte est la leçon bien connue de la loi du moindre effort, ou du travail à rendement maximum : elle se traduit par la notion fondamentale qu'il faut concentrer ses efforts sur les *points sensibles*, les *points vitaux*. L'aviation ennemie tendra donc à paralyser la nation, à la mettre dans l'impossibilité de faire usage de ses forces; elle en fera ainsi une proie mûre pour les armées de terre et de mer. C'est bien le but que se proposait l'hyménoptère et, pour achever le parallélisme, il ne manque même pas la goutte de venin, qui, semblable à certains gaz, agit sur les tissus nerveux.

Il faut donc faire un classement des différents points du territoire national, et il faut chercher les points sensibles et surtout les points vitaux, pour les immuniser contre des atteintes qui seront toujours graves et qui peuvent être mortelles. Ce choix est difficile; on aura toujours tendance à trouver tout très important, et on aboutira à des listes interminables de points à protéger.

Il y a là un acte de jugement des plus délicats; le critérium qui seul peut s'exercer est l'importance du point considéré dans la vie du pays; d'autre part les points sensibles sont très divers dans toutes les branches de l'activité nationale. Les détails du plan de défense intéressent donc l'ensemble du pays.

Essayons d'examiner l'ordre d'urgence des points sensibles à défendre dans différents cas.

***

Plaçons-nous d'abord dans la situation du *début d'une guerre*. A ce moment, l'aviation pourra tenter de se débarrasser en premier lieu de l'aviation adverse, soit en la détruisant dans les bases aériennes, qui recevraient ainsi les premiers coups de poignard, soit en livrant et gagnant la bataille de l'air.

Ayant acquis sa liberté de manœuvre, elle s'attaquera aux points vitaux : centres nerveux du pays et de l'armée; sièges du gouvernement et du commandement des forces mobilisées. Elle pourra le faire en employant un de ses multiples moyens d'action, ou mieux plusieurs de ces moyens simultanément. Elle frappera ainsi un premier coup de terreur pour désorganiser la tête du pays et des armées. Se retournant ensuite vers la circulation, l'aviation cherchera à la gêner, sinon à l'interdire. Dans les premiers jours d'un conflit, elle peut tenter de troubler la mobilisation et la concentration.

Il paraît difficile d'arriver à troubler la mobilisation : les mouvements de mobilisation ne comportent que des mouvements d'isolés ou de faibles détachements; il semble presque impossible d'agir sur ces mouvements. Cependant des attaques sur certains centres de mobilisation ou sur des dépôts de matériel de mobilisation pourront amener quelque désordre.

L'action sur la concentration paraît plus facile et plus efficace : là, il serait peu adroit de la part de l'aviation, et d'un rendement infime, d'attaquer les trains ou les colonnes en mouvement sur les routes. Appliquant, ici surtout, le principe du point sensible, elle tâchera d'imiter les hyménoptères qui, frappant aux bons endroits, cherchent des rendements foudroyants. Il suffira pour cela à l'aviation d'attaquer les ouvrages d'art et les points de passage obligés des courants de transport et des routes de concentration : elle le fera, soit par ses bombes, soit par des détachements déposés à terre et chargés d'exécuter des destructions suivant un plan arrêté à l'avance. Si les moyens de l'attaque sont assez puissants, peut-être pourra-t-elle obtenir l'arrêt de la concentration. Si les moyens de l'attaque sont insuffisants, ou si les moyens de défense réussissent à arrêter quelques attaques, la concentration continuera, mais avec gêne et au prix de retards plus ou moins importants.

Or, tout retard dans l'exécution de la concentration peut être dangereux, sinon mortel. En 1914, avant que le danger aérien existât, la concentration s'est déroulée dans l'ensemble suivant l'horaire prévu, jouant comme un beau mécanisme de précision bien réglé. Il faut qu'il en soit de même dans un prochain conflit malgré le danger aérien : la génération qui portera

sur ses épaules tout le destin de la patrie doit être mise sous les armes et transportée aux frontières avec la même vitesse et la même régularité d'ensemble. Pour cela, il faut protéger la concentration contre le danger aérien en recherchant ses points sensibles et en les cuirassant contre les coups de poignard. On ne pourra sans doute pas éviter que certaines entreprises de l'aviation ennemie réussissent et qu'il y ait quelques pertes dans les trains et sur les routes de concentration; ces accidents, au moins, doivent être isolés : il faut que tous les moyens de transport utilisés jouent leur rôle jusqu'au bout. Dans la vie du pays, au début d'un conflit, c'est bien là l'essentiel à défendre. Si on n'y parvient pas, ce sera pour le moins la concentration reportée plus en arrière et la bataille livrée sur le territoire national avec tous les deuils, les abandons et les ruines qu'elle comporte. Le début d'une campagne a toujours une importance exceptionnelle : il importe avant tout de se garantir contre une catastrophe décisive. Avant de songer à gagner en 1918 la deuxième bataille de la Marne, il a surtout fallu ne pas perdre la première en 1914.

En même temps qu'elle attaquera la concentration, l'aviation pourra frapper les gros centres de population, par des attaques combinant tous ses moyens d'action, de façon à frapper de terreur les populations. Incendies, gaz, explosifs pourront espérer d'avoir raison de la volonté de la nation.

Coups frappés à la tête, sur le gouvernement et le commandement, retards sur la concentration, coups frappés sur la population civile, l'ensemble pourrait donc amener le désastre et contraindre le pays à la paix? Ce serait alors la décision de la guerre, avant toute bataille terrestre, par la seule action de l'aviation.

Une telle éventualité est-elle possible? Cette possibilité est très controversée, et nous ne sommes qualifiés ni pour résoudre la controverse, ni même pour donner un avis. Nous nous contenterons de donner deux opinions opposées.

Le général Niessel admet que les effets de l'aviation « pourront parfois même aller jusqu'à briser le moral du commandement et du gouvernement ennemis ». Mais il ajoute aussitôt qu' « il ne faut pas s'exagérer les résultats à attendre à ce dernier point de vue; ils dépendront entièrement de la vigueur

morale et intellectuelle de l'adversaire ». D'autre part, le général Niessel estime que c'est surtout par des « investigations au-dessus et au delà de la zone tenue par les forces de terre et de mer ennemies » que l'action de l'aviation se fera sentir, plus que par des missions indépendantes; l'aviation est bien « susceptible d'exécuter certaines opérations sans liaison directe avec l'armée et la marine : bombardements lointains et batailles aériennes; mais ces opérations ne doivent jamais faire perdre de vue la combinaison des efforts avec l'armée et la marine ni s'exécuter à leurs dépens. Le haut commandement a le devoir de résister aux pressions exercées en vue d'attribuer à ce genre de missions une place excessive ». L'aviation, employée surtout en liaison avec l'armée de terre, ne peut donc, à elle seule, donner la décision[1].

Le général italien Giulio Douhet a exprimé d'autres théories. Depuis plusieurs années, dans une foule d'écrits parus dans les revues militaires et civiles, et en particulier dans chaque numéro de la *Rivista Aeronautica*, il s'est fait l'apôtre inlassable de l'armée de l'air. Résumées en quelques mots, les théories du général Douhet peuvent s'énoncer ainsi : une formidable armée aérienne représente une nécessité absolue pour l'existence même de la patrie, car, sans elle, il n'y a ni puissante armée, ni puissante marine qui puisse la sauver. On peut en conclure ceci : 1° la décision du conflit à venir sera en l'air; 2° il est nécessaire de revoir l'échelle des valeurs des trois forces armées (armée, marine, air); 3° il est nuisible de distraire des ressources aériennes de l'armée de l'air pour constituer des aviations auxiliaires[2]. (On appelle aviations *auxiliaires*, en Italie, celles qui appartiennent en propre à l'armée et à la marine, et qui par conséquent ne font pas partie de l'armée de l'air; en France on dit plutôt : aviation de coopération). Développant sa pensée, le général Douhet a écrit :

On peut affirmer que l'aviation auxiliaire, au point de vue de l'économie générale de la guerre, est : 1° *inutile*, parce que, si elle ne réussit pas à conquérir la maîtrise de l'air, on ne peut pas l'employer;

1. *La Maîtrise de l'air.*
2. *Rivista Aeronautica*, septembre 1928 : général Douhet : « Chasse, combat, bataille. »

2° *superflue*, parce que, si elle réussit à conquérir la maîtrise de l'air, il sera toujours possible de doter l'armée et la marine de services aériens auxiliaires de circonstance, qui seront toujours suffisants, étant donné que l'ennemi est impuissant à voler; 3° *nuisible*, parce que, en retirant des forces à l'armée de l'air, on diminue les chances de conquérir la maîtrise de l'air.

Tel est le raisonnement contre lequel on ne peut rien opposer, sinon l'impossibilité de conquérir la maîtrise de l'air. De fait, si on réussit à démontrer qu'il est et qu'il sera impossible de conquérir la maîtrise de l'air, tout le raisonnement tombe[1].

Le général Douhet admet qu'on pourra conquérir la maîtrise de l'air, et une maîtrise absolue, par opposition à une supériorité locale et momentanée. Cette maîtrise s'obtiendra par une action de force de l'armée de l'air et non par une action de surprise. Enfin, le général Douhet veut que l'armée de l'air se préoccupe essentiellement d'attaquer l'ennemi et de lui infliger le plus de mal possible, *sans se préoccuper des actions offensives de l'ennemi sur terre.* Parlant du danger aérien, le général Douhet écrit : « Le péril aérien ne se pare qu'avec des moyens aériens. Toute force qui est distraite de l'accroissement des forces aériennes est un gaspillage et par conséquent un mal. Il faut conquérir la maîtrise de l'air; une fois maître de l'air, tous les périls sont à la fois éloignés. »

Les idées du général Douhet ont été très discutées en Italie et à l'étranger; il serait intéressant que cette discussion soit mise en détail sous les yeux du lecteur français.

Les deux opinions s'opposent complètement. Nous plaçant ici au seul point de vue de la défense, il nous paraît indispensable de garantir le pays contre des attaques aériennes qui seront peut-être mortelles. Même si on partage entièrement les avis du général Niessel, on peut redouter d'avoir affaire à un adversaire qui fasse siens ceux du général Douhet. Le risque de perdre la guerre, avant d'avoir livré la bataille terrestre, existe dès maintenant; il est insupportable : il faut prendre des garanties contre lui, sans négliger pour cela l'armée ni la marine. D'autre part, même en partageant les idées du général Douhet, il est difficile d'admettre que tout l'effort budgétaire portera sur la constitution d'une armée de l'air, et qu'il n'y aura pas de défense anti-aérienne du territoire,

1. *Rivista Aeronautica*, décembre 1927 : « L'Armée de l'air. »

autre que les escadres aériennes. Si, malgré tous ces soins, la bataille aérienne est perdue, il n'y a plus aucune garantie : l'État serait livré pieds et poings liés aux entreprises de l'aviation ennemie. Au contraire, un État dont les défenses anti-aériennes ont été soigneusement préparées en temps de paix, pourra encore continuer la lutte en gardant ses chances de succès, bien que la bataille aérienne ait été perdue. Si la défense anti-aérienne n'est pas organisée, la perte de la bataille aérienne équivaudra sans doute à la perte de la guerre.

***

Plaçons-nous dans un autre cas. La concentration a pu s'effectuer des deux côtés, les premières batailles ont été indécises et ont abouti à un équilibre relatif sur un front stabilisé. L'aviation conservera une partie de ses missions sur les moyens de transport, mais elle reportera son effort sur la production des usines qui travaillent pour la défense nationale. Puisque la guerre s'annonce comme longue, la production industrielle va prendre une grande importance; il est logique de chercher à la paralyser surtout dans la période critique de la mise en marche de fabrications nouvelles.

Dans ce domaine, l'aviation agira par ses effets matériels et par son action morale.

Dans l'ordre des résultats matériels, l'aviation ennemie cherchera à appliquer strictement la théorie du coup de poignard sur le point sensible, qui donne de grands rendements de destruction aux moindres frais. Il n'est pas intéressant pour elle de jeter au hasard des bombes sur une région industrielle; on n'obtiendra que des rendements infimes en atteignant au petit bonheur des ateliers. A quoi sert-il de mettre hors de service un haut fourneau ou vingt machines-outils, quand dans la région même, cinquante autres hauts fourneaux ou mille autres machines-outils continuent de fonctionner? Il est d'un rendement bien meilleur de frapper la centrale d'énergie qui fait fonctionner un grand nombre de hauts fourneaux, ou un grand nombre de machines-outils, car on provoque ainsi l'arrêt immédiat de tout un ensemble industriel.

Un deuxième moyen de gêner la production qu'emploiera

certainement l'aviation ennemie sera le moyen moral. A l'aide de moyens relativement réduits, c'est-à-dire d'un tout petit nombre d'avions emportant beaucoup d'essence et quelques bombes de petit calibre, on pourra maintenir en alerte et gêner la production de toute une région industrielle. L'état d'alerte pourra être maintenu pendant de longues heures, entretenu par le jet de quelques bombes et par la présence permanente d'un avion au-dessus de la région; il en résultera chez le personnel une tension nerveuse et une fatigue qui diminueront sensiblement le travail produit et sa qualité.

Les enseignements de la Grande Guerre sont probants à cet égard.

Du 10 septembre 1916 au 6 novembre 1918, la Sarre a été alertée 29 fois. Il en résulta une interruption du travail d'environ 42 heures, ce qui pour 5 000 ouvriers aboutit à un déficit de 210 000 heures. Cet exemple montre nettement l'amoindrissement de la production que peut causer, non seulement l'attaque aérienne elle-même, mais encore sa simple menace[1].

Le préjudice causé au travail par les attaques aériennes se traduira surtout naturellement par une diminution de la production industrielle qui se fera d'autant plus sentir qu'on aura moins préparé la protection antiaérienne. La Grande Guerre en a apporté la preuve, bien que le développement de l'arme aérienne ne fût encore qu'à ses débuts. De source anglaise, nous savons que la production de fer du district de Cleveland, par suite des attaques aériennes qui se produisirent en treize semaines différentes de l'année 1916, diminua de 300 000 tonnes, soit un sixième de la production annuelle. Le rapport établi à ce sujet déclare : « Dans quelques industries de guerre, on a observé que, dans les jours qui suivent les attaques aériennes, les ouvriers habiles chargés de travaux de précision faisaient plus de fautes que d'habitude, que la qualité du travail produit était plus faible et que les attaques aériennes rendaient impossible une production régulière[2]. »

Du côté allemand, un témoignage caractéristique est donné par un télégramme daté du 18 novembre 1916, adressé par l'Union des Aciéries de Düsseldorf à la Direction suprême de guerre, pour demander un renforcement de la défense antiaérienne, fondé sur les raisons suivantes :

1. *Die Luftwacht*, août 1928. Major Grosskreuz et Korvettenkapitän Meine : « Défense contre avions et protection aérienne du territoire pendant la Grande Guerre ».

2. Dr. Krohne, *Le danger aérien et les possibilités de la défense aérienne de l'Allemagne.*

Dans la séance de ce jour, il a été question des troubles sérieux apportés par les attaques d'avions aux aciéries qui sont situées près de la frontière occidentale. Les réductions continuelles du travail de nuit, causées par ces attaques ne causent pas seulement une réduction de la production de l'acier d'environ 30 p. 100, mais font craindre encore une prochaine interruption totale du travail de nuit[1].

Les dégâts matériels causés par les avions à l'industrie et la réduction de la production due à la simple menace des attaques aériennes peuvent troubler gravement la production; il est important qu'on y réfléchisse.

***

Dans tous les cas, l'aviation pourra chercher à frapper le moral des populations. Elle le fera, comme pour les attaques sur l'industrie, soit en cherchant à frapper des coups de terreur, soit en usant les nerfs des habitants, maintenus en état d'alerte perpétuelle.

Voici ce qu'écrit à ce sujet Rees Jenkins :

D'après des observations personnelles, je dirai, par exemple, que le résultat des raids d'avions sur Londres fut que le moral de l'East End baissait visiblement à la fin de chaque période de lune. Beaucoup de rues et de maisons étaient désertes depuis le soir jusqu'au matin; leurs habitants occupaient des tunnels de la Tamise et leurs escaliers. La seule conversation portait sur la possibilité d'un raid de nuit. Il n'est pas surprenant qu'il y ait eu une répercussion importante sur le travail industriel de ces contrées[2].

En cas d'attaques aériennes montées par moyens combinés, il faut toujours craindre les paniques, auxquelles sont sujettes les foules. Comme l'écrit le général Douhet, à propos des résultats de la catastrophe de Hambourg :

Ce qui est advenu à Hambourg démontre expérimentalement — c'est une preuve positive — que si (aux exercices aériens de 1928) Londres avait été attaquée en réalité, comme elle l'a été par feinte, la grande métropole eût été détruite... Pour cela il n'était pas nécessaire de la submerger par les gaz, il eût suffi de frapper quelques zones. *Plus que l'effet matériel agit l'effet moral.* Les morts gisent, ce sont les

1. *Die Luftwacht*, août 1928. *Ibid.*

2. *Journal of the Royal United Service Institution*, août 1927 : « Aspects civils de la défense aérienne. »

vivants qui déterminent la confusion et le désordre. Comment arrêter la panique[1]?...

Cet effet moral, cette action psychologique sur la population civile ont une importance considérable : on ne saurait trop y porter attention. La paix peut cesser brusquement, sans même qu'il y ait eu de période de tension politique. Sommes-nous prêts, aujourd'hui, à voir surgir des avions ennemis, portant une ou deux tonnes de charge utile, ou plus encore, qui dès le premier jour des hostilités bouleverseront nos terrains d'aviation, paralysant ainsi pour un temps l'arme aérienne, qui attaqueront nos transports de concentration, qui frapperont à la tête, au siège du gouvernement et au commandement des armées, qui feront flamber Paris, Lyon, Rouen, Lille, Nancy, Reims et Troyes, en les inondant en plus de gaz vésicants et de bombes explosives, qui débarqueront leurs équipages pour donner ici et là les coups de poignard destinés, suivant un plan savamment préparé, à paralyser le pays? Parmi toutes ces expéditions agressives, un certain nombre est destiné à réussir; à la nouvelle de ces épreuves, des dégâts matériels, des dommages moraux qu'elles comportent, pourrons-nous conserver intacts notre moral et nos résolutions de continuer la lutte, si même nos moyens de combat dispersés ou réduits nous le permettent encore?

Il semble qu'aujourd'hui la population ignore tout des dangers qui la menacent. Aux premières mauvaises nouvelles, elle aura tendance à exagérer le péril et à croire dès le début que tout est perdu. Il faut être honnête; il faut regarder le danger avec calme et le faire connaître. Un homme prévenu en vaut deux, dit la sagesse populaire. On peut ajouter la contre-partie : un homme surpris n'est plus que la moitié d'un homme. Si le danger est connu, au moins pourra-t-on préparer les défenses utiles.

On peut conclure de tout ceci que l'effet maximum sera obtenu par des attaques combinées, employant simultanément tous les moyens d'action de l'aviation suivant un plan méthodique.

1. *Rivista Aeronautica*, septembre 1928, général Douhet : « Chasse, combat et bataille. »

Imaginons une grande agglomération industrielle en plein travail. Une attaque d'avions ennemis réussit à bouleverser les grands réservoirs d'eaux. D'autres attaques sèment des bombes incendiaires, des bombes explosives et des bombes à gaz. Enfin, une dernière attaque sur les centrales électriques prive la ville de lumière et d'énergie. Des incendies, pas d'eau pour les éteindre, des explosifs et des gaz pour entraver les travaux de secours, plus de lumière; une opération de ce genre doit obtenir un rendement considérable.

On peut même concevoir des attaques d'avions en vol combinées avec des attaques de détachements déposés à terre. Les premières forcent la population à s'abriter, pendant que les secondes peuvent opérer rapidement leurs destructions, en sécurité relative, avec l'appui du feu des avions restés en l'air; ceux-ci bombardent le voisinage pour empêcher l'action éventuelle des secours et pour maintenir la population terrée.

Il est vain de discuter pour savoir quel est le moyen d'action le plus efficace de l'aviation. Le meilleur rendement sera obtenu par l'action simultanée des différents moyens, appliqués à différents points sensibles d'une même région pour se renforcer mutuellement. Ainsi les différentes actions, multipliées l'une par l'autre, atteindront l'efficacité maximum.

***

Une première conclusion de l'étude des objectifs, c'est *que les points sensibles du pays sont en nombre considérable.* On peut les classer en plusieurs catégories : gouvernement et commandement, villes, transports, industrie et commerce. Dans chacune de ces catégories, les points sensibles ont un ordre d'urgence. Chacune de ces catégories a d'ailleurs un ordre d'urgence par rapport aux autres catégories, et tous ces ordres d'urgence varient avec la situation stratégique; en particulier, comme nous l'avons vu, ils ne sont pas les mêmes au début d'un conflit et au cours d'une guerre longue.

Une deuxième conclusion, c'est *qu'il y a un danger aérien qui doit être étudié dans son ensemble.* Il faut protéger les points sensibles d'une région dont le fonctionnement sert

à combattre l'un ou l'autre des moyens d'action de l'aviation : par exemple, les centrales électriques, sources d'énergie et de lumière, les réservoirs d'eau, moyens de combattre les incendies et les gaz, etc. Mais cela ne suffit pas, et il faut aussi, dans les mesures de défense, prévoir pour chaque point sensible la parade simultanée des différents moyens d'action des avions. Une attaque aérienne se dirige sur un point sensible : que porte-t-elle dans ses flancs : le feu, les gaz, les explosifs, des mitrailleuses ou des détachements armés? Nul ne le sait, et quand on le saura, il sera trop tard. Tout ce que l'on sait, c'est que le péril vient par l'air. L'avion est ici le facteur essentiel; le danger est bien le danger aérien. Le danger aérien a de multiples formes, c'est un des avantages essentiels de l'attaque. La défense antiaérienne doit parer simultanément toutes les formes du danger aérien : c'est une des plus grandes difficultés de la défense. Mais c'est une erreur d'étudier seulement une des faces du problème et de chercher par exemple la parade du danger aéro-chimique, en négligeant les autres moyens d'action de l'aviation.

IV

LES ATTAQUES AÉRIENNES DANS LE PASSÉ. QUELQUES OPINIONS SUR LEUR AVENIR

Voici quelques renseignements sur les attaques aériennes de la Grande Guerre.

Paris a été survolé, de 1914 à 1917, par 2 zeppelins et 13 avions. En 1918, Paris a supporté trente attaques aériennes, au cours desquelles « 483 avions allemands ont attaqué Paris. Sur ce nombre, 13 furent abattus, 37 seulement réussirent à survoler la ville et jetèrent 12 tonnes de bombes[1] ». La dernière attaque aérienne sur Paris a eu lieu dans la nuit du 15 au 16 septembre 1918.

Les dirigeables firent leur apparition le 21 mars 1915, revinrent trois fois en quatre jours, puis, dix mois après, le 29 janvier 1916;

1. D'après « Ce que peuvent les avions modernes », lieutenant-colonel de l'aviation autrichienne Eyb : extrait de *Luftflotten*, numéro spécial des *Militärwissenschaftliche Mitteilungen* de juillet-octobre 1928.

ils firent ce soir-là 26 victimes. Les attaques par aéroplanes se multiplièrent au moment où les Allemands conduisirent leur dernière attaque à partir de mars 1918. Le 30 janvier, ils avaient tué 45 Parisiens, 13 le 8 mars, 34 le 11. A la station du métropolitain « Bolivar », au cours d'une panique, 66 personnes périrent étouffées. Le 23 mars, tombait, quai de Seine, le premier obus lancé par les pièces à longue portée... Le nombre total des Parisiens tués par les bombardements est de 522, dont 266 par les attaques aériennes et 256 par le canon[1]...

En dehors de Paris, Dunkerque fut une des villes les plus attaquées par les avions ennemis. Dunkerque a subi 175 attaques d'avions, qui ont lancé contre elle 5 022 bombes. Grâce à la construction et à l'aménagement des abris, les pertes n'ont pas été aussi sévères qu'elles auraient pu l'être : dans la population civile, il y eut 196 tués et 269 blessés ; parmi les troupes il y eut 248 tués et 613 blessés. Il est juste de dire que la population civile avait quitté en partie la ville et ne comprenait plus que le quart environ de la population du temps de paix[2].

Londres a été attaquée de nombreuses fois par la voie des airs.

Les raids d'avions de 1914 à 1915 furent négligeables comme opérations militaires. A la fin de 1916, la menace aérienne devint sérieuse. La chute de Mathy, le meilleur conducteur de Zeppelins, à Potter's bar en octobre 1916, marqua la dernière fois où un aéronef put approcher de Londres. Les raids d'avions journaliers commencèrent pendant l'été de 1917 : il y eut à cette époque deux raids bien réussis. Les raids de jour cessèrent complètement après deux échecs : un sur Southend, l'autre sur Ramsgate. La dernière phase était ouverte. Ce fut la phase des raids de nuit, auxquels il apparut tout d'abord qu'on ne pouvait répondre. Cependant, en mai 1918, les perfectionnements dans le tir, les projecteurs, les ballons de barrage, les transmissions et surtout les patrouilles de chasse de nuit avec coopération au sol, suffirent à faire cesser les raids sur Londres, en infligeant de lourdes pertes aux assaillants... Après le mois de mai 1918, il n'y eut plus aucune attaque aérienne sur Londres, et Paris fut encore bombardée 16 fois[3].

1. Dubech et d'Espezel, *Histoire de Paris*.

2. Voir *Dunkerque pendant la guerre*, par Albert Chapelle. Il est intéressant de noter qu'en plus des attaques aériennes, Dunkerque a été attaqué par le canon (445 coups de 380 mm.) et par des torpilleurs (4 attaques avec un total de 1 360 coups). Cependant les pertes causées par l'aviation se montent à plus de 75 p. 100 des pertes totales supportées par la population.

3. *Journal of the Royal United Service Institution*, février 1927. Général Ashmore : « Défense contre avions. »

Les Zeppelins furent abattus au moyen d'obus incendiaires dans l'hiver de 1916. Qui prit leur place? Ce fut une escadrille de bombardiers, la 1re *Kampfgeschwader* allemande, transportée de Macédoine et d'Italie à Gand, et réorganisée comme 3e *Kampfgeschwader*. De Gand comme base, cette escadrille commença ses opérations avec trois raids de jour sur l'Angleterre. Le premier raid fit demi-tour avant d'atteindre Londres et bombarda Folkestone; le second et le troisième trouvèrent la capitale. Elle entreprit ensuite des raids de nuit. La qualité de la 3e *Kampfgeschwader* déclina rapidement à partir du début, tant en personnel qu'en matériel. L'avion Gotha, *Mark IV*, n'était pas d'une bonne construction, sa vitesse et son plafond étaient insuffisants. Pendant l'hiver de 1917-1918 l'avion géant multimoteur apparut pour la première fois sur l'Angleterre; il prouva sa supériorité sur le Gotha... Le plus grand nombre d'avions que la 3e *Kampfgeschwader* ait jamais envoyé à la fois sur Londres est de 32. Sur ce total, 13 appareils réussirent à bombarder la capitale : ce fut le 19 mars 1918[1].

D'après le commandant en retraite von Bülow :

La 3e *Kampfgeschwader* exécuta 22 attaques sur le territoire anglais, dont 11 avec des avions géants. 323 avions réussirent à lancer leurs bombes; cela représente un pourcentage de 82,34 p. 100 des avions ayant pris le départ. Le poids total des bombes jetées atteignit près de 12 tonnes. Parmi ces bombes, se trouvaient plus de 6 tonnes de bombes incendiaires, mais ce n'était pas encore des bombes légères modernes, chargées de phosphore blanc. Au cours des combats qui se déroulèrent les Allemands perdirent 24 avions du fait de l'ennemi, plus 2 avions de l'escadrille d'avions géants n° 501. D'après des documents anglais, la défense aérienne britannique perdit 6 avions[2].

Au cours de plus d'une centaine de raids d'aéronefs et d'avions sur la Grande-Bretagne, au cours de la dernière guerre, l'aviation allemande a laissé tomber près de 9 000 bombes d'un poids total de 280 tonnes sur le sol anglais. Comme résultats, 1 413 personnes ont été tuées et 3 408 autres blessées; Londres a eu pour elle seule plus de la moitié des pertes. Pour défendre Londres, on employait 14 escadrilles, 10 sections de ballons de barrage, 370 projecteurs, 180 canons et à peu près 30 000 hommes[3].

Citons encore un bombardement français sur Carlsruhe, exécuté le 22 juin 1916; d'après des renseignements de source allemande, il y eut 120 morts et 146 blessés dans la popula-

1. *Journal of the Royal United Service Institution*, janvier 1928. Rees Jenkins : « Aspects civils de la défense aérienne. »

2. D'après Franz Carl Endres, *La Guerre des gaz* (traduit de l'allemand par Raymond Henry), Albin Michel, éditeur.

3. *Journal of the Royal United Service Institution*, novembre 1927. Flight lieutenant W. T. S. Williams : « Manœuvres aériennes de 1927. »

Voir aussi *le Temps*, 7 juin 1928. « Le danger aérien. »

tion civile[1]. Enfin, d'après Hans Bayer[2], les attaques aériennes sur le territoire allemand auraient tué 2 500 personnes et causé 25 millions de marks de pertes aux biens, sans compter le manque à produire qui a été le résultat de nombreuses interruptions du travail.

Tous ces résultats obtenus pendant la guerre seraient sans doute surpassés aujourd'hui, car l'aviation est devenue plus puissante qu'en 1918.

***

Aussi la plupart des nations attachent aujourd'hui une importance considérable aux moyens d'attaque par la voie des airs; elles se préoccupent des différentes formes du danger aérien et de l'augmentation de puissance de l'aviation.

La Russie est au premier rang des nations qui se préoccupent d'organiser la guerre *chimique*. Elle a installé au nord de la mer Caspienne une station militaire chimique et bactériologique, pour faire des expériences avec des bombes chargées de gaz toxiques ou de bactéries. Vorochiloff, commissaire du peuple pour l'armée, a déclaré « que l'Union des Républiques socialistes soviétiques possède des avions d'une conception toute nouvelle, et des gaz toxiques les plus foudroyants[3] ». D'autre part, l'U. R. S. S. s'occupe très activement, et d'une façon suivie, de toutes les questions se rattachant à la guerre aérochimique. Les soviets sont secondés dans cette tâche par les aviateurs, chimistes et techniciens spécialistes du Reich. En 1924, avec l'appui du gouvernement des soviets, il a été créé une société des amis de la défense nationale, qui s'attache tout particulièrement et d'une façon méticuleuse, à tout ce qui touche le problème de la guerre aérochimique. En 1925, le coadjuteur du commissaire du peuple pour les affaires militaires, Frunse, déclarait déjà que la fabrication des gaz de combat prenait une bonne tournure et progressait sensiblement. En janvier 1926, on a décidé, afin de coordonner les efforts faits dans cette branche, de

1. *Die Luftwacht*, mai à novembre 1929, Grosskreuz et Meine : « Défense contre avions et protection aérienne du territoire pendant la Grande Guerre. »
2. *Wissen und Wehr* de décembre 1928 : « Défense antiaérienne passive. »
3. Le Wita, *Autour de la Guerre chimique*, p. 40.

fonder un grand syndicat de chimie (Glawchim), qui a pour but de grouper les différents qui travaillent actuellement sans méthode, et avec des moyens financiers réduits[1]. « Non contents de poursuivre des études théoriques sur ces questions, les Soviets ont procédé à des essais pratiques d'attaques de gaz sur les populations.

Le programme des derniers exercices militaires comportait une attaque par les gaz de la ville de Kiew. Toute la population fut mobilisée dans ce dessein. Au début de l'attaque, la population courut aux différents abris déjà désignés, et dans lesquels se trouvaient les moyens de protection nécessaires. Dans la partie de la cité soumise aux attaques par les gaz, on produisit une couche de fumée articielle pour empêcher l'action et l'identification du sol par les avions ennemis; le détachement des pompiers dispersa dans l'air un gaz neutralisant. Les rues de la cité étaient parcourues d'équipes de femmes, spécialisées pour secourir les blessés par les gaz. Toute la population a exécuté les opérations prescrites pour la défense contre les gaz[2].

Un autre essai eut lieu le 2 juin 1928 à Leningrad. Des masques avaient été distribués à la population civile, qui devait, dès le début de l'attaque, gagner les abris à gaz. L'ennemi devait lancer des bombes contenant un gaz inoffensif, mais ayant une légère odeur. La police, la Croix-Rouge et les pompiers étaient mobilisés. « Un combat aérien se déroula hors les murs, mais l'ennemi apparut quand même et bombarda les usines Poutiloff et d'autres usines et couvrit de gaz une bonne partie de la ville[3]. » Enfin d'autres essais encore ont eu lieu à Odessa, en lançant sur la ville un gaz irritant et sans danger[4].

En Pologne, des essais de la même nature ont eu lieu à Varsovie à l'aide d'un gaz légèrement irritant, mais inoffensif. Il semble qu'à cet essai, la population ait été prise de panique et se soit réfugiée dans les maisons[5].

En Angleterre, on procède tous les ans à des manœuvres aériennes, où un parti est chargé d'attaquer Londres et l'autre parti de le défendre. En 1927, 105 raids furent essayés sur

1. Le Wita, *Autour de la Guerre chimique*, p. 51.
2. *Rivista Militare italiana*. Traduction d'un article du colonel roumain Popescu : « La protection de la population contre les gaz toxiques. »
3. *Les Ailes* du 5 juillet 1928.
4. Franz Carl Endres, *La Guerre des gaz*, p. 131.
5. *Ibid.*

Londres et bien que la défense fût prévenue, la majorité des attaques aurait atteint ses objectifs. En 1928, au cours des manœuvres aériennes, l'attaque aurait pu envoyer 200 tonnes de bombes sur ses objectifs.

Les États-Unis d'Amérique attachent une importance considérable au danger chimique. L'*American chemical Warfare Service* groupe 500 officiers et 1 500 hommes à l'arsenal d'Edgewood, qui est « un arsenal chimique, vaste comme une cité, dans lequel est concentrée l'organisation entière du service chimique de guerre[1] ».

La plupart des États tiennent à se garantir contre les surprises possibles du péril chimique.

Un pays qui réaliserait certaines découvertes, écrit le major Lefebure[2], et disposerait de certains moyens de production, pourrait parfaitement répéter la surprise allemande de 1915 (il s'agit ici de l'attaque allemande au Nord d'Ypres en avril 1915), avec des résultats décisifs cette fois.

Ce qui est particulièrement à craindre dans d'éventuels conflits, écrit M. Le Wita[3], ce ne sont pas les gaz connus, mais les surprises de gaz nouveaux contre les effets desquels les masques existants risqueraient de perdre toute efficacité.

La grande importance des mesures à prendre (pour se défendre contre les gaz), a déclaré en 1920 le sous-secrétaire d'État à la guerre devant le Parlement britannique, découle du fait que la préparation de l'emploi offensif des gaz peut être faite en temps de paix dans le plus grand secret, et avoir des résultats extrêmement importants et même absolument décisifs dans les premiers moments d'une guerre[4].

Ces craintes ne sont nullement exagérées. Si on croit le Dr Hanslian :

La guerre chimique des gaz offrira aux nations les plus cultivées, au sens technique et scientifique du mot, une arme supérieure qui, comme telle, confiera aux peuples les plus habiles à la manier une supériorité mondiale, *voire l'empire du monde.*

Cette phrase de *La Guerre chimique*, qui a d'ailleurs disparu de la deuxième édition, est lourde de menaces. Devant une attaque scientifique, avec des gaz nouveaux préparés en secret,

1. *Rivista militare italiana.* Traduction d'un article du colonel roumain Popescu sur « la protection des populations civiles contre les gaz toxiques ».

2. *L'énigme du Rhin. La stratégie chimique en temps de paix et en temps de guerre.*

3. *Autour de la Guerre chimique.* « Comment éviter ce fléau? »

4. Cité par le colonel Bloch, *La guerre chimique.*

aurons-nous la possibilité et le temps de venir à la parade?

Un autre danger qui a été étudié spécialement est celui qui menace la concentration des troupes. Un auteur russe, Vuisotscki, a traité cette question en détail, en examinant les résultats auxquels peut atteindre l'aviation de bombardement attaquant le réseau ferré et le réseau routier[1]. Dans les pays qui ont un réseau ferré peu développé, les plans de concentration peuvent être complètement bouleversés par l'aviation ennemie, qui avec des moyens relativement faibles pourra paralyser le mouvement des trains. L'auteur étudie le cas de la Pologne mobilisant contre l'Allemagne. La Pologne est obligée de faire passer ses trains de concentration par les nœuds de voie ferrée suivants : Varsovie (capacité de 150 trains par jour), Demblin (40 trains), Lublin (70 trains), Rava-Rusca (60 trains), Leopol (170 trains), soit au total 490 trains par jour. Il suffira aux Allemands de bombarder ces 5 nœuds par 150 ou 200 avions, pour paralyser complètement et pour un temps assez long toute la concentration polonaise. La Roumanie a une situation plus défavorable encore; elle est plus pauvre en voies ferrées que la Pologne; un adversaire éventuel n'aurait à bombarder que les centres de voies ferrées de Des, Feliura, Vintu De Jos et Kraiova. La France beaucoup plus riche en voies ferrées a une situation plus favorable; cependant l'auteur remarque que l'attaque de 15 nœuds de voies ferrées sur la ligne Amiens, Laon, Reims, Châlons, Dijon, apporterait des troubles graves à la concentration. L'auteur conclut que les pays de petite étendue, susceptibles d'être attaqués par l'aviation ennemie dans tout leur territoire, doivent nécessairement posséder une aviation très forte, s'ils ne veulent pas courir le risque de ne pouvoir terminer la concentration des armées. « Quand la flotte aérienne d'un pays n'a pas la maîtrise de l'air absolue, tout plan de concentration est nécessairement voué à l'insuccès, si dans son élaboration on n'a pas fait état de l'action possible de l'aviation ennemie ». Ainsi le danger aérien impose pour chaque État, non seulement, comme l'a dit le général Douhet, « une revision de l'échelle des valeurs des trois forces armées (armée, marine et air) », mais il impose encore des dispositifs nouveaux pour

1. « Flotte aérienne et voies ferrées. » *Voina i Revolutzia*, Moscou, 1928.

toutes les opérations de guerre anciennes, et pour une des opérations essentielles, la concentration.

Le colonel finlandais von Kraemer, étudiant également l'action de l'aviation sur les transports de concentration, écrit :

Si l'ennemi peut réussir à détruire des stations de chemin de fer et intercepte le trafic sur une ligne ou sur une partie de ligne, ce fait, au cas d'un État comme la Finlande, serait d'une importance décisive pour l'issue du conflit, étant donné que la Finlande ne dispose que de peu de voies ferrées conduisant aux frontières[1].

Les nations s'inquiètent aussi de la puissance croissante de l'aviation. Le Dr Lepsius annonce que, dès aujourd'hui, les types d'avions les plus puissants peuvent porter 3 ou 4 tonnes à des distances de 1 000 à 1 200 kilomètres en ligne droite (rayon d'action 600 km.)[2]. Demain le Superwal Dornier portera 7 tonnes de charge utile dans un rayon d'action de 500 kilomètres. Après-demain, il faudra compter sur des charges utiles de 25 tonnes. Citons encore le jugement caractéristique du major Dening.

On peut supposer à bon droit qu'en cas de guerre aucune nation ne pourra disposer de plus de 2 500 avions, qui pourront être ainsi répartis : 30 p. 100 de chasse, 5 à 10 p. 100 de reconnaissance et 60 p. 100 de bombardement. Cela fait environ pour le bombardement 1 500 avions. On pourra, même en tenant compte des pertes éventuelles, verser journellement 1 500 tonnes d'explosifs. Cette quantité est à peu près égale au double des bombes jetées par les avions anglais pendant tout le conflit mondial (800 tonnes). Ces chiffres parlent d'eux-mêmes un langage fort clair[3]...

A l'appui de cette thèse, le ministre de l'Air britannique a déclaré en 1925 au Parlement :

Tandis que dans la dernière guerre environ 300 tonnes de bombes ont été lancées sur ce pays par les Allemands, les forces aériennes d'aujourd'hui pourraient laisser tomber à peu près le même poids dans les premières 24 heures de la guerre et pourraient continuer cette cadence d'attaque indéfiniment[4].

Pour certains pays, le bouleversement dû au danger aérien est considérable. Le secrétaire d'État de l'Air britannique

1. D'après *die Luftwacht*, janvier 1927.
2. *Militär-Wochenblatt* du 25 décembre 1927 : « Les gaz sur l'Allemagne. »
3. Le major Dening, cité dans la *Luftwacht* de décembre 1927 par von Giesler : « L'inutilité de la défense nationale sans la défense aérienne. »
4. *Journal of the Royal United Service Institution*, novembre 1927. Lieutenant W. T. S. Williams : « Manœuvres aériennes 1927. »

a dit « qu'entrée dans la guerre comme puissance insulaire et invulnérable à l'invasion, la Grande-Bretagne en est sortie avec sa capitale ouverte aux attaques aériennes ». Le Baronet of Halsburry va plus loin :

On peut ajouter avec une certitude absolue, a-t-il dit, qu'une guerre future commencera par une attaque par les gaz, portant sur des territoires très étendus. Les centres de la population, les centres industriels et commerciaux, les nœuds de chemins de fer seront naturellement les premiers objectifs choisis... *L'Angleterre n'est plus une île.* Il faut immédiatement prendre des mesures permettant de prévenir le danger nouveau qui menace l'Empire; sinon il sera trop tard[1].

Enfin le secrétaire d'État de l'Air britannique, parlant aux communes, au cours de la discussion du plan de défense aérienne de 1923, a dit : « *La défense aérienne est probablement la plus vitale de toutes les formes de défense pour le moment présent*[2]. » Étudiant en détail la défense de Londres, le général italien G. Douhet, dans un remarquable article publié en 1927, arrive à cette conclusion que par suite de circonstances défavorables et en particulier de la proximité de la mer, Londres et tout le sud de l'Angleterre sont *indéfendables* contre des attaques aériennes parties du continent. Pour défendre Londres, l'Angleterre n'aurait d'autre moyen que d'abattre la puissance aérienne de ses adversaires éventuels : moyen qui comporte certains aléas.

Ainsi, la menace aérienne est en voie de bouleverser une politique plusieurs fois séculaire de l'Angleterre. L'Angleterre n'est plus une île! La défense aérienne est la forme vitale des défenses de l'Empire! Pour qui connaît la confiance mise par l'Angleterre dans la marine, le senior Service, pour qui sait combien les Anglais ont horreur d'appliquer des systèmes tout faits, et combien ils préfèrent procéder par mises au point et ajustements successifs, dans le cadre d'une tradition séculaire, les indices des effets causés dans les esprits britanniques par la menace aérienne sont singulièrement troublants : ils ne tendent à rien de moins qu'à réformer de fond en comble les bases de la politique anglaise, de celle

1. *Journal of the Royal United Service Institution* de novembre 1927. Lieutenant W. T. S. Williams : « Manœuvres aériennes de 1927. »
2. *Technica e politica*, août 1927 : « L'Angleterre et la défense aérienne. »

qui recherche la maîtrise de la mer et l'alliance de la deuxième puissance du continent, et qui depuis trois cents ans a fait la grandeur de l'Empire. Il nous souvient d'avoir entendu M. Robert Pinot dire un jour par boutade que les Anglais ne reclassaient leurs idées que tous les deux ou trois cents ans. Il semble qu'aujourd'hui l'Angleterre a conscience que les temps sont révolus de la politique traditionnelle, et que, bien qu'il soit pénible de renoncer aux idées anciennes, il va falloir adopter des critériums nouveaux. Les craintes fondées sur le danger aérien sont donc considérables, pour amener des changements aussi profonds dans les esprits.

V

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DU DANGER AÉRIEN

L'étude sommaire que nous venons de faire va nous permettre de déterminer les caractères généraux du danger aérien.

Un premier caractère tient aux qualités de l'avion, véhicule de l'attaque. Les attaques aériennes peuvent pénétrer avec de grandes vitesses dans l'intérieur du pays; elles peuvent frapper instantanément des coups d'autant plus redoutables qu'ils bénéficieront d'un effet de surprise. Au début des hostilités, un pareil effet est à craindre tout particulièrement, car il fera passer brusquement toute la population civile sur le front de guerre, malgré toutes les troupes de l'armée de terre, malgré tous les obstacles et toutes les fortifications. Les forces aériennes peuvent agir aussi par leur simple menace, continuellement suspendue au-dessus des cités et de l'industrie. Cette menace réduira dans une importante mesure la vie du pays; augmentant sans cesse la tension nerveuse de la population, elle entamera son moral et hâtera son usure. Les caractéristiques techniques des avions leur permettent dès aujourd'hui de porter sur toute l'étendue du territoire français leurs effets ou leur menace.

Un deuxième caractère est donné par les différents engins d'agression transportés par les avions. Pris isolément, chacun de ces moyens est déjà très puissant. Combinés et agencés suivant un plan préétabli, ils se décupleront l'un l'autre et pourront obtenir des effets foudroyants, paralysant la vie

militaire ou la vie civile, ou en un mot la vie du pays, et le mettant d'emblée, comme entrée de jeu, en état d'infériorité dans des circonstances où toutes les forces vives doivent être employées à résister à l'ennemi. Ils peuvent obtenir des résultats terribles, peut-être même décisifs, surtout si aux moyens de destruction connus s'ajoute la surprise de procédés ou de gaz nouveaux. L'avion, maître du moyen de destruction employé, est l'élément principal du danger; lorsqu'une attaque aérienne se produit, on sait seulement que le danger vient par la voie des airs, sans qu'on puisse en préciser la nature. Le danger aérien peut revêtir plusieurs formes, et toutes ces formes doivent être parées simultanément; sinon la défense peut toujours être tournée par l'attaque.

Un troisième caractère tient au mode d'emploi des avions. Ceux-ci sont maîtres du point d'attaque choisi. Au moment où ils partent de leur terrain, ils sont libres d'attaquer ce qu'ils veulent. En admettant même que la défense puisse savoir à ce moment-là l'objectif de l'attaque, il est trop tard; il n'y aura au point attaqué que les moyens de défense qui s'y trouvent, on ne peut y amener aucune nouvelle défense fixe. On peut amener des défenses aériennes mobiles, quoique ce soit assez difficile. Les avions ennemis ont la possibilité d'attaquer toujours du fort au faible, et d'appliquer ainsi le vieux principe de l'économie des forces : comme la défense ne pourra jamais tout défendre, l'attaque peut toujours choisir un point d'attaque non défendu ou mal défendu, et exécuter des expéditions qui réussiront presque à coup sûr.

Nous venons de définir le danger aérien; c'est un danger terrible suspendu sur nos têtes. Conduite par un esprit offensif, résolue à frapper des coups puissants, tant pour obtenir de grands résultats matériels que pour atteindre la volonté de l'adversaire, l'attaque aérienne ennemie peut obtenir des résultats importants, comme de reporter la bataille à l'intérieur du territoire national. Dans des circonstances favorables, elle peut même obtenir peut-être la décision, avant que l'armée de terre ait combattu et ait pu se réunir.

Sans prendre parti dans les controverses engagées sur ce dernier point et en admettant le pire, nous croyons cependant

qu'on ne peut pas en conclure qu'il faut tout sacrifier à l'armée de l'air, en diminuant les armées de terre et de mer, et en confiant à l'aviation le soin de décider de l'issue du conflit, dans une sorte de combat en champ clos, analogue au combat des Horaces et des Curiaces. Même si on constitue une armée de l'air puissante, il faut malgré tout conserver des armées de terre et de mer, garanties en cas d'échec aérien, et instruments destinés à parfaire à terre une victoire aérienne. Le point de vue de l'attaque est d'ailleurs en dehors de notre sujet.

Le point de vue de la défense nous occupe seul. Il suffit que le danger existe et que le risque soit mortel pour qu'on ait le devoir de chercher à le prévenir. D'ailleurs tout ce que nous avons dit ne s'applique qu'aux possibilités actuelles de l'aviation; l'avenir ne peut être deviné. Si on juge les progrès de l'avenir par ceux du passé immédiat, tout ce que nous avons dit sera très prochainement dépassé. Rayons d'action et tonnages multipliés par des coefficients inconnus, moyens d'agression nouveaux, modes d'emploi agencés pour produire des effets combinés plus puissants; dans cette progression constante, les défenses risquent d'être débordées. Le danger aérien ne saurait être surestimé; il est probable que tout ce que nous en avons dit est au-dessous de la vérité actuelle.

A la fin de cette étude, cherchons à résumer les pensées qui viennent à l'esprit.

Le danger aérien existe et nous n'y pouvons rien. Le risque aérien est mortel. On peut appliquer au danger aérien ce qu'a écrit le général Weygand du danger chimique :

> Là, comme partout, il est vain de s'indigner de ce qu'on ne peut empêcher, mais il serait coupable de ne pas faire tout ce qui est en notre pouvoir pour nous mettre en garde contre la terrible menace de la guerre chimique[1].

Que peut-on faire pour prévenir ce risque mortel?

On peut d'abord opposer l'avion à l'avion. Des expéditions aériennes préventives chercheront à détruire dans ses bases l'aviation ennemie; d'autres expéditions engageront la bataille aérienne contre les forces ennemies qui auraient réussi à

1. Préface de *La Guerre chimique*, du colonel Bloch.

prendre le départ; enfin, à proximité des objectifs importants, des patrouilles d'avions attaqueront les avions ennemis. C'est là un mode de défense très puissant; il n'est malheureusement pas infaillible, et il est possible que les attaques aériennes ennemies réussissent à franchir les mailles de la défense constituée par notre aviation.

Il faut prendre d'autres mesures et mettre en œuvre des moyens de défense attachés au sol : artillerie, projecteurs, ballons de barrage, etc., qui s'efforceront de gêner ou d'égarer l'aviation ennemie. Là encore, on ne peut pas garantir l'intégrité absolue du ciel national.

Force est donc de prévoir que certaines attaques aériennes réussiront : on cherchera alors à limiter les dégâts. Pour cela, on dispose d'une série de moyens passifs : évacuation des populations des villes, construction d'abris, organisation des secours... On peut encore chercher à diminuer la vulnérabilité du pays par un aménagement judicieux, tendant à diminuer le nombre des points sensibles et à protéger efficacement ceux qui ne peuvent être supprimés.

En dehors de tous ces moyens de défense, une aviation offensive puissante, pouvant rendre coup pour coup et exécuter des représailles fera craindre à l'ennemi d'avoir à supporter à son tour tous les maux qu'il aurait le dessein de nous infliger; la crainte des représailles sera peut-être l'argument qui pèsera le plus lourdement sur ses projets d'agression.

L'ensemble de ces moyens de défense, sans pouvoir supprimer le danger aérien, peut du moins diminuer le risque et lui retirer son caractère mortel. Il ne faut pas se dissimuler cependant que la défense antiaérienne du pays est une œuvre difficile; elle exige la coordination de multiples organes très différents; elle exige surtout une imagination sans cesse en éveil sous peine d'être sans cesse débordé par l'attaque; elle demande enfin des prévisions à longue échéance.

Mais, puisque la parade est possible, il faut qu'elle soit organisée avec le plus grand soin malgré toutes les difficultés. C'est là une œuvre indispensable, car c'est tout l'avenir du Pays qui est en jeu.

LIEUTENANT-COLONEL VAUTHIER

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

On m'avait dit que cette revue de M. Sacha Guitry était mauvaise. Qui cela : *on*? Quelques-unes de ces personnes qui font l'opinion à Paris, qui se tiennent au courant des nouveautés, dînent en ville et s'expriment sans façon sur les spectacles qu'elles voient, les livres qu'elles lisent et les gens qu'elles fréquentent. Le public enfin, tout au moins ce public parisien et cultivé qui est le public de M. Sacha Guitry, celui dont la faveur compte plus que tout à ses yeux. J'allai donc entendre cette revue, redoutant une soirée perdue. Eh bien! je dois écrire que je ne me suis pas ennuyé et que j'ai trouvé en partie sévères les jugements d'une opinion à laquelle M. Sacha Guitry fait volontiers appel. Cette revue n'est pas si médiocre que l'affirmaient des gens de goût. Elle a un défaut : celui d'être, à peu près, de bout en bout un plaidoyer pour le théâtre et pour M. Sacha Guitry; mais il est quelques scènes qui échappent à cette influence, celle entre autres où nous apercevons Alain Gerbault sur son bateau chantant les délices de sa solitude. Mademoiselle Yvonne Printemps figure le garçon au visage inondé de lune, enivré d'être seul entre le ciel et l'eau, exhalant dans la nuit sa joie marine. On la voit, arc-boutée à l'arrière du bateau, la tête au vent, égrenant sa romance aux souffles de la mer et de la nuit. Une voix d'une pureté inouïe confirme cette illusion d'infini. Quelle charmante et rare interprète pliée à toutes les formes du talent, qui chante, joue avec une intelligence, une mesure, une grâce sans pareilles! Il est

encore une autre scène, la dernière de la revue, intitulée l'*Occasion*, qui est fine, plaisante, et atteste la délicatesse d'esprit des auteurs — car M. Albert Willemetz a signé la revue avec M. Sacha Guitry et il serait injuste de le frustrer des compliments qu'on accorde à ce spectacle. La première scène de *Et vive le Théâtre!* est également bien venue. Elle montre des bourgeois de 1830 recevant chez eux un ardent capitaine. Il raconte une bataille qui n'est pas celle d'Alger, mais celle d'*Hernani*. M. Boucot anime extraordinairement ce tableau : sa voix râblée, sa démarche élastique, la détente joyeuse de ses gestes ont fait de lui un acteur populaire avant qu'il n'ait gagné des adhésions plus raffinées. Pourtant il est demeuré pareil à lui-même, tel que nous l'applaudissions, tel qu'il m'amusait il y a vingt ans à la Gaîté-Montparnasse où il chanta ses premières « scies ». C'est un excellent comédien plein de feu et de mouvement. Ce prologue achevé, le rideau se relève sur les coulisses du théâtre de la Madeleine où nous voyons arriver en personne, en chair et en os comme on dit au cinéma, mademoiselle Yvonne Printemps et M. Sacha Guitry. A partir de cet instant le premier acte de la revue porte uniquement sur des allusions à la vie théâtrale. Les auteurs montrent comment on accommode une opérette américaine, un jour de « générale ». Ils se moquent de l'indigence des textes, de la falsification des mélodies; et ils ont bien raison. Et puis ils nous mènent un jour de première dans un « théâtre d'art » et ils raillent les efforts de quelques théâtres que nous connaissons, pour présenter des spectacles difficiles. Et ils ont tort. M. Sacha Guitry le sait bien : ces spectacles difficiles, si aisés à défigurer, ce furent ceux du *Théâtre Libre* et de l'*Œuvre* il y a quarante ans, ce sont ceux aujourd'hui que représentent M. Louis Jouvet, M. Dullin, les Pitoeff, M. Gaston Baty, mademoiselle Falconetti, et l'*Œuvre* encore, et ce sont ces représentations-là, pour si inégales qu'elles soient, qui finalement honorent le théâtre et nous revanchent de bien des sottises, et de beaucoup de vulgarité. Il est trop facile de mettre les rieurs de son côté en montrant un théâtre dont les spectateurs veulent s'enfuir parce qu'ils ne comprennent rien à la pièce qu'ils entendent et que les ouvreuses enferment de force dans leur loge. Cette satire n'est pas bonne, et

puis elle n'est pas digne, elle n'est pas généreuse pour un écrivain qui vit du théâtre, qui l'aime et qui lui a donné si souvent les gages d'un talent remarquable. Et pour compléter ce tableau M. Sacha Guitry paraît en personne, avec un chapeau gras, de longs cheveux, une redingote poussiéreuse. C'est le critique. Durant les premières représentations l'ouvreuse qui accueillait cette entrée disait : « Ah! voilà M. Pierre Brisson! » M. Sacha Guitry croyait apporter là le dernier mot et le plus fin à une polémique sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure. Tenons-nous en pour l'instant à cette représentation symbolique du Critique dans un personnage minable. Il y a eu des critiques pauvres et peu soignés, et Gustave Planche, le jour ou il a écrit son fameux article sur *Adolphe*, Gustave Planche avait déjeuné d'une tasse de thé, parce qu'il n'avait pas d'argent. Cette infortune, un mauvais physique, une réussite incomplète ne l'empêchèrent pas, ce jour-là, de reconnaître le talent où il se trouvait et de mettre un chef-d'œuvre à sa place. Est-ce d'une ironie généreuse pour un auteur qui a aisément réussi, qui est comblé de toutes manières, qui n'a connu que les avantages de la vie, de railler, fût-ce d'un costume, un sort moins facile et la pauvreté d'une carrière? J'entend bien que derrière ce déguisement M. Sacha Guitry a voulu peindre la médiocrité d'une âme. Le critique tel qu'il le représente est envieux du talent, combat les pièces susceptibles de réussite matérielle et ne donne son adhésion qu'aux œuvres ennuyeuses ou insignifiantes. M. Sacha Guitry, pour donner du poids à sa démonstration, l'appuie de quelques exemples. On a critiqué Beaumarchais! Bien sûr! Les critiques ont écrasé Henry Becque et *Les Corbeaux*! Tant que cela? Je m'excuse d'entrer dans cette discussion avec un peu de minutie. Ce n'est pas par susceptibilité professionnelle. Cette querelle des auteurs et de la critique est vieille comme les livres et j'en ai pris mon parti de l'instant où j'ai signé mon premier article; mais on souhaiterait que ceux qu'on estime y échappent, qu'ils ne se diminuent point par d'inconcevables rancœurs, de piètres arguments et des injustices trop criantes. Alors je ne puis pas laisser dire chaque soir, devant un public amusé, à M. Sacha Guitry qui admire Henry Becque (et il a bien raison) que la

critique a étouffé *les Corbeaux*. Qu'il ouvre les *Œuvres Complètes* de Becque et lise la préface que M. Jean Robaglia, le neveu de l'auteur, a consacré au théâtre de son oncle, et il lira ceci : « Le lendemain matin de cette journée mémorable (la générale des *Corbeaux*) l'auteur vit entrer dans son sixième un jeune critique, un débutant, Henry Bauër, qui n'avait pas trouvé que ce fût « trop haut ». Il venait dire à Becque que *les Corbeaux* étaient un parfait chef-d'œuvre, et ce fut le premier geste d'une amitié qui dura autant qu'eux. » ... Je sais bien qu'en évoquant la critique des *Corbeaux* M. Sacha Guitry visait Francisque Sarcey, qui fut le grand-père de M. Pierre Brisson. La malice d'opposer l'ancêtre au petit-fils est un peu facile. Francisque Sarcey, il faut l'écrire, fut un critique remarquable, possédant un sincère amour du théâtre, animant chaque semaine le débat dans ses douze colonnes de feuilleton, et tenant, avec une humeur, une animation étonnante, son poste de critique bourgeois et traditionnel. Il a certes combattu quelques-unes des œuvres que nous préférons; mais son opposition les a servies finalement en créant ces batailles d'idées, cette atmosphère d'algarades, ces crépitements qui sont bien nécessaires à la vie des œuvres d'art. D'ailleurs sa critique n'était pas aveugle. Sur ce chapitre même des *Corbeaux* il a rendu hommage au talent en affirmant dans son feuilleton du *Temps* : « Je n'hésite pas à dire que quelques-unes de ces scènes sont touchées de main de maître. Cette consultation des quatre femmes est admirable de vérité sobre et puissante » Et encore : « Il y a même un moment ou Becque touche à la haute comédie, à la comédie de Molière... » Allons, nous souhaiterions écrire cela des derniers ouvrages de M. Sacha Guitry!

D'où vient cette amertume de M. Sacha Guitry contre la critique et singulièrement contre M. Pierre Brisson? De ceci qu'on n'a pas suffisamment loué les *Histoires de France* jouées l'an passé au Théâtre Pigalle. Ce spectacle était manqué. Encore ceux qui le pensaient avaient-ils mis des formes pour l'exprimer. Ces précautions furent insuffisantes. En publiant sa pièce en brochure, M. Sacha Guitry l'augmenta d'une préface où il parlait de son œuvre et de la critique sur un ton extraordinaire. Il accusait les critiques d'avoir été « sans

vigueur, sans esprit, sans courtoisie, sans grâce... » Rien que cela? Point tous pourtant. M. Sacha Guitry distribuait çà et là quelques bons points : M. Charles Méré et M. Dubech obtenaient des témoignages de satisfaction. Madame Gérard d'Houville et madame Lucie Delarue-Mardrus recevaient des témoignages plus choisis... Tout cela était assez risible. M. Pierre Brisson le marqua en un feuilleton auquel M. Sacha Guitry ne put reprocher cette fois d'être sans vigueur et sans esprit; mais il a répliqué au théâtre par cette revue qui est jolie lorsqu'elle se situe hors de sa rancune, mais qui est déplorable lorsqu'elle la sert.

Déplorable, parce qu'on est obligé de souligner toutes ces choses que je viens d'écrire et qu'on souhaiterait s'épargner. On ne les écrit pas sans regret, comme on ne critique pas sans regret un auteur qu'on connaît depuis de longues années, dont on a salué la réussite avec plaisir, et pour la personne et le talent duquel on ne connaissait que de la sympathie. Comment M. Sacha Guitry, qui est fin, peut-il ainsi se méprendre sur des valeurs pourtant bien sensibles? La critique l'a servi comme personne. Elle s'est efforcée de dégager son œuvre des complaisances parisiennes, de cette renommée boulevardière que le public accorde à ses divertissements. C'est la critique qui a cherché et trouvé la profondeur et la signification morale de ces comédies où l'avenir reconnaîtra sans doute un tableau de nos mœurs; c'est la critique qui a souligné la grâce inégalable de certaines héroïnes de ce répertoire, l'esprit rapide de ces répliques, la sobriété des couplets, la mesure des expressions, tout ce qui enfin nous a fait louer *Le Veilleur de Nuit*, et *L'Illusionniste*, *Un Soir quand on est seul*, *Je t'aime*, ou *Jean de la Fontaine*, et, dans un autre registre, *L'Amour masqué*, ou telle autre comédie musicale. C'est la critique qui a rendu hommage à ce labeur considérable, à ce don unique d'un comédien-auteur qui a écrit déjà beaucoup plus de comédies qu'il n'a vécu d'années, qui a entretenu des troupes, amusé des foules énormes et couronné le théâtre contemporain d'une vive et charmante auréole de gloire. Nous ne demandons qu'à continuer; mais il faudrait que M. Sacha Guitry s'accordât moins d'indulgence, et qu'au lieu de poursuivre des succès faciles, il écrivît la comédie d'observation, ou de sensible

mélancolie, qu'il porte assurément en lui, qu'il est capable d'écrire et qu'il doit à sa renommée. Nous y connaîtrons le plaisir du talent retrouvé et l'agrément intime, de lier dans une critique le goût, l'équité et la sympathie.

***

Nous venons de connaître cet agrément à la représentation de l'*Acheteuse* de M. Stève Passeur. Voilà une pièce qui signale un écrivain dramatique d'une puissance singulière. A vingt-sept ans M. Stève Passeur a déjà donné au théâtre cinq ou six œuvres dont trois au moins, *Pas encore, A quoi penses-tu?* et *Suzanne,* attestent des qualités originales et des défauts sympathiques. M. Stève Passeur porte en lui des personnages d'une conception romanesque (pour ne pas écrire romantique) et les dirige vers un réalisme où les caractères se précisent dans une vérité inaccoutumée. Rien ne semble plus important à l'auteur que d'atteindre cette vérité extrême et presque inhumaine des caractères. L'aventure des âmes lui importe beaucoup plus que l'aventure des faits. L'événement n'est là que pour soutenir la démarche psychologique des personnages. Aussi bien cet événement, notamment dans *A quoi penses-tu?* a-t-il déçu par son caprice extraordinaire. Le public est habitué à ce qu'on nomme la vraisemblance dramatique et qui n'est qu'une interprétation moyenne des combinaisons de la vie. Il s'intéresse à l'histoire contée et ne veut pas être troublé dans son intérêt par une brusquerie ou une maladresse qui lui rappellera la fiction d'un événement auquel il demandait l'illusion de l'existence. J'avoue que je ne suis pas très sensible à cet ordre de réussite. La conduite plus ou moins sûre d'un postulat n'est que du métier et il est un certain nombre d'auteurs dans l'histoire du théâtre qui l'ont possédé supérieurement et dont je ne fais aucun cas. Ce qui est important c'est le développement des caractères, c'est la crise des âmes, ce que M. Paul Bourget a appelé d'un mot un peu savant la *psychoclasie.*

Voilà de toute évidence ce que cherche M. Stève Passeur. Il n'est pas le seul penserez-vous : c'est le but de tous les écri-

vains qui poursuivent à travers leur art la connaissance des hommes. Certes, mais le cas de M. Stève Passeur est particulier en ceci qu'il traque les caractères, tel qu'il les surprend et les poursuit férocement jusque dans leurs secrets refuges. Il cherche moins à fixer un type moral, à en dresser une vue d'ensemble qu'à atteindre les limites de ce type dans une circonstance donnée. Cette bataille avec ses personnages ne s'est pas toujours produite sans dommage : il en est qui ont succombé avant d'avoir exprimé ce que M. Passeur cherchait en eux. Leur constitution était insuffisante pour résister à ces violences. Cette fois les deux *types* établis par M. Stève Passeur dans l'*Acheteuse*, sont assez forts pour supporter le débat jusqu'à son accomplissement. Ils disent tout ce qu'ils ont à dire et montrent leurs fibres sans défaillir. Le spectacle en a pris parfois une douloureuse grandeur.

Les trois actes se déroulent dans un petit château du Périgord. Deux vieux amis, vaguement parents, l'habitent : M. Fontanelle et le docteur Courtefigue. M. Fontanelle a une fille, Élisabeth, qui, à trente-six ans, n'est point mariée. Elle a perdu son fiancé à la guerre et longtemps elle lui est restée fidèle; puis un jour elle s'est éprise de Gilbert, le fils du docteur Courtefigue. Gilbert est parti pour Paris où il a réussi. Il est entreprenant : son père escompte pour lui un avenir flatteur. Élisabeth cependant se décide; il y a longtemps qu'elle attend, qu'elle désire Gilbert pour mari : elle le demande à son père. M. Courtefigue oppose un refus poli à cette démarche. Certes Elisabeth est à tous points de vue un parti digne, honorable. Elle est intelligente, dévouée. Elle possède une petite fortune indépendante qui lui vient de sa mère; mais est-ce suffisant pour que Gilbert, à quarante ans et près de faire fortune, la choisisse pour compagne? Qu'importe! Elisabeth insiste, Gilbert a annoncé sa venue; elle lui demandera elle-même de se prononcer.

Gilbert paraît et n'est point seul. Il est accompagné d'un certain M. Brodard dont la physionomie coupante, ambiguë, présage quelque complication. Gilbert, en effet, se confesse à son père : il s'est engagé imprudemment auprès de cet associé pour une somme de quatre cent mille francs qu'il doit payer dans les quarante-huit heures. Il est à bout de course. S'il

ne les paye pas une plainte sera déposée contre lui; il sera arrêté. Il est venu, contre tout espoir, demander cette somme à son père qui ne la possède pas. M. Courtefigue vit d'une retraite, et sa part dans la propriété serait insuffisante à combler la dette de son fils. Tout naturellement la demande d'Elisabeth lui renaît à l'esprit et ce qui, tout à l'heure, lui semblait une alliance inopportune lui apparaît à présent un mariage sauveur. Et il s'en ouvre à Elisabeth à qui Brodard a dévoilé bientôt la situation de Gilbert. Sa réponse est nette : elle est la dernière personne qui pourrait donner cette somme à Gilbert parce qu'elle l'aime. Aussi bien elle dispose, si Gilbert est à vendre, d'une fiancée qui ne peut émettre de prétentions : une jeune voisine, fort riche, qui a pris un *stewart* pour amant, au cours d'une croisière, et qui est enceinte. Il faut qu'elle se marie promptement. Gilbert, d'abord, refuse, outragé. Et puis sur l'insistance de son père et de M. Fontanelle il accepte. On est au point d'arranger les conditions de ce mariage lorque Elisabeth reparaît et s'interpose. Elle ne laissera pas s'accomplir cette déchéance : elle épousera Gilbert et paiera sa dette. Elle fait venir Brodard pour le désintéresser. Or, ce singulier personnage conseille à Élisabeth la circonspection. Il demande cent mille francs comptant : pour le reste il propose de faire signer à Gilbert trois traites que sa femme pourra payer à échéance. Cette prudence vaudrait la réflexion, mais Élisabeth touche à ces instants où son bonheur lui importe plus que tout. Elle ne pense pas à s'inquiéter de ces précautions, elle ne pense plus qu'à son désir accompli.

C'est le premier acte. Il a du mouvement, une force qui emporte l'objection, et il ouvre une vue déjà profonde sur les caractères. On reconnaît dans Élisabeth une de ces filles volontaires à imagination forte, décidées à faire leur vie et comme la province peut en produire. La province! ce grand laboratoire d'âmes où les romanciers ont si souvent puisé. L'étroitesse des horizons, la vigueur des préjugés, les solitudes oppressées y ont longtemps amplifié les caractères que la ville dissociait. Balzac y a rencontré quelques vieilles filles inoubliables, mais dont déjà le type s'atténue par le renouvellement des mœurs, l'élargissement de la morale,

une harmonie physique qui trouve son statut dans les sports, le voyage, une éducation plus libre. L'héroïne que M. Stève Passeur a choisie porte bien ces signes contrastés : le travail secret des sens et de l'esprit lentement accompli, difficilement contenu par une fille vieillissante, et la décision, la fermeté d'un caractère façonné par la guerre et les nécessités contemporaines. L'événement choisi et décidé avec un peu de brusquerie et d'inexpérience par M. Stève Passeur va pousser ce caractère hors de sa normale et lui donner une terrible expression.

Gilbert et Élisabeth sont mariés. On les voit réunis au début du second acte. Gilbert maladroit, incertain et parlant du mariage comme d'un refuge. Que craint-il donc? sa faiblesse. C'est un lâche et cette lâcheté permet à l'auteur de diriger sur lui les traits les plus aigus sans avoir à redouter cet évanouissement d'un caractère qui a nui parfois à la réussite de ses œuvres précédentes. Plus il accablera Gilbert et plus la figure de ce lâche prendra de l'accent. Pour l'instant, Gilbert est un homme qui pense encore à son ancienne maîtresse, une certaine madame Borelli, laquelle ne tarde pas à se présenter bruyamment. Élisabeth prie Gilbert de la recevoir; et ce faible garçon s'abandonne aussitôt et s'apprête à la suivre dès qu'elle le lui demande. Toutefois il ne partira pas sans un adieu à Élisabeth.

Assurément, nous sommes ici dans l'arbitraire, non pas dans l'arbitraire des événements, mais dans l'arbitraire des habitudes sociales, des mœurs. Les personnages de M. Stève Passeur ont une singulière tendance à agir les uns vis-à-vis des autres contre toute délicatesse et contre tout tact. Ils font, ils disent à peu près toujours ce que dans la circonstance où ils se trouvent nous ne penserions ni à faire, ni à dire. Mais il est sensible que cette direction n'est pas volontaire chez M. Stève Passeur, qu'elle lui est inspirée par une nécessité plus forte qu'un parti pris et qui tient à la nature de son talent. En sorte que même dans l'arbitraire ses personnages conservent une unité; mais il y faut une accoutumance, de leur part et de la nôtre.

En présence de cette trahison, Élisabeth, d'abord, ne dit mot. Son visage s'est fermé, son front est plus pâle, son regard fixe. On pressent une affreuse blessure et quelque

résolution farouche. De fait, quand Gilbert annonce son départ, elle lui signifie que, s'il franchit la grille du jardin, il sera tué sur-le-champ. Non par elle, mais par un serviteur, un certain Gédéon, qu'elle a sauvé naguère de la prison et qui lui est acquis. Nous avons vu, à plusieurs reprises, au premier acte passer cette ombre inquiétante sur l'horizon domestique où Élisabeth respire. On pourrait reprocher à M. Stève Passeur cette succession de moyens et d'artifices pour toucher au point où il voulait atteindre. Mais combien de romans — et l'on pense ici à Balzac — ne s'appuient-ils pas sur des assises aussi insolites? Mademoiselle de Cinq-Cygne n'a-t-elle pas le fidèle Michu pour conduire sa ténébreuse affaire et Rubempré, la romanesque Esther et l'énigmatique Vautrin pour construire sa fortune? Bref, voici Gilbert désormais prisonnier d'Élisabeth et de Gédéon, — Gilbert qui s'est vendu et doit payer sa dette. Élisabeth n'a pas attendu si longtemps cette union, pour qu'elle s'en laisse frustrer! De gré ou de force à présent, Gilbert lui appartiendra.

Pourtant quand elle réfléchit à sa détermination, à la violence résolue que vient de lui communiquer la déception d'un espoir longtemps nourri par son cœur et par ses sens, elle a un peu honte d'elle-même et s'attendrit dans les bras de son père. Est-elle donc vile, charnelle, est-elle une vilaine fille, pour retenir violemment auprès d'elle l'homme qui voulait fuir et qu'elle a acheté? Mais non! Elle le désirait avec ses désirs d'enfant; elle n'était encore et toujours qu'une petite fille pure et tendre! Et elle tremble, et elle éclate en sanglots. Cette scène est belle, elle est émouvante, et madame Simone l'a rendue supérieurement. A ce moment, la pièce bascule et passe du tragique au comique, non par une rupture de ton, mais par la situation créée par l'auteur et qu'il poursuit, semble-t-il, avec le plaisir amer qu'il communique à son héroïne. Élisabeth commande et Gilbert obéit, non sans lui dire toutefois d'affreuses vérités auxquelles elle finira par prendre goût. Entre ces deux êtres, enchaînés l'un à l'autre, s'établissent peu à peu d'affreux liens de haine qui prennent la même force et les mêmes enroulements que l'amour. Nous assisterons durant le troisième acte au débat sensuel de deux êtres que la haine a joints, que cette communauté

n'attendrit pas, mais qui cherchent au contraire à s'atteindre chaque jour plus profondément pour mieux jouir des blessures qu'ils se font. Tout ce que cette fille a longtemps espéré, dans sa solitude inventive, inspire à présent sa rancune et sa domination. Gilbert, veule, lâche, a parfois des soubresauts, un regard en éclair mais finalement se soumet. Lui aussi s'est mis à aimer sa servitude.

Un nouvel artifice l'en libère. Nous apprenons que Brodard a épousé madame Borelli et sans doute n'avait-il pas d'autre but lorsqu'il traquait Gilbert puisque, à présent, il lui fait remise de sa dette. Gilbert ne doit plus rien à Élisabeth. Il est libre. Il peut partir. Or, redevenu libre, il hésite. Ici la pièce touche à son plus haut point, et produit quelques très beaux instants. Restera-t-il? Il s'est habitué à cette domination dont il prenait sa revanche, la nuit, en d'abominables étreintes. Retrouvera-t-il jamais rien de pareil? Il resterait peut-être, mais son père l'appelle. Il s'en va et Élisabeth n'a plus qu'à mourir.

Cette dernière scène est forte. Elle achève la représentation des âmes par des traits d'une sombre et cruelle invention. Le moment où Gilbert, pour frapper mortellement Élisabeth, lui assure qu'ils auraient pu vivre dans un amour normal, si elle l'avait souhaité, et où, lui ayant porté ce coup, il attend la réplique et ne peut plus se décider à partir, ce moment-là est une belle trouvaille. Quand je la vois couronner l'œuvre d'un jeune auteur tel que M. Stève Passeur dont le style dramatique est déjà si personnel, je suis prêt à lui faire crédit pour ses inexpériences et à espérer de son talent un enrichissement de notre théâtre.

Deux rôles tiennent le premier plan de la pièce : ceux de Gilbert et d'Élisabeth. Ils ont rencontré d'excellents interprètes. M. Jean Max n'a pas la partie facile. Il donne bien pourtant l'aspect du personnage, défaillant, sensuel, aisément dominé. Madame Simone est remarquable. Elle est l'équilibre humain de la pièce, sa chaleur. Elle lui communique constamment, jusque dans ses replis comiques, le feu intérieur dont brûle l'héroïne et dont elle succombe inéluctablement.

GÉRARD BAUËR

PARMI LES LIVRES

Les querelles entre des hommes qui ont bien servi la patrie sont un spectacle assez triste. Cependant elles sont si communes qu'on aurait tort de s'en scandaliser. Ney et Davout n'ont-ils pas failli se battre en duel? Il est trop aisé de montrer les travers et les faiblesses des hommes. Qui les ignore? Elles importent d'ailleurs médiocrement à l'histoire. Ce sont de simples actions retardatrices, dont tout l'effet est de ralentir le mouvement. Et les forces qui les produisent sont si généralement répandues qu'elles finissent par s'annuler. Il est bien rare que les rivalités et les griefs réciproques des hommes jouent un rôle important dans les événements. L'histoire de la guerre peut être contée sans que la moindre allusion soit faite à cette polémique posthume entre Foch et Clemenceau, qui défraie la curiosité. Ceux qui comptent trouver dans ces volumes que les deux partis publient le moindre secret dévoilé, ou le moindre éclaircissement, en seront d'ailleurs pour leurs frais. Ce que ces discussions ajoutent à l'histoire est pratiquement nul.

Laissons de côté les livres de seconde main, qui sont sans valeur, et bornons-nous à étudier, sans parti pris, le livre de M. Clemenceau : *Grandeurs et misères d'une victoire*[1]. Je commence par avertir le lecteur que, s'il veut comprendre le rôle de Clemenceau dans la guerre, ce n'est pas là qu'il doit le chercher. Il le reconstituera bien plus aisément en lisant les pages vivantes de Repington ou de Wickham Steed. — Lisez, au second volume des Souvenirs de celui-ci, ce dialogue étonnant. Steed était venu à Paris au début de novembre 1917, et M. Philippe Berthelot lui avait donné ce triple renseigne-

1. Plon.

ment, que la France ne transigeait pas, que Clemenceau serait président du Conseil et que Foch conduirait les alliés à la victoire. Steed alla voir Clemenceau : « Eh bien, monsieur le président, vous revenez au pouvoir? — Oui, le pays me réclame. C'est une force. — Qu'allez-vous faire? — La guerre. — Et l'affaire Caillaux? — Cela fait partie de la guerre. Je m'en occuperai. »

C'est là la manière de Clemenceau, brusque et résolue. Voyez-le, avec Repington, quand il s'agit d'obtenir des Anglais qu'ils accroissent leurs effectifs, la clarté, et le bon sens, l'habilité de ses vues. Voyez-le quand il combat le projet insensé de M. Lloyd George d'exécuter, en février 1918, une expédition sur Alep. Il se forme une sorte de jugement fondé sur le renseignement et sur la raison, et, ainsi armé, il travaille, avec une énergie que rien n'abat, pour le bien public. Le voilà tel que l'histoire se souviendra de lui. Mais bornons-nous aujourd'hui à ce qu'il a écrit de lui-même, et essayons d'en tirer ce qui peut être utile à l'histoire.

Que Clemenceau, malgré la différence des opinions, ait nommé Foch commandant de l'École de guerre, sur la recommandation du général Picquart, c'est dans la meilleure manière du Tigre. Que Foch, en 1914, ait cru devoir faire des démarches auprès de Clemenceau, cela n'intéresse que les anecdotiers. Qu'il ait renouvelé ces démarches à la fin de 1916, quand il a été limogé après la Somme, c'est assez humain. Clemenceau lui conseilla d'obéir sans récriminations. Foch supporta l'épreuve en silence. Clemenceau l'en félicite. Tout est pour le mieux.

Je ne peux m'empêcher d'être surpris, chemin faisant, de la très médiocre connaissance que Clemenceau montre des choses militaires et des faits de guerre les plus importants. Il parle de la bataille de la Somme, « insuccès caractérisé, qu'on voulut nous donner plus tard comme une simple tentative pour soulager Verdun. Dépourvue de moyens de transports pour exploiter la percée, l'offensive de la Somme se présente comme une opération manquée. » Il est incroyable qu'un ancien ministre de la Guerre ait écrit en 1925 des phrases si étrangères aux événements. Quel historien a présenté la bataille de la Somme comme une tentative de dégagement

de Verdun, puisque tout le monde sait que l'idée de la Somme est antérieure à l'attaque allemande sur Verdun? Et d'autre part, si l'attaque sur la Somme a échoué, où Clemenceau a-t-il vu que ce fut faute de moyens? La percée n'a pas pu être faite, et voilà tout. Nous allons malheureusement retrouver, et en particulier dans l'affaire du 27 mai 1918, des appréciations pareillement injustifiables.

Le second chapitre traite de l'unité de commandement. Les faits sont connus. Clemenceau y ajoute un accent personnel. A Doullens, Foch, de sa voix coupante, déclare : « Vous ne vous battez pas. Moi, je me battrais sans m'arrêter. Je me battrais devant Amiens. Je me battrais dans Amiens. Je me battrais derrière Amiens. Je me battrais tout le temps. » Et Clemenceau ajoute : « Il n'est pas besoin de commentaire à ce discours. J'avoue que, pour moi, j'eus beaucoup de peine à ne pas tomber dans les bras de ce chef admirable, au nom de la France en suprême danger. »

L'impression qu'on reçoit de ces pages c'est que le commandement suprême fut donné à Foch comme à celui qui deux fois, sur la Marne et devant Ypres, avait tenu avec une invincible énergie. Au moment où les Alliés subissaient le plus terrible assaut, il apparaissait comme l'homme de circonstance. Il semble qu'on ait moins songé à proclamer le principe abstrait de l'unité de direction qu'à s'en remettre au général qui inspirait le plus de confiance. En Allemagne d'ailleurs le commandement unique fut imposé par un sentiment analogue.

Le commandement une fois donné à Foch, Clemenceau, avec sa décision ordinaire, voulut qu'il ne fût pas un vain mot, et que l'exercice en fût complet. Foch avait reçu le 25 mars, puis le 3 avril, une mission de coordination. C'est Clemenceau qui le poussa à écrire aux gouvernements alliés : « Il me faut persuader au lieu de diriger. Un pouvoir de direction suprême me paraît indispensable à l'achèvement du succès. » M. Lloyd George répondit, le 14 avril, qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que le général Foch prît le titre de commandant en chef des armées alliées en France. L'unité de commandement était enfin fondée.

Six semaines plus tard, l'armée française éprouvait un grave

échec. Les Allemands reprenaient le Chemin des Dames et poussaient jusqu'à la Marne. Il est évident que Clemenceau a considéré qu'un pareil événement n'avait pu se produire sans une faute grave de Foch. « Le commandant en chef, dit-il, a pu se méprendre, même de la façon la plus grave, sur la question de savoir si l'ennemi l'attaquerait. Mais d'abord il était tenu de se garder, le mieux possible, et le Chemin des Dames, notre plus importante fortification de campagne, était mal et même très mal gardée. »

Tout cela est fort injuste et prouve que Clemenceau, après la guerre, n'a pas pris grand souci d'en étudier l'histoire. Il est bien vrai que Foch ne voulait pas faire revenir les divisions qu'il avait dans le nord parce qu'il prévoyait que le coup décisif serait porté de ce côté-là... Le 21 mars, les Allemands avaient attaqué l'armée anglaise, et tout permettait de penser que c'était sur elle qu'ils redoubleraient. Dès le début d'avril Foch prévoyait une offensive sur Arras et, le 3 avril, il prescrivait, pour la déjouer, de maintenir une forte réserve française au nord de Beauvais. L'offensive eut lieu le 9, plus au nord, sur la Lys. Les réserves françaises accoururent. La bataille dura jusqu'au 1er mai. Que vont faire les Allemands? « Deux fois, écrit Hindenburg, l'Angleterre, dans la crise la plus aiguë, avait été sauvée par la France; peut-être réussirions-nous, à la troisième fois, à battre définitivement cet adversaire (l'Angleterre). L'attaque sur l'aile nord de l'armée anglaise restait le point directeur de nos opérations. A mon avis, l'heureux succès de ces attaques décidait de la guerre. »

Il est impossible d'être plus clair et de proclamer nettement que Foch avait vu juste. « Le général Foch, qui avait des divisions françaises dans les Flandres, ne voulait pas les rappeler parce que c'était là qu'il attendait l'attaque allemande avant et après l'effondrement du Chemin des Dames.»

Il faut ajouter, pour être exact, que si Foch garde ses divisions dans le Nord, ce n'est pas pour y attendre passivement le choc de l'ennemi, mais pour prévenir ce choc en attaquant lui-même. Le 20 mai, il demande à Haig et à Pétain de préparer deux opérations, l'une entre l'Oise et la Somme, l'autre sur la Lys.

Le même jour, le bureau des opérations de Pétain arrivait

à cette conclusion qu'une nouvelle attaque allemande était probable, entre le 20 et le 30 mai, soit sur la région Arras-Amiens, soit sur la région Aisne-Champagne. Aucun indice ne permit avant le dernier moment de deviner le sens choisi. Cependant, voici que les Allemands, au lieu d'attaquer sur Arras, prennent l'offensive le 27 mai dans la direction de l'Aisne. Pourquoi? C'est justement parce qu'ils veulent obliger Foch à faire ce que Clemenceau eût voulu qu'il fît de lui-même : à rappeler ses réserves dans le Sud. Dans la pensée des chefs allemands, l'offensive du Kronprinz est une diversion, destinée à décongestionner le Nord, où l'attaque décisive devait toujours avoir lieu. C'est ce que Ludendorff écrit en propres termes : « On ne pouvait prévoir à quelle distance cette poussée nous conduirait. J'espérais qu'elle aurait comme conséquence une dépense de forces telle, du côté de l'ennemi, que nous pourrions continuer alors l'attaque en Flandre. »

Il est vrai que, devant le succès obtenu, l'état-major allemand changea d'avis, et que l'opération confiée au Kronprinz devint la principale. Par quel miracle Foch aurait-il pu deviner ce changement d'avis? Il persista, trop longtemps peut-être, à attendre le choc dans le Nord, et à soutenir que leur victoire sur l'Aisne ne donnerait rien aux Allemands. De quoi Clemenceau est scandalisé : « Donc, dit-il, Foch ne voulait pas dégarnir les Flandres où il attendait l'attaque allemande. C'est sur l'Aisne qu'elle se produisit : ce qui n'empêcha pas le commandant en chef de maintenir ses réserves dans le Nord et sur la Somme, estimant que l'attaque sur l'Aisne ne pouvait rien donner aux Allemands. Trois rivières passées en cinq jours n'en amenèrent pas moins le canon allemand à Château-Thierry, c'est-à-dire à 80 kilomètres de Paris. Soutiendra-t-on que ce n'était pas un résultat important? Tout le monde peut se tromper. Ce n'est pas une raison suffisante pour s'obstiner contre l'évidence. »

Foch n'avait cependant pas tort de déclarer que la présence des Allemands à Château-Thierry ne constituait pas un danger immédiat. Les événements ne sont pas si loin qu'on ne se rappelle l'opinion publique affolée, et imaginant déjà une attaque allemande débouchant de Château-Thierry sur Paris.

C'était une crainte chimérique, et il est parfaitement vrai que la situation tactique des Allemands, enfermés dans leur propre victoire, n'était pas bonne. Ils occupaient une poche profonde qui atteignait la Marne, au centre, sur un front étroit de 23 kilomètres. La seule voie ferrée normale, dans l'intérieur de la position, était celle de Soissons à Reims par Fismes. Elle se prolongeait au Nord de Soissons, vers Laon, par un tunnel qu'il fallait déblayer. Cette situation rendait le ravitaillement difficile. Enfin les deux flancs de la poche étaient bloqués, à l'Est par Reims, à l'Ouest par la forêt de Villers-Cotterets, qui étaient aux Français. On voit mal une offensive débouchant de ce sac. L'ennemi comprenait si bien le danger qu'il essaya deux fois de se débloquer : à l'Ouest, le 9 juin, en reliant la poche de Château-Thierry à celle de Saint-Quentin par une attaque sur Compiègne; à l'Est, le 15 juillet, en réduisant le golfe de Reims. Enfin la meilleure preuve que la situation du Kronprinz était dangereuse, c'est qu'il reçut le 18 juillet le coup de poing dans les côtes, qui le fit reculer. Seulement, quand en juin 1918 on osait dire que la victoire allemande du 27 mai portait un germe de défaite, on se faisait traiter de bourreur de crâne. On dirait que Clemenceau s'est servi de notes de ce temps-là, ou de souvenirs qu'il n'a pas corrigés.

Quant à imputer à Foch le désastre du 27 mai, l'injustice est flagrante. C'est une défaite d'ordre tactique, dont la cause est en grande partie la désobéissance des chefs qui commandaient les unités en première ligne aux ordres les plus formels de Pétain. Les divisions d'intervention furent à leur tour emportées commes des fétus, et la ligne ne put être rétablie qu'à la Marne. — Eh bien! avec toutes ces erreurs et toutes ces injustices, Clemenceau sort grandi de cette aventure du 27 mai. Oui, malgré tout ce qu'il pensait, il n'hésita pas à défendre énergiquement Foch et Pétain. Le 30 mai, le général Mordacq note sur son carnet : « L'agitation à Paris. On demande la tête de Duchesne, de Franchet d'Esperey, de Pétain et de Foch. Entrevue de Trilport. Conversation dans voiture. Foch, Pétain, Duchesne vivement critiqués. Faiblesse du commandement subalterne. Nécessité de sabrer. A Paris, grande nervosité, surtout au sujet de l'abandon des ponts de l'Aisne. »

Malgré l'animosité des Alliés contre Foch, M. Clemenceau fait insérer cette phrase dans un télégramme aux gouvernements alliés : « Nous estimons que le général Foch, qui mène la campagne actuelle avec une habileté consommée, et dont le jugement militaire nous inspire la plus grande confiance », etc...

Le 3 juin, à une séance de la Commission de l'armée, Clemenceau montre la même crânerie, la même constance à couvrir ses subordonnés : « Il faut, dit-il, avoir confiance en Foch et Pétain, ces deux grands chefs qui se complètent si heureusement. » Le 4, à la Chambre, un député, M. Frédéric Brunet, demande la tête des chefs : « Si la loi s'appesantit d'une façon formidable sur le soldat qui défaille à son devoir, disait cet homme politique qui n'est évidemment pas un grammairien, elle doit être plus terrible encore pour le chef qui, par négligence ou imprévoyance, peut causer des défaites irréparables. » Il y a de meilleurs termes, mais il n'y en a pas de plus précis, pour demander le peloton. Clemenceau monta à la tribune, et prononça un magnifique discours, dans lequel il n'y a rien, sauf cette intervention généreuse et ces accents qui émurent le Parlement : « S'il faut, disait-il, pour obtenir l'approbation de certaines personnes qui jugent hâtivement, abandonner les chefs qui ont bien mérité de la patrie, c'est une lâcheté dont je suis incapable. N'attendez pas de moi que je la commette... Si nous devions susciter dans l'esprit des soldats des doutes sur certains de leurs chefs et peut-être des meilleurs, ce serait un crime dont je ne prendrais pas la responsabilité... » Il faisait un éloge ému de tous ceux qui se battaient, confondait habilement les soldats et les chefs dans une admiration commune, attirait sur lui les foudres, et attestait ceux qui sont tombés. Ainsi Démosthène prenait à témoin, en faveur des combattants de Chéronée, les morts de Marathon. « Renvoyez-moi d'ici si j'ai été un mauvais serviteur, disait Clemenceau, chassez-moi, condamnez-moi, mais prenez pour cela la peine de formuler au moins des critiques. Quant à moi, je prétends que le peuple français jusqu'ici a fait, dans toutes ses parties, le plein de son devoir. Ceux qui sont tombés ne sont pas tombés en vain puisqu'ils ont trouvé moyen de grandir l'histoire française. Il reste aux vivants de parachever l'œuvre magnifique des morts. »

Foch était sauvé. Il y a dans cette intervention une loyauté et un courage qu'il faut admirer sans réserves. En réalité, Clemenceau et Foch étaient deux hommes faits pour se comprendre et pour ne pas pouvoir se souffrir. Ils avaient la même foi patriotique, la même ténacité, la même résolution. Les circonstances les engagèrent dans un conflit d'attributions dont il faut maintenant dire un mot, et d'où toutes ces polémiques sont sorties.

Le commandement unique est une formule simple, mais une réalité très complexe. Foch avait été investi de la direction générale des opérations. Dans cette haute fonction restait-il le subordonné de Clemenceau? — Oui, disait celui-ci. — Non, disait M. Poincaré. Et il semble évident en effet que les puissances alliées n'ont pas entendu subordonner leurs commandants en chef au gouvernement français. Le président de la République estimait que le maréchal Foch, dans la mesure où il commandait à l'armée américaine, dépendait plutôt du gouvernement américain. En tout cas, il jugeait que Clemenceau n'avait pas à s'occuper de ce que faisait Foch comme commandant de l'armée américaine. Cette idée faisait bondir Clemenceau. Il traitait M. Poincaré de juriste, et il demandait à quel moment le commandement unique lui avait enlevé une part de son autorité sur le commandement militaire français.

Se souvenait-il que lord Milner s'était proposé de le mettre lui-même à la tête des armées alliées? On dirait qu'il a gardé quelque souvenir de ce projet. Non seulement il entend ne rien abdiquer de son autorité, mais on le voit prendre des décisions qui relèvent proprement du commandant en chef. Non sans étonnement, on le voit régler l'emploi des divisions italiennes sur le front français. En septembre 1918, il donne audience à Repington, et lui dit qu'il se propose de relever les divisions françaises restées en Italie par des unités de forces équivalentes, mais ayant besoin de repos. Il ne cache pas qu'il souhaite que le général Diaz ne prenne pas l'offensive. Mais Foch pousse au contraire les Italiens à attaquer. — Il est difficile de ne pas trouver que, dans cette conversation, il y a quelques paroles de trop.

Au surplus Pétain lui-même ne cache pas à Repington que

les relations ne sont pas toujours faciles avec Clemenceau, « car il tient à exercer son contrôle sur la guerre et les opérations ». Il tenait à l'exercer aussi sur le commandement suprême. « J'avais le droit, dit-il, et même le devoir de m'enquérir pour savoir si le commandement suprême fonctionnait à souhait. » Il avait ses idées sur ce fonctionnement et il trouvait que Foch ne commandait pas assez. Ils en vinrent à un dissentiment grave sur un point où ils étaient du même avis. Ils auraient voulu l'un et l'autre que l'infanterie américaine entrât en ligne sans attendre l'arrivée des organes d'armée. Au contraire le général Pershing voulait garder des fantassins pour le moment où ils pourraient entrer en ligne en tant qu'armée américaine constituée et sous la bannière étoilée. Clemenceau était d'avis de donner à Pershing des ordres formels; Foch était d'avis d'agir par persuasion. A la fin, malgré M. Poincaré, Clemenceau envoya à Foch une lettre qui était, dit-il lui-même, assez vive. — Elle fut d'ailleurs inefface. Elle ne fit pas varier Foch d'une ligne.

Il est très difficile de prendre parti dans ces discussions. Une clause insérée dans le texte même qui crée le commandement unique donnait aux généraux en chef le droit d'en appeler à leurs gouvernements. Il ne s'agissait donc pas d'un commandement au sens strict. En donnant des ordres formels, Foch craignait de créer de graves difficultés. Clemenceau assurait que ce danger était imaginaire. Qui avait raison? — A quoi bon insister sur d'autres dissentiments, où il n'est pas plus aisé de se prononcer? Foch se croyait indépendant en droit; Clemenceau le considérait comme un subordonné. Foch jugeait que Clemenceau se mêlait de questions où il n'avait que faire; Clemenceau jugeait que Foch se dérobait à l'autorité civile et qu'il manquait à la constitution et aux lois. Le gros de son ressentiment vient de là. Ce n'est pas une querelle digne d'émouvoir beaucoup la postérité. On ne voit pas que la face des choses en ait été changée. Il est temps que ces récriminations rentrent dans le silence. Quant aux adversaires, unissons-les dans la même reconnaissance. Ils furent des hommes et ne furent pas sans défauts. On nous l'apprend, mais nous nous en doutions.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PRINTEMPS

DE LISIEUX A NICE

Le 15 avril venu, l'auto permet de traverser en diagonale le printemps de la France, le véritable printemps, au sortir de ce prélude angoissant et mélancolique dont les premiers accords commencent avec mars. Théoriquement, le 15 avril doit nous libérer de ces hésitations, de cette poussée en avant sans cesse contrariée par la reprise impuissante mais d'autant plus agressive de l'hiver. Des nuées mouvantes, épaisses et d'une nuance d'acier sinistre, servent encore de fond passager à quelque partie brusquement plus ensoleillée du paysage. Les taillis ont verdi, des bruits d'ailes mouillées jaillissent des fourrés criblés d'étoiles vertes, les moissons futures se moirent sous le vent qui les effleure. Les primevères, les pâquerettes, les violettes éclairent l'herbe, donnent un air de jardin au rebord des fossés. Partir, ce n'est pas seulement, pour nous, alors, gagner telle ville, mais s'en aller vers Ronsard, vers les Primitifs qui nous semblent n'avoir jamais dû travailler qu'avec le printemps et ne pouvoir suggérer d'autre saison. Peut-être à cause de tant de tableaux, de rétables interprétant des scènes de la Passion et de crucifixions qui évoquent le temps du carême, de la Semaine Sainte et, par là même, des prémices de Pâques. S'il fallait assigner des époques aux saisons, nous trouverions le XVe siècle pour le printemps, l'été pour la Restauration, l'apogée de Louis XIV

pour l'automne et l'hiver pour le règne de Louis XV, sans doute à cause de tant de poudres et de fards, de toilettes amples et surchargées qui ne paraissent avoir pu supporter que l'éclat des lustres et jamais affronter les rayons du soleil. Et puis, c'est une époque essentiellement de salons, de boudoirs et d'alcôves. Les décorateurs peignaient, sur les panneaux et dans les trumeaux, des sujets de chasse et des bergers; la Saxe parodiait toutes les fleurs; Sèvres et Marseille transformaient les assiettes en bouquets. Mais, avant la *Nouvelle Héloïse*, lequel de ces personnages vêtus de velours et de soie se serait avisé d'aller, sur des hauts talons, regarder, au delà du perron, cette nature, si facticement interprétée par les peintres?

La *clientèle* aveugle et haletante des fêtes de Pâques ne s'est pas encore lancée sur la grand'route. Partons.

***

Lisieux. Le Lourdes normand. — Le culte voué à la petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus est devenu bien rapidement populaire.

La canonisation ne semblait avoir été accordée à la Vierge de Vaucouleurs que pour rendre à la France, presque miraculeusement, pendant la guerre qui allait bouleverser l'Europe, une Jeanne d'Arc dressée dans chaque église, près de l'autel.

Avec la paix, l'image de la Lorraine illuminée, le symbole qu'elle représente, ne se sont pas effacés, mais il fallait peut-être une sainte qui ne portât point de cuirasse ni d'épée et qui n'eût pas encore figuré parmi les constellations du paradis chrétien, dans un temps où les Français (c'est-à-dire une élite éprise de changement et d'inédit) ne demandaient aux arts et aux personnages que d'offrir l'imprévu de la nouveauté et le mirage de l'inédit.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus répandit parmi les croyants cette allégresse qui réveille l'enthousiasme et le renouvelle, comme fait à la terre le printemps. C'est que la rose soit une rose fraîchement épanouie qui enchante le promeneur matinal, au jardin. S'il apprenait que cette lourde

corolle est celle de l'an dernier, même pareillement éclatante, il n'éprouverait point le même plaisir à la respirer.

Nous n'y changerons rien, les grâces que les croyants obtiennent par l'intercession des saints semblent plus faciles et plus promptes, si le saint n'est pas celui de leurs aînés. Les religions réformées, qui ont agi sur le nord de l'Europe, n'éprouvent point ce besoin de renouveler l'enthousiasme et la foi par des satellites n'ayant pas encore brillé alentour de Dieu. Cette croyance spontanée dans une nouvelle étoile est particulièrement latine. Il ne s'agit ici ni de condamner ni d'absoudre mais de faire des constatations. Dans ma grande jeunesse, le culte de Saint Antoine de Padoue semblait éclipser celui du Sacré-Cœur de Jésus, qui avait pris un particulier essor après la défaite de 70. Notre-Dame de Lourdes avait enflammé l'esprit des contemporains de Renan et de Lamennais.

Il est à remarquer, hélas! que ces élans enthousiastes ne s'alimentent plus toujours à ces sources divines qui répandaient sur la chrétienté, au sortir de ténèbres et d'orages ayant duré plus de mille ans, les images que nous ne possédons plus guère qu'amputées, mais dont les mutilations rehaussent la pure intensité. Ce qui environne aujourd'hui les hommages, le culte rendus à Notre-Dame de Lourdes, à Saint Antoine de Padoue, à Jeanne d'Arc elle-même, — car elle n'est pas entrée dans les églises sur le cheval de Frémiet, — est souvent atroce.

La petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, devait être intronisée plus avant dans l'horreur. Pourquoi le dissimuler? Pourquoi ne pas le crier, pendant qu'il est peut-être temps encore de progresser, de ne point commander en bloc une basilique et tous les ornements qui devront la décorer? Tout ce que le regard rencontre, toutes choses sur lesquelles il va se poser révèlent, à l'instant, la plus mauvaise qualité, non seulement artistique mais sentimentale. Tout est fait à *l'entreprise*, ensemble et détails, — et au rabais.

La châsse dans laquelle reposent les restes de la Sainte, que l'on vint arracher au petit tertre du Carmel où la terre et l'herbe seules les recouvraient sous une croix de bois, la châsse dorée n'a même pas été sculptée par un ébéniste de choix. Nous évoquons, bien malgré nous, ces décors de théâtre où la scène est censée se passer dans un vieux château qu'une

famille puissante n'a jamais quitté et dont le mobilier arrive tout droit des plus mauvaises maisons du faubourg Saint-Antoine.

Des anges de marbre blanc encadrent cette châsse, placée sur un socle de marbre noir. Une croix de marbre blanc est posée sur les degrés dans une jonchée de roses de marbre pareillemment blanc, d'une matière que l'on prendrait pour du sucre. Derrière les vitres de la châsse, l'image de cire de la petite sainte évoque ce que l'on voit dans les étalages des grands magasins, avec robe de bure, manteau de satin blanc accessoires.

Mon Dieu! Ne possédons-nous plus, en France, d'artistes ou d'artisans qui se fussent enthousiamés à la pensée de collaborer à la gloire de la Sainte de Lisieux? C'est impossible. Ce culte que firent grandir les heures de la guerre, horribles pour presque toutes les femmes, ce culte si rapidement propagé dans le monde entier et qui a son charme junévile, sa grâce illuminée, ce culte méritait mieux, au Carmel de Lisieux. Cette mise en scène dépasse non seulement en mauvais art, mais en mauvais goût, tout ce qui put être fait aux XVIIIe et XIXe siècles, dans les provinces françaises, comme en Italie et en Espagne. Encore, l'exubérance et la déplorable facilité sont-elles rachetées au XVIIIe siècle par un métier d'artiste qui atteint fréquemment une certaine perfection.

Les murs de la rotonde où est dressée la châsse sont décorés de draperies d'un bleu de ciel à la détrempe sur lesquelles se détache en relief une pluie de roses, coloriées au carmin. Jamais on ne fit pire, pour un casino de mauvais ton. Les pieuses dames du Carmel, évidemment, ne sont point tenues de connaître ce qui peut ou non se faire dans le genre décoratif... Mais elles ont été conseillées; des collaborateurs se désignaient à elles, naturellement. Sans paraître risquer de trop invraisemblables suppositions, des évêques, des membres éminents du clergé ont pu visiter des basiliques anciennes, prier devant des murs et des images augustes, se faire une opinion personnelle, raisonnée, sur l'art religieux. Les longues méditations devaient les conduire, semble-t-il, logiquement, à une épuration du goût. La plus grande et intense simplicité s'imposait.

Il n'existait point, jadis, entre le clergé et les artistes, cet Himalaya qui les sépare aujourd'hui, sans espérance d'aucune communication probable. Le clergé se fournit d'art dans les magasins. Les images religieuses, les figures divines se fabriquent en série. Comme pour les vêtements, c'est une manière d'uniforme, auquel rien ne saurait être changé. On craint ces artistes, ces rêveurs, ces imaginatifs que, jadis, les princes de l'Eglise attiraient à eux, inspiraient, pensionnaient. Les *princes* de l'Eglise ne sont plus princes que dans leurs basiliques, au pied des autels, dans l'aigre harmonie des cantiques d'actions de grâce clamés par les fidèles.

Il faut regretter ces prohibitions. Les peintres aiment mieux travailler pour les musées de Mont-de-Marsan ou d'Aubusson que pour les cathédrales. Je ne pense pas que l'État les rétribue mieux, pourtant, que l'Église. Mais il y a l'espoir d'obtenir des distinctions. Les ministres ou leurs délégués pénètrent encore, au hasard d'un déplacement, dans les musées. Ils ne franchissent plus le seuil des basiliques. Mais, hélas! la *Séparation* n'existe pas seulement entre l'Église et l'État... Elle existe entre les corps de métiers, entre les arts, entre les officiels et les particuliers. Alors, pour construire une église, aujourd'hui, un entrepreneur qui puisse exécuter *tout* l'ensemble est nécessaire. On s'en remet entre ses mains pour les fondations et les statues, la charpente et le placement des ex-votos. Il faut aller vite.

Mais n'est-il pas impie, et je dirais même dangereux, d'offrir aux visiteurs de Lisieux cette étrange mise en scène, qui évoque les palais d'Angkor édifiés dans les expositions coloniales que multiplie la France ingénument pour se prouver qu'elle a des colonies, alors qu'elle ne se préoccupe point de construire des navires pour les relier entre elles et de se fournir de munitions ou d'engins pour les garder?

Tous les sentiments qui viennent expirer aux pieds des autels de Lisieux sont purs, ils sont nobles, ils sont touchants. Mais ne vaut-il pas mieux crier la vérité, lorsqu'il est peut-être encore temps de dépouiller ce culte si rapidement admis et si rayonnant de la jeune Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, du sanctuaire banal et des enjolivements vulgaires dont on l'a si tristement affublé?

Depuis trop longtemps, l'Église est aux mains de décorateurs et de conseillers déplorables. Que l'on se reporte aux temps héroïques du catholicisme, à la grande époque qui naît avec les arts en Europe, vers le onzième siècle, et s'est prolongée jusqu'au moment où la monarchie absolue, s'emparant de l'Église, voulut traiter les nefs à la manière des palais et faire pour Dieu, comme pour le Roi, des baldaquins au-dessus du maître autel semblables à ceux des lits princiers.

Dans quelle atmosphère de pureté semble-t-on avoir travaillé à Reims, à Chartres ou à Bourges, avec quelle délicatesse exaltée, quelle misère supportée dans l'extase pour la gloire de Dieu! De quels silences environnait-on les autels des bienheureux, de quelles murailles nues ou percées d'ouvertures que les vitrails illuminaient; leur imagerie translucide évoque encore à la lumière du soleil des artères dépouillées de la chair et des muscles.

Peut-être manquerions-nous moins de sculpteurs et de peintres de talent, si les artistes s'efforçaient, comme leurs devanciers, de retracer dans un patient effort quelques-unes de ces scènes qui nous paraissent éternelles et qui n'ont cependant exercé leur influence que depuis mille ans, sur une humanité qui en compte quelques millions d'existence...

Il est écrit que Dieu créa l'homme à son image. Sans doute parce que cette image avait une importance.

Je ne sais plus la phrase exacte de *La Cathédrale*, je crois, dans laquelle Huysmans dit que, voyant la Foi devenir trop ardente parmi les hommes, le Diable ne trouva plus de refuge que dans les images qui ornent les églises, pour détourner de Dieu les fidèles.

Au moment où l'on prépare à Lisieux une nouvelle basilique à la gloire de la petite Carmélite dont les dernières paroles ont été : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre », le clergé devrait prendre une initiative pour ne pas se livrer, une fois encore, aux écumeurs. Trop d'entrepreneurs se figurent que l'on exécute une cathédrale comme une succursale de maison de crédit ou un cinéma. Qu'on ne puisse empêcher les cultivateurs des environs ou les domestiques grosses de se lancer sur certains objets de piété vendus à la porte de la chapelle, cela se conçoit. Mais il est d'honnêtes

gens qui ne peuvent croire, en fermant tout à fait les yeux. Lorsqu'ils les ouvrent, ils demandent, sinon la contemplation d'un chef-d'œuvre, du moins que leur soit épargnée la vue de monstruosités pareilles à celles qui s'étalent à Lisieux. Je ne les ai jamais entendu que déplorer hautement, de tous côtés, par des gens respectables et autorisés, dont l'opinion compte, et même beaucoup.

***

Caen. — La capitale de grande province française devenue préfecture, la préfecture tombée au faubourg. Le passé qui meurt, non pas dans ce qu'il a de sentimental, mais dans ce qui représentait un état de choses, une société, une vie intellectuelle, un patrimoine. Les anciens hôtels vidés par les décès et les exodes, les antiquaires et les marchands de biens, sont devenus restaurants, entrepôts, logis de familles nombreuses. Ils ont été livrés à la petite industrie. La rue a des senteurs d'huile consistante et de cambouis. A peu de chose près, c'est la même impression que celle éprouvée à Naples où je débarquais pour la première fois venant de Marseille, à dix-huit ans, et où me frappait si vivement la déchéance, à un âge où la vision est fraîche. Le délabrement de la ville me faisait paraître le passé plus resplendissant, et plus misérable le présent. Sous un ciel qui n'a point l'ardeur napolitaine, sous le nuage que charrient les vents de la Manche, à quelques kilomètres d'ici, Caen, comme tant d'autres cités florissantes, est envahie par les estaminets, les épiceries. Le garagiste et le boucher. Des églises mortelles dans leur décrépitude, des monuments administratifs dont toute animation semble bannie par le rond de cuir. Quelques succursales de banques et un Monument aux Morts. Voilà ce qui est neuf. Le théâtre affiche une pièce exécrable, jouée par des acteurs inconnus. Beaucoup d'hommes et de femmes à bicyclette.

Les bons antiquaires eux-mêmes ont disparu. Ce qui est le signe qu'à l'intérieur les logis d'autrefois sont bien vides, en effet.

***

DINARD. — J'ai connu Dinard dès mon enfance. Il semblait que l'on eût déjà mis le pied en Angleterre. C'était véritablement une plage à la manière de celles qui regardent la Manche, de l'autre rive, comme Bognor. Le clocher de l'église demeurait breton, les magasins étaient les mêmes que partout sur la côte. Mais villas, casino, clubs évoquaient l'Angleterre. Tout changea bientôt. Tout est méconnaissable, aujourd'hui. Les anciens cottages de briques et bois ont disparu. Un monstrueux casino, sans cesse agrandi, transformé, a remplacé celui de poutres, de traverses et de planches, qui avançait au-dessus du sable comme un balcon et qui n'était pas tout-à-fait à l'abri de l'écume et des embruns, les jours de grande marée. Un essaim de jeunes filles que l'on disait libres, parce qu'elles affichaient plus de libertés que leurs pareilles n'avaient coutume d'en prendre avec les jeunes gens, donnait à cette terrasse peu éclairée un aspect de promenoir de comédie. Les accords d'un excellent orchestre de tziganes (une année le fameux Boldi vint) ajoutaient des voluptés indéfinissables, un de ces doux enivrements que font varier les modes, à ces conversations à deux, que berçaient de compagnie les violons et le ressac.

Les jeunes filles libres se sont mariées. Elles sont devenues, pour le plus grand nombre, d'excellentes mères de famille. Au surplus, leurs filles, depuis, ont tellement dépassé leur factice indépendance que nous ne pouvons nous empêcher de sourire, en évoquant cette époque.

Un casino qui date de l'an passé porte à trois le nombre de ceux qui, désormais, ferment l'accès de la plage, devant un vaste trottoir, une digue-promenade, qui permet, au-dessus du sable, d'aller et venir librement. Les hôtels se multiplient, de nouveaux se créent, tandis que l'on travaille à exhausser les autres. De pareils aménagements ne vont point sans combattre la nature et gâter les paysages. Il faut pouvoir donner le logement à des familles toujours plus nombreuses et plus exigeantes. Le désordre apparent que l'on trouve en arrivant n'est peut-être, à proprement parler, la faute de personne, mais tout le monde y collabore.

Il y a vingt-cinq ans, une femme qui ne possédait ni un nom célèbre ni une fortune considérable, et qui était Américaine, mariée jadis à un Anglais, sans que nul ait jamais su parfaitement d'où elle était venue, une femme qui avait atteint déjà la soixante-dixième année, mais qui luttait, maintenait à Dinard ce que maintient une cour dans un État : une certaine aristocratie, une élite. Il fallait être reçu chez madame Hughes Hallet, si l'on tenait à se donner la confirmation, le plaisir ou même l'illusion de faire partie de cette élite. Depuis les nombreuses années qu'elle résidait dans sa villa du boulevard Féart, la dame avait à peine appris le français, mais je ne pense pas qu'on lui eût jamais tenu tête plus de quelques secondes. Chacun bredouillait quelque banale formule de politesse, après que le maître d'hôtel anglais eut annoncé les arrivants à haute voix. L'accent prononcé de celui-ci donnait un certain sel aux entrées. Je me souviens d'avoir entendu, un jour où je venais après le comte et la comtesse de Rohan-Chabot, madame de Rohan-Chabot lui dire, d'une voix distincte : — « Comte et comtesse Gérard de Rohan-Chabot »; puis, n'obtenant point d'être « annoncée », réitérer la phrase. Alors, le maître d'hôtel, tournant la tête, riposta : — « Trop long, *médéme* ». — Et il passa au suivant.

Des altesses françaises ou étrangères demeuraient assises dans des fauteuils dominant la salle de danse.

Les dimensions de la villa étant assez réduites, l'on s'écrasait; le buffet ne fut jamais que médiocre, l'orchestre ne valait pas celui du casino, mais, le lendemain, des journaux du pays et, le surlendemain, ceux de Paris même, donnaient la liste des invités les plus élégants.

M. André de Fouquières, alors dans tout le fracas des conduites de cotillons, qu'il menait en frappant les planches du talon, était l'introducteur des ambassadeurs de cette souveraine improvisée, mais reconnue, adulée, dont la bonne grâce, les manières d'autrefois, la parure et la perruque noire étroitement serrée au-dessus d'un visage qui avait été ravissant, tenaient de la fête et du macabre, du Père-Lachaise et du boudoir.

On racontait méchamment que Mrs. Hughes Halett dormait avec une escalope de veau sur chaque joue pour empêcher

le travail des rides. Ceux qui demeuraient dans la *Villa Monplaisir* ne l'apercevaient pour la première fois du jour qu'à l'heure où, le soleil couché, le moment de dîner approchait. Parfois, elle faisait exception pour un thé, à condition qu'il s'y trouvât Monseigneur le comte d'Eu et Son Altesse Impériale et Royale madame la comtesse d'Eu, fille du dernier empereur du Brésil, don Pedro.

L'automne venu, Mrs Hughes Hallett prenait ses quartiers d'hiver jusqu'à Noël où elle donnait une fête à la colonie anglaise, puis elle se replongeait, jusqu'à l'été suivant, dans les macérations.

Quelque temps avant la guerre, elle vint passer un mois à Paris. Je me souviens d'avoir dîné près d'elle, à l'hôtel Ritz. Ses colliers de diamants et le petit diadème qu'elle ne quittait jamais le soir étaient visiblement *cousus* sur la nuque après les faux cheveux. La minceur des bras, le corps demeuré svelte, le visage de momie fardée, le charmant sourire, aux lumières d'un palace parisien, perdaient de l' « atmosphère » que leur conservait l'éclairage douteux, improvisé, de Dinard. Sem qui la vit danser, presque octogénaire, a tracé d'elle des croquis d'une prodigieuse et amère vérité.

Le mois de juillet venu, elle reparaissait aux soirs du Casino. Elle valsait, un peu raide, certes, mais elle valsait, environnée d'une cour. On l'avait surnommée la Reine de Dinard. C'est à l'une de ses fêtes qu'adolescent je vis danser pour la première fois une Américaine fort maigre et peu soignée, vêtue à l'antique et soufflant dans une flûte de roseau. Nul ne connaissait même son nom. Elle s'appelait Isadora Duncan.

Aujourd'hui, la *Villa Monplaisir* est devenue un hôtel. Dans l'escalier sont demeurés les tableaux italiens représentant un pifferaro et une de ces petites filles qui attendaient jadis leur peintre, sur les degré ensoleillés du double escalier de la Place d'Espagne, à Rome. J'ai même retrouvé dans un couloir une gravure en couleur de M. Fournier-Sarlovèze, représentant le bal des Mille et Une Nuits de la comtesse Aynard de Chabrillan, avec une dédicace de l'auteur à la Reine de Dinard...

Ces évocations nous remplissent de mélancolie.

Ce soir, dans le salon, des dames anglaises buvaient du

café en compagnie d'Hindous natifs de Lahore et venus de Cambridge passer en France les vacances de Pâques... Sur la cheminée, je reconnus les deux sujets *Louis XV*, de majolique 1880, qui figurent, dans la manière la plus sucrée, une bergère et un berger échangeant d'un coin de la cheminée à l'autre, du bout des doigts, un baiser.

Et je me souvenais d'avoir entendu raconter par madame Hugues Hallett elle-même, à un diplomate français qui s'appelait Paul Desprez, qu'au temps où elle était petite fille, pour l'arrivée de la reine Victoria en Amérique, on avait choisi, à travers tous les États, celle qui paraissait la plus digne par la beauté d'offrir à la souveraine le bouquet d'arrivée, et que cet honneur lui était échu...

Ce soir, je me demande si la reine Victoria fit jamais la traversée de l'Atlantique... Mrs Hughes Hallett, la reine Victoria!... Les fleurs offertes, les soirées de la *Villa Monplaisir*... La comtesse d'Eu, une si bonne personne, un peu forte, et qui marchait difficilement. Les Infants... Et les dames qui venaient leur faire la révérence — et qui en esquissaient une autre devant *la reine de Dinard*. Que cela est loin... Aujourd'hui, les propriétaires de l'hôtel couchent dans son lit.

Des averses rayent le ciel de printemps, vers Saint-Lunaire et Saint-Briac, aux hôtels fermés, aux villas closes, aux tennis déserts. A la porte du jeu de golf quelques autos, puis, tout de suite, le petit village de capitaines au long cours retraités. Un côté déjà Saint-Brieuc, déjà Bretagne profonde, déjà Loti! Les pêchers de plein vent sont en fleurs, ils dressent leurs branches sur des fonds outremers traversés de brumes grises, comme lavées par un pinceau d'aquarelliste. Des épines-vinettes chargées de fleurs lancent par dessus les haies leurs branches chargées de corolles blanches. Des *bouillons blancs* dont le pétale est jaune et des giroflées, des silènes roses, poussent le long des murs, sous les fenêtres à rebord de granit. De vieux poiriers, des cerisiers, se chargent de fleurs qui s'ouvrent au milieu de la verdure criblant la nature alentour.

Dinard se prépare à l'été. Une piscine fermée, comme celle des grandes villes et qu'on dit malsaines, permettra de se tremper dans l'eau de mer, les jours de mauvais temps, à

des baigneurs peut-être plus amateurs d'exhibition que de sport.

Une seule chose ne change pas au milieu de tant de transformations : la vue de Saint-Malo, de l'autre côté de l'embouchure de la Rance.

***

Tours. — Beaucoup moins d'Américains que par le passé, au fameux hôtel de Tours. Style moderne, d'il y a deux ans. Dangereux. Surtout à mi-chemin d'Ussé et de Chenonceaux, entre Amboise et Villandry. L'hôtel *renaissance* eût été ridicule. Mais des murs assez nus, des meubles de chêne clair et luisant eussent servi de lien, au touriste, entre ces fameux châteaux de Touraine.

La Loire, suivie depuis Angers, coule grise, vaste, étalée, sans bancs de sable, ce qui lui enlève le caractère que nous lui avons toujours connu. De grandes nuées balaient l'horizon d'une pluie couleur d'ardoise, l'eau s'argente d'un reflet de jour. La *levée* longe le fleuve, comme un grand quai, entre l'eau courante et la campagne humide, en contre-bas. La pierre des maisons, blonde, friable, précieuse et légère, est la même pour le château et l'habitation du cultivateur. Un petit fragment de corniche révèle à tout moment le respect de l'architecture qu'on eut depuis Nantes jusqu'à l'Orléanais sur les rives de ce fleuve que ne suivent point les navires à vapeur des trafiquants et qui est sans voiliers. Les tours et les poivrières des grandes demeures évoquent la rêverie sans fin, les longues attentes, les crépuscules déchirés par l'envol rapide et incliné des hirondelles, la lecture et la pensée. Point d'usines encore à l'horizon, les courbes verdoyantes, les tranchées crayeuses, le vignoble, le champ de blé sont demeurés tels que jadis ils étaient. Cette route de la *levée*, construite au-dessus du niveau prévu des inondations, ne permet point les circuits automobiles. Un corbillard à baldaquin s'en va, vide encore, au petit trot de ses chevaux, prendre quelque homme endormi. Avant et après le corbillard, j'ai croisé des piétons endimanchés qui mettaient leurs mains dans des gants. Très loin, j'en vois venir encore dans de vieilles voitures; ces chères vieilles gens se tenaient tout roides, en

pensant au jour prochain, peut-être, où d'autres, à leur tour...

Au temps de Tonny Johannot, les images que nous montrent ces scènes de la vie quotidienne n'eussent guère différé. Balzac retrouverait ici M. Grandet.

A Cinq-Mars-la-Pile, le premier lilas en fleurs, véritablement en fleurs. Des pivoines roses et des glycines, dont les grappes, non encore fleuries, ressemblent à des chenilles, rassemblées autour du tronc noueux qui court sur la maison.

Dans Tours, des agents et des plaques indiquant le *Sens unique...*

Les étrangers habitués à venir fréquemment en France sont frappés par le changement, hélas! irrémédiable, de nos grands boulevards. La place de l'Opéra marque une limite, passé laquelle le boulevard des Italiens et les suivants n'offrent plus aucun rapport avec ce qu'ils étaient encore avant la guerre. Pourquoi faut-il qu'en avançant vers l'ouest, la ville ne puisse conserver la tenue ancienne, aux quartiers situés plus au Levant? Pourquoi faut-il que ce qui commence à descendre, à décliner, à perdre ses prérogatives, sa discipline, sa parure ne puisse plus que décroître, se faner, s'abîmer, mourir? Pourquoi faut-il qu'en travaillant au bien-être et au plaisir du plus grand nombre, l'humanité ne puisse garder la mesure, le choix, ce qui crée un art, un goût, une élégance?

Je retrouve à Tours, d'une façon d'ailleurs beaucoup moins brutale, ce qui m'avait frappé à Caen. L'ancienne rue *Royale*, devenue *Nationale*, pouvait conserver cet air privilégié que, jadis, la rue principale d'une grande cité n'eût pas manqué d'offrir aux visiteurs. Il existe, désormais, des boucheries partout, des succursales d'épiceries fameuses pour leur publicité plus que pour l'excellence de leurs produits également médiocres en tous lieux.

Le flâneur, le promeneur, les dames qui cherchent un magasin, non une boutique, ne savent où aller.

Je me demande si, dans l'ensemble, la France a beaucoup moins changé, en réalité, depuis douze ans que Moscou. Peut-être, nous en apercevons-nous moins parce qu'en apparence subsistent les choses établies. Mais, après avoir traversé la France, certains villages déserts et sans enfants, les

villes défigurées, les banlieues morcelées, leurs arbres arrachés, il faut, tout de même, ouvrir les yeux et ne point se dire que tout va très bien, sous prétexte que des milliers d'automobiles courent les chemins et que les cinémas donnent à la foule qui envahit leurs salles enfumées des scénarios que, près de quatre-vingt-dix-huit fois sur cent, nous n'accepterions pas au théâtre.

Le Monument aux Morts placé au centre des bourgades, parfois à l'arrivée ou à la sortie, devient trop fréquemment symbolique de la mort du village lui-même. On voudrait voir élever maintenant des stèles aux vivants et des statues à l'Amour, à la Pensée, à l'Art... Avec leurs couronnes fanées, tous ces monuments de la guerre semblent clore définitivement dans ces petits pays dépeuplés l'existence du pays. Il est noble, il est pieux, il était nécessaire qu'ils fussent édifiés. Mais, qu'il n'y ait plus qu'eux, plus jamais qu'eux, dans un pays où le nombre des naissances n'atteint plus celui des décès, suscite de bien pénibles réflexions chez l'homme qui passe en auto.

C'est le printemps. Il est variable, humide et glacé. Pourtant, peu après Chenonceaux, je longe un grand mur, sur lequel avril a précocement jeté le manteau d'une glycine. La première en fleurs que j'aie encore rencontrée.

***

Nice. — Aux portes de Nice, à flanc de coteau, la villa d'une dame anglaise, lady d'..., qui dut s'en défaire brusquement pour combler une partie des abîmes creusés dans ses revenus par le krach récent.

Depuis une trentaine d'années, peut-être davantage, le jardin était l'objet des soins renouvelés de sa propriétaire. On retrouve ce goût anglo-italien des dames qui possèdent des jardins dans le Kent, les comtés de Warwick, d'Oxford ou dans le Suffolk ou l'Essex et qui ont fait leurs premiers voyages en Italie. L'arceau florentin de cyprès taillé, le buste romain, la colonne de marbre, le petit temple à fronton, les hautes pergolas sont écrasés sous le poids des glycines en

fleurs. On a taillé à plusieurs étages autour du tronc les cyprès, comme les ifs dans le Surrey.

Lady d'... avait pour la glycine un sentiment de faiblesse que je partage. La senteur de tolla de ces grappes mauves écloses avant que les feuilles ne jaillissent après les troncs, l'élancement de ceux-ci se nouant aux balustres et aux colonnes, longeant la crête des murs, s'emmêlant aux courbes du fer forgé, se laissant conduire pour redevenir indisciplinés, faire un bouquet, joncher de fleurs une pente aride, dresser de tortueux arcs de triomphe sur la tête d'un bacchus qui offre sa coupe immobile à la rosée, cette glycine qui escalade les balcons avec l'agilité d'un acrobate et fait au-dessus des fenêtres un abri transparent, trop intime, trop féminin, sous lequel on ne saurait demeurer sans défaillir, c'est, avec l'horizon de la mer d'un bleu intense, l'une de ces faciles harmonies, de ces accords abondants et sensuels, qui plaisent dans un jardin méditerranéen au printemps, à l'égal des lis sur les autels de mai et le long des allées de jardins à demi vergers.

Et puis, les roses. Les roses qui donnent toutes à la fois, comme la population d'une ville pour l'une de ces fêtes annuelles qui vident les maisons. Toutes les roses, sous les ordres de la *général Chablékine* qui a la proportion d'un oranger moyen et fleurit longtemps. Le garance en est vif, la corolle serrée, odorante, nuancée. La *Caroline Testout*, plus pâle. Les petits bouquets d'un jaune citron de la rose *banxia* s'étalent parmi les jasmins et la glycine...

Tout ce qui vit dans le jardin parfume. Le romarin dont le feuillage se couvre de constellations mauves, le thym et la santoline en épaisses bordures. Les orangers, les citronniers...

Mais, plus que toutes ces fleurs, à ce premier jour de mai, après une averse, ce qui hante, ici, les passants des jours de Pâques en allés, dans le beau jardin dévalant de la maison vers la mer, au paroxysme de la floraison du printemps, sur les plates-formes aux pelouses si vertes, aux dessins réguliers, qu'abritent des oliviers jusqu'au faîte desquels les glycines elles-mêmes se sont élancées et pleurent, ce n'est point tant de présences fleuries, tant de parfums, de tapis de pétales feutrant le dessous des hautes pergolas... Ce qui hante, ce qui cause le véritable enchantement, c'est une absence,

celle de la femme qui créa, qui posséda ce jardin, qui attendait le jour où les glycines fleurissaient, qui savait que chaque année leur poids ferait fléchir un peu plus les supports qui les avaient dirigées sur la coupole du petit temple ou le long des traverses de la pergola. Le parfum violent plane, mêlant des relents d'alcôve et de pharmacie, à de plus vagues et secrètes senteurs.

Un vieux fauteuil de jardin, à l'abri de trois glaces placées entre les colonnes du petit temple disparu sous les glycines, comme celui d'Angkor sous la végétation asiatique, un fauteuil de jardin désigne une place favorite. Ici, l'accumulation des parfums incite à l'asphyxie. Les glaces sans tain placées entre les colonnes, derrière le siège de jonc, retiennent la senteur prisonnière. Plus loin, la porte de l'autre temple à fronton triangulaire est ouverte... Il semble que l'ancienne maîtresse du lieu va paraître.

Des oiseaux chantent dans les arbres voisins. Un voilier erre, au loin, vers l'extrémité bleuâtre du Cap Ferrat.

Et vous, qui seriez là, vos fleurs ont l'air de vous pleurer, avec leurs larmes de pétales, leur senteur aphrodisiaque et vaine, vous, votre pâleur, votre sourire d'ombre. Et nous faisons le vœu qu'une autre amie des senteurs, des corolles, des jours bleus et de l'ombre fraîche, vienne recueillir cet héritage de fleurs, de parfums, de mélancolie, et l'arrache à ceux qui morcellent les terrains, rassemblent les maisons et détruisent à jamais ce qui permet de vivre à quelques-uns, qui ne rêvaient point seulement de courir les routes, de faire du bruit...

ALBERT FLAMENT

CORRESPONDANCE

Le Directeur de la Revue de Paris *a reçu la lettre suivante :*

Monsieur,

Un article de la *Revue de Paris*, paru le 15 de ce mois, met en cause (page 882) Horace Vernet en tant qu'auteur du tableau *La prise de la Smalah d'Abd-el-Kader*. Je ne saurais, comme chef actuel de la famille, laisser passer cet article sans protester contre l'attitude prêtée à mon arrière-grand-père à propos de la composition de son tableau : Horace Vernet n'a nullement cherché à jouer le rôle de « flatteur » dans « son interprétation » du fait d'armes dont il s'agit; il a simplement mis en œuvre les indications qu'il tenait de la meilleure source, puisqu'il les avait reçues du duc d'Aumale, alors en Algérie, par l'intermédiaire du Cabinet du Roi.

Voici, en effet, le document qui figure dans nos archives de famille :

« Extrait d'une lettre de Mgr le duc d'Aumale.

« Veuillez faire dire à M. Horace Vernet, pour son tableau de l'affaire de Taquin (*sic*), qu'il importe de suivre la disposition de l'esquisse qui m'a été présentée... Les spahis et leur colonel doivent avoir une place honorable dans le tableau, mais il est juste et nécessaire que les chasseurs soient au premier plan. »

Je suis persuadé qu'il me suffira de faire appel à votre courtoisie pour que vous veuilliez bien insérer la présente lettre dans le prochain numéro de la *Revue de Paris*, et je vous prie, Monsieur, de croire à l'expression de ma considération très distinguée.

HORACE DELAROCHE-VERNET,
Ministre plénipotentiaire.

M. Maurice Constantin-Weyer, à qui nous avons communiqué cette lettre, nous a répondu :

Loin de moi d'avoir jamais voulu porter la moindre atteinte à la personne d'Horace Vernet. Je remercie au contraire M. Delaroche-Vernet d'avoir bien voulu me donner connaissance de la lettre de Mgr le duc d'Aumale. Je me permettrai seulement d'opposer aux indications du prince les témoignages :

1° du Colonel Trumelet (*le Général Yusuf*, vol. I, p. 385 et suivantes);

2° du Général Derrécagaix (*le Général Yusuf*);

3° du général Du Barrail (*mes Souvenirs*);

4° du général comte Fleury (récit cité par M. Henri d'Ideville dans son livre : *le Maréchal Bugeaud*).

L'ouvrage du colonel Trumelet est composé avec les archives du ministère de la Guerre. Celui du général Derrécagaix, aide de camp du général Yusuf, avec les souvenirs du général et de ses compagnons d'armes. Enfin, les généraux Du Barrail et Fleury, alors l'un et l'autre lieutenants de spahis, ont tous deux pris part à l'affaire de la Smala. Qu'on ne s'étonne donc point si ces quatre témoignages, qui n'ont jamais été discutés par aucun des compagnons d'armes d'Yusuf, m'ont paru prépondérants, et si je me suis rallié à leur version, qui me paraît encore la meilleure.

MAURICE CONSTANTIN-WEYER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Fersen et Marie-Antoinette. *Correspondance et Journal intime inédits du comte Axel de Fersen*, par **Alma Söderjhelm** (*Kra*). — **Autour de la Reine**, par **Pierre de Nolhac**, de l'*Académie française* (*Tallandier*).

Marie-Antoinette a toujours trouvé des admirateurs et de chevaleresques défenseurs. Sans nul doute l'énergie et le courage dont elle fit preuve durant les derniers mois de sa vie justifient assez ces tendresses, ces dévouements posthumes. Mais il serait imprudent d'entreprendre une défense « générale » de la Reine. Le journal de l'abbé de Véri est venu apporter une preuve de plus de l'influence néfaste de Marie-Antoinette sur la politique. Qui sait si, Turgot n'ayant pas à combattre l'influence de la Reine, Turgot vraiment libre d'agir, la Révolution n'eût pas été évitée?

En ce qui concerne la pureté absolue de la Reine, le plaidoyer paraît aujourd'hui aussi difficile à entreprendre. En attendant que quelque inédit (dont la publication pourrait bien n'être pas lointaine...) vienne confirmer les accusations de lord Holland et de Saint-Priest touchant les relations de Marie-Antoinette et de Coigny, madame Soderjhelm, en faisant paraître son grand ouvrage sur Fersen et Marie-Antoinette (dont les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu en partie la primeur), a supprimé les dernières incertitudes qui subsistaient autour de la question Fersen.

Les pièces inédites qu'elle apporte aujourd'hui sont d'importance. Il s'agit du Journal intime tenu par Fersen et de son livre de correspondances. Avec les lettres de la Reine, naguère publiées par M. Klinckowström (mais chastement tronquées), nous en possédons assez aujourd'hui pour reconstituer à peu près complètement cette curieuse aventure.

Hans Axel Fersen était né en 1755. Son père, le maréchal de Fersen, était un des principaux personnages de Suède. Flanqué d'un

précepteur, Axel, dès l'âge de quinze ans, commença de parcourir l'Europe pour compléter son éducation. Il s'agissait de connaissance du « monde » à acquérir et non d'études. Fersen n'avait pas une grande curiosité des choses de l'esprit. Ayant visité l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, il arriva à Paris en 73. Sa situation lui ouvrit toutes les portes. Sa beauté lui gagna vous les cœurs féminins. Il fit quelques rapides visites dans les salons où l'on tenait bureau d'esprit, s'y ennuya, poussa nonchalamment une pointe à la Sorbonne, où, en passant, il subjugua mademoiselle Diderot sans le vouloir, fut présenté à la cour et assista aux bals de la Dauphine. Là il se plut et plut. La jeune Marie-Antoinette lui « parla longtemps ». Il le note, dans son journal, comme aussi ses impressions admiratives sur la beauté des Champs-Elysées...

Après avoir séjourné à Londres, puis traversé la Hollande et l'Allemagne, Axel retourna en Suède, où il vécut quatre ans. En 78 on le trouve à Londres de nouveau : il s'apprête sans aucun enthousiasme à épouser une demoiselle Leyel qui est très riche. Ce mariage échoue. Axel s'en réjouit et regagne Paris, la seule ville qui décidément lui plaise. « Ah! c'est une ancienne connaissance! » dit la Reine, qui ne dissimula pas sa satisfaction de le revoir. Elle lui demanda de venir un matin revêtu de l'uniforme suédois dont on lui avait vanté l'élégance. Axel le portait à ravir. Il devint un familier du cercle de la Reine. Un jour, celle-ci, en s'accompagnant sur le piano, chanta les couplets de *Didon* :

> Ah! que je fus bien inspirée
> Quand je vous reçus dans ma cour,

sans quitter des yeux Fersen qui se trouvait en face d'elle. L'incident ne passa pas inaperçu... Quelques mois plus tard, peut-être pour faire taire les commentaires, Fersen partait pour l'Amérique où il rejoignit les volontaires qui combattaient dans les rangs des insurgents. Maints indices donnent à penser que, lors de son départ, il n'était pas encore l'amant de la Reine... Il revint en France en 83. L'appui de Marie-Antoinette lui permit alors d'obtenir, comme il le souhaitait, le régiment « Royal-Suédois ». Lorsque le roi de Suède Gustave III vint à Versailles, on fit à ce souverain une réception très particulièrement chaleureuse, à laquelle la faveur de Fersen ne fut certainement pas étrangère. C'est à cette époque sans doute que les relations d'Axel et de la Reine devinrent plus intimes. Le jeune Suédois note dans son journal plusieurs voyages à Versailles, que par ailleurs il tint secrets. Plusieurs fois par semaine, selon Saint-Priest, il se rendait alors à Trianon, où la Reine l'attendait...

Vient la Révolution. Fersen en principe n'est pas hostile au

parlementarisme, mais les journées d'octobre modifient ses dispositions et c'est de bon cœur qu'il accepte de devenir l' « observateur » officieux de Gustave III pour les affaires de France... (et l'on sait que le roi de Suède était farouchement anti-révolutionnaire). Dès le début de 90 « le grand Axel » songe à organiser la fuite de la famille royale... et l'année suivante il met ce projet à exécution. C'est lui qui prépare l'expédition de Varennes. Déguisé en cocher, il conduit la berline royale jusqu'à Bondy. Là les souverains exigent que, par prudence, il se sépare d'eux. Tous les contemporains furent unamines à le regretter, car le sang-froid et le courage de Fersen auraient pu, sans doute, triompher des difficultés qui surgirent.

C'est à Bruxelles que Fersen, désespéré, apprit la malheureuse issue de l'aventure. Fort de la confiance de la Reine (et du Roi, qui, adroitement manœuvré par Marie-Antoinette, lui avait donné toute son amitié) il courut à Vienne pour supplier l'Empereur qu'on entamât une action énergique en faveur de Louis XVI. Vaines instances. L'Empereur n'était pas pressé... Dans le même temps, Fersen adressait de longues lettres politiques à Marie-Antoinette : il y demandait quelques instructions et donnait beaucoup de conseils. Leur sens général était : « Pas de concession à la Révolution. » Mais Marie-Antoinette avait alors d'autres vues et se rapprochait des constitutionnels et de Barnave.

En février 92 Fersen entreprit un voyage secret à Paris. L'aventure était périlleuse, car, reconnu, il eût été arrêté et sans nul doute condamné. Mais la chance le servit et il put se glisser inaperçu dans les Tuileries. Il passa près de vingt-quatre heures dans la chambre de Marie-Antoinette : on prit soin de ne révéler sa présence au Roi qu'à la fin de ce stage et il eut alors avec le souverain, ravi de le revoir, une longue conversation politique. Notez que ce singulier Fersen profita de son séjour à Paris pour voir aussi une madame Sullivan, qui était depuis quelque temps sa maîtresse, et, chez celle-là pareillement, sa présence ne fut signalée au maître du logis qu'en dernière heure. Ces divers épisodes sont relatés sur le carnet de Fersen avec beaucoup de tranquillité et comme s'il s'agissait d'incidents tout à fait naturels.

Revenu à Bruxelles, Fersen reprend sa correspondance avec Marie-Antoinette, mais elle est bientôt interrompue par les événements. L'arrestation de la famille royale le consterne : il ne cache plus son angoisse à ses intimes; sa douleur et son inquiétude redoublent après l'exécution du Roi. Il maudit alors l'instant où il est sorti de Suède. Ses pires craintes ne tardent pas d'ailleurs à se réaliser. La Reine à son tour est guillotinée. Quand on lui apprend

cette nouvelle, Fersen « n'a pas la force de rien sentir ». Toutes ses lettres expriment alors son désespoir et sa soif de vengeance. « Mon Dieu, n'y a-t-il pas de châtiments pour de tels scélérats? » répète-t-il incessamment...

Rien alors ne le retenait plus hors de Suède; il retourna dans sa patrie passer deux années. En 96 il se rendit à Vienne pour voir Madame, récemment rendue à la liberté. Il espérait obtenir d'elle le remboursement de sommes importantes que deux de ses amies avaient prêtées à la famille royale avant la fuite de Varennes. On ne lui donna que de vagues promesses et il semble bien en somme qu'il fut froidement reçu. Sa qualité d'ex-amant de la Reine le servait auprès des dames, mais non pas auprès des souverains. On sait que Bonaparte refusa, pour cette raison, de le reconnaître comme représentant de la Suède au Congrès de Rastatt. Pour les contemporains, il n'y eut jamais en effet le moindre doute sur les relations du bel Axel et de la Reine. Il n'y en a pas davantage pour les lecteurs des textes publiés par madame Söderjhelm.

Ce qui reste moins aisé à expliquer, ce sont les dispositions sentimentales profondes de Fersen. Il n'y a sur ce point que de vagues indices. Tels qu'ils sont, on pourrait assez raisonnablement les interpréter de la façon que voici : tandis que Marie-Antoinette s'éprenait follement du beau Suédois, pour lequel elle eut jusqu'au dernier jour une passion profonde et touchante, lui ne ressentit point d'abord d'amour véritable. La fierté que lui inspirait sa situation devait l'emporter alors sur le plaisir qu'il en retirait. Quand, la Révolution ayant éclaté, la vie de Marie-Antoinette commença d'être menacée, il n'en fut plus de même : la compassion que la Reine lui inspira, l'impossibilité de la revoir, le sentiment d'avoir été le protagoniste d'une fête merveilleuse que le monde ne reverrait plus, tout contribua alors à échauffer le cœur de Fersen. Et il est vraisemblable qu'alors, n'ayant plus à sa disposition que des souvenirs, il commença d'aimer....

***

M. P. de Nolhac est certainement l'homme d'aujourd'hui qui connaît le mieux le XVIIIe siècle. Il le connaît et il l'aime et son amour s'étend, au delà des écrivains et des artistes, aux maîtres de cette époque séduisante. La politique de Louis XV ne lui paraît pas avoir été si maladroite; il a beaucoup d'indulgence pour madame de Pompadour et une vraie tendresse pour Marie-Antoinette. Ce sentiment apparaît un peu partout dans le délicieux ouvrage qu'il vient de publier sous le titre « Autour de la Reine. »

Il y est un peu question de Fersen et il apparaît bien qu'il n'est

point de preuves qui convaincront jamais tout à fait M. de Nolhac de la culpabilité de Marie-Antoinette, s'il est permis d'employer un mot si lourd pour cette faute. L'historien préfère au reste étudier plus longuement Duplessis, le portraitiste de la Reine, et Boizot qui exécuta par deux fois son buste. Il fait revivre surtout avec une érudition incomparable la vie de la Reine et de ses familiers dans le château de Versailles. Devant nos yeux se reconstruisent ces charmants appartements que Gabriel puis Mique avaient édifiés pour la souveraine et que Louis-Philippe détruisit si malencontreusement pour donner à son musée historique une place qu'il eût pu trouver ailleurs.

L'histoire de ces travaux ne nous éclaire pas seulement sur l'adresse de Mique et des frères Rousseau; elle nous édifie sur le caractère capricieux de la Reine. Ne la voit-on pas un jour faire détruire toute la décoration d'une pièce pour demander, une semaine après, que tout soit restitué, et sans délai, dans l'état primitif? Ainsi du reste. L'argent coule à flots, les fantaisies se succèdent. Si le temps n'avait pas manqué, toutes les pièces du château de Louis XIV eussent été détruites une à une.

C'est pis encore, si nous étudions avec M. de Nolhac la garde-robe de la Reine. Un crédit de 120 000 livres lui est alloué pour ses robes (en monnaie d'aujourd'hui est-ce que cela ne ferait pas près d'un million?) mais chaque année, en dépit des sages remarques de madame d'Ossun, elle en dépense plus du double. Parmi tous les fournisseurs, la Bertin est la plus redoutable. Elle livre chaque année pour 100 000 livres de « modes » et il est impossible d'obtenir d'elle le moindre « détail » de ses fournitures. Elle vole outrageusement, et la Reine, insouciante, la protège...

M. de Nolhac ouvre pour nous tant de trésors et fouille tant d'archives, que l'on ne saurait recenser ici toutes les richesses qu'il révèle. Mais comment ne pas signaler cependant une jolie étude sur madame du Barry, où la favorite est, comme il convient, amplement réhabilitée? Les Goncourt l'ont noircie à tort : c'était une femme d'une grande bonté, qui ne manquait pas d'esprit et qui eut certainement du courage. Dès les premiers jours de la Révolution, après avoir mis sa fortune à la disposition de la famille royale, elle commença de travailler avec les contre-révolutionnaires. Elle passa quatre fois en Angleterre « pour affaires », la dernière fois en pleine Terreur... et l'on ne peut nier qu'en l'arrêtant, on n'ait mis fin aux agissements d'une véritable conspiratrice... Voilà, sans doute, qui ne justifie pas le mépris dont on accable à l'ordinaire cette aimable pécheresse : mais il y a peu d'espoir pour que la vérité ressurgie l'emporte sur la légende... et pendant longtemps encore

les fabricants de mélos ou de films flétriront la lâcheté de « la du Barry... »

Louis Tocqué, par le comte **Arnauld Doria**.
(Collection *Wildenstein*. — *Les Beaux-Arts*.)

Ce grand ouvrage, enrichi de nombreuses reproductions photographiques, est le résultat de longues et minutieuses recherches sur le grand peintre de portraits que fut Tocqué. Le comte Doria, en réunissant une abondante documentation, dont une grande partie était jusqu'à ce jour inédite, a restitué dans ses moindres détails la biographie du peintre. Fils d'un artiste obscur, Tocqué travailla successivement dans les ateliers de Nicolas Bertin et de Nattier. Au début de sa carrière, il fit de nombreuses copies de Van Dyck, Rembrandt, Rigaud, Largillière. Très vite il manifesta sa préférence pour le portrait : il n'estimait pas en effet avoir fait d'études assez considérables pour se consacrer au « noble genre de l'histoire ». En 1731 il fut reçu membre de l'Académie royale de peinture et dès lors sa réputation fut assurée : tant pour la famille royale que pour l'aristocratie et la bourgeoisie, il exécuta une quantité considérable de portraits. Les toiles lui étaient payées de 1200 à 2000 livres, ce qui lui assurait une aisance véritable. A cinquante ans il épousa une des filles de Nattier, union qui resserra encore les liens déjà étroits qui l'unissaient à son maître. En 1756 il se rendit à Saint-Pétersbourg, sur la demande de l'impératrice Élisabeth, qui témoigna une vive satisfaction des portraits qu'il exécuta pour elle. De nombreux personnages de la cour se firent peindre alors par l'artiste, ce qui explique la présence d'un grand nombre de ses toiles en Russie.

Après deux ans passés à Saint-Pétersbourg, Tocqué, comblé d'honneurs, gagna le Danemark, où son séjour ne fut ni moins fécond, ni moins apprécié. Trois ans après son retour à Paris, il renonça, par lassitude physique, à tenir un pinceau. Il mourut en 1772 à l'âge de soixante-dix-sept ans. Le comte Doria fait suivre cette biographie d'une excellente étude de l'œuvre de Tocqué, où il relève l'influence dominante de Rigaud, de Largillière et de Nattier. Les qualités du peintre lui semblent particulièrement évidentes dans le portrait bourgeois : c'est là que Tocqué manifesta le plus de maîtrise et de naturel. Ses contemporains appréciaient par surcroît l'extrême ressemblance de ses portraits... Leur prestigieuse exécution, leur valeur décorative nous sont plus sensibles. Mais on souhaiterait parfois chez lui, me semble-t-il, une expression de physionomie plus rayonnante. La vie ne jaillit pas de ses visages comme de certains pastels de Latour...

L'étude du comte Doria est complétée par un catalogue complet de l'œuvre de l'artiste. Cette description de 633 pièces constituera un instrument de travail précieux.

La Vie au XVIIIe siècle. La maison, par **Charles Oulmont. — Les salons**, par **Carlos Fischer. — Les gens de lettres**, par **André Brulé** (3 volumes. *Editions Marcel Seheur*).

Voici une excellente collection de vulgarisation, intelligemment et abondamment illustrée. Elle tend à restituer la « vie au XVIIIe siècle » sous ses divers aspects. Ceux-ci nous apparaissent très différents selon que nous nous plaçons à la fin du règne de Louis XIV ou au début de la Révolution, et presque tous les collaborateurs de M. Georges Grappe, directeur de la collection, ont été amenés à insister sur l'importance de cette transformation. Quoi de plus loin de nous, moralement et matériellement, que le XVIIe siècle, siècle de splendeur et de rusticité mêlées, tout pénétré d'un esprit religieux, que peu de catholiques même sont capables aujourd'hui d'apprécier? Quoi de plus proche au contraire que cette fin du XVIIIe siècle, où apparaissent nos goûts, nos travers, nos habitudes d'esprit, et qui ne diffère de notre époque, en somme, que par l'ignorance de certaines découvertes scientifiques dont nous sommes les bénéficiaires et les victimes?...

M. Charles Oulmont, qui étudie la maison, et compare très adroitement des plans et des inventaires de mobiliers établis à diverses époques du siècle, nous montre l'habitation gagnant tous les jours en grâce et en confort. Aux appartements incommodes et vastes du XVIIe siècle succèdent des pièces petites et intimes, où les raffinements du goût se multiplient. Les meubles subissent une transformation parallèle; ils s'allègent et se diversifient à l'infini. On ne se contente plus d'une table : on a vingt sortes de tables répondant à vingt besoins différents. Ainsi des fauteuils, des chaises, des bureaux, et M. Oulmont qui décrit leurs divers types doit leur consacrer maintes et maintes pages.

M. André Brulé, qui a choisi de parler des gens de lettres, commence par montrer qu'au début du siècle il n'y avait pas, à proprement parler, de gens de lettres, vivant de leur plume. Il y avait des écrivains et ceux mêmes qui les protégeaient, comme une madame de Tencin, les considéraient un peu, s'ils n'étaient pas « nés », comme des subalternes. Au terme de la courbe tracée par M. Brulé, on arrive avec Voltaire et ses apothéoses aux écrivains publicistes, rois de l'opinion. Le monde les révère et les choie... et presque un peu trop, car l'opposition est dure parfois entre le luxe de la vie menée chez

les puissants protecteurs et la médiocrité du logis familial. Et voici plus grave encore : l'écrivain donne tant au monde et à la conversation que son œuvre écrit en souffre. Songeons à Rivarol, à Chamfort, et reconnaissons en eux, avec un peu plus d'esprit, tels auteurs contemporains qui gaspillent leur talent en propos de salons....

C'est aux salons précisément que M. Carlos Fischer a consacré son livre et l'on regrette un peu qu'il n'ait pas, comme ses confrères, montré leur évolution au cours du siècle. Ce qui l'a frappé surtout, c'est leur frivolité et l'intensité de la vie mondaine qui s'organisait autour d'eux. Mais l'essentiel est que les Parisiens d'alors n'étaient jamais las de parler et, quand leur élite se réunissait dans certaines maisons, l'Europe lettrée accourait pour l'écouter. Les descendants de ceux-là, nos contemporains, méritent-ils aujourd'hui de retenir les suffrages d'une si vaste et si flatteuse galerie? On n'ose l'affirmer. Si l'on parle encore, l'art de la conversation semble s'être un peu gâté et les maîtresses de maison se multiplient, qui offrent des jeux à leurs hôtes pour excuser leur silence... Voilà un trait par où nous commençons, hélas! de nous éloigner du XVIIIe siècle....

Un conflit religieux au XIIe siècle. Abélard contre Saint-Bernard, par **Pierre Lasserre** (*L'Artisan du Livre*). — **Les amours d'Héloïse et d'Abélard**, par **Marcelle Vioux** (*Flammarion*).

Abélard est plus connu aujourd'hui par ses amours et les malheurs qu'elles lui valurent que par l'audace de ses méditations théologiques. Pourtant le penseur est au moins aussi intéressant que l'amoureux, ainsi que M. Pierre Lasserre vient de nous le prouver, en un substantiel petit ouvrage, qui se rattache, sinon par quelque évidence « éditoriale », du moins par l'esprit, à cette admirable histoire de la métaphysique chrétienne enfermée dans le second tome de sa *Jeunesse d'Ernest Renan*.

L'étude d'Abélard ne conduit pas à l'examen de problèmes théologiques périmés. En réalité il s'agit d'un des premiers efforts qui aient été tentés pour soumettre le dogme catholique à la critique de la raison. Critique? Le mot ici est commode, mais non pas tout à fait exact. Dès qu'on approche de l'édifice théologique, pour la construction duquel tant d'efforts furent acomplis, tant de subtile intelligence déployée, le vocabulaire usuel commence de paraître imprécis. « Critique » implique une position de sceptique extérieure à la foi : or Abélard eut incontestablement la foi, mais il entreprit, dans un esprit purement chrétien, une analyse intellectuelle des dogmes qui devait à peu près infailliblement le mener — ou, sinon lui-même, du moins ses successeurs, ses élèves — à l'hérésie, au « protestantisme »,

à la libre pensée... En somme sa tendance secrète est d'un critique plutôt que sa consciente volonté.

Jusqu'à quel point entrevit-il lui-même les conséquences possibles de ses recherches, il est bien difficile de le dire et M. Lasserre n'émet à ce sujet que des conjectures extrêmement prudentes, mais un fait est certain c'est que l'adversaire d'Abélard, Saint-Bernard, qui réussit à faire condamner l'auteur du *Sic et non* par le pape, discerna, lui, très nettement le danger que courrait la foi, si l'on s'avisait de « traiter comme des théorèmes d'arithmétique, qui sont sans secret pour nous, les saintes énigmes tombées du ciel ».

Telle était bien, en effet, la méthode d'Abélard et M. Lasserre estime que de l'examen des dogmes le célèbre théologien espérait, par surcroît, faire jaillir des idées et des lumières applicables à l'ordre naturel....

Un exemple permettra d'apprécier la rapidité avec laquelle, entraîné par sa froide logique, Abélard parvenait à des propositions inquiétantes. Si les trois personnes de la Trinité forment une même substance, argumentait-il, « comment admettre que l'une d'elles se soit détachée des autres pour s'incarner?... » D'autre part, si Dieu s'est incarné dans la nature humaine, comment concevoir que la nature humaine, irradiée de divinité, soit demeurée suffisamment elle-même pour mériter d'être encore nommée humaine? Questions dangereuses auxquelles Abélard ne donne pas de réponse, mais qu'il déploie et retourne de telle sorte que des réponses sont « suggérées »... Ce seront par exemple : Le Verbe doit être séparé de la Substance Divine incréée — et nous tombons dans l'arianisme — ou encore : « Le Christ est un homme réel, qui a été rendu Dieu par une infusion ultérieure du Verbe en lui »... (Apercevez-vous déjà à l'extrémité de cette voie Renan?...)

Au total il apparaît qu'Abélard a possédé la plus libre et la plus vigoureuse intelligence : il l'a fait jouer dans les limites, dans le cadre des dogmes, mais avec une audacieuse impétuosité qui risquait à chaque instant de faire craquer l'antique barrière. Un effort de plus et il eût rejeté toutes les entraves et commencé de détruire le vénérable édifice.

De ce point de vue, son attitude dans la querelle des universaux est significative. Il n'est ni nominaliste, ni réaliste. « Conceptualiste », a-t-on dit, pour définir la solution qu'il avait ingénieusement choisie; conceptualiste si l'on veut, mais l'essentiel pour nous est que sur ce point, qui intéresse le dogme et la foi, sans être un point de dogme ou une question de foi, il rejetait les réponses traditionnelles en laissant entendre que le problème était mal posé.

Ainsi, quand les puissances de l'Église ne le guettaient plus, il ne

se contentait pas d'exercer sa raison sur les questions depuis longtemps controversées, il les posait autrement, — ce qui est bien l'attitude propre des rénovateurs, voire des révolutionnaires. Au reste, reprenant ici une idée qui lui est chère, M. Lasserre discerne chez Abélard cet esprit spécifiquement breton, esprit de créateurs et d'insurgés, où Chateaubriand, Lamennais, Renan, auraient, paraît-il, puisé une partie de leurs forces.

Ces délimitations des « crus » de l'esprit me laissent, je l'avoue, un peu sceptique, quand il s'agit des diverses provinces d'un même pays. Le miracle individuel est seul incontestable : l'éducation reçue précise sa forme. En ce qui concerne Abélard reportons-nous au livre de M. Lasserre pour apprécier l'influence qu'exerça sur lui l'étude des lettres anciennes. Elle fut grande : la fréquente lecture des écrits de Platon a vraisemblablement développé ses tendances critiques, ce qui est assez piquant en somme, puisqu'il est certain que la métaphysique chrétienne, dans les premiers siècles de sa formation, s'est profondément pénétrée de néo-platonisme. Ainsi tour à tour favorable et destructeur le masque du philosophe se dresse, au-dessus du christianisme, double... comme celui de Janus...

Dans un petit livre intitulé *Les amours d'Abélard et d'Héloïse*, madame Marcelle Vioux retrace la célèbre aventure des deux amants. Le récit a cette liberté d'allure un peu gênante de maintes vies romancées. Les amis de l'histoire ne s'accommoderont jamais tout à fait de cette méthode... Au moins madame Marcelle Vioux a-t-elle eu le mérite de montrer nettement l'indifférence sentimentale d'Abélard à l'égard de son ardente maîtresse, après la terrible intervention du chanoine Fulbert et de ses amis. Argument historique dont M. de Curel eût pu illustrer sa thèse sur la nature véritable de l'amour...

L'Ile qui meurt, roman par **Renée Lacascade** et **André Pérye** (*Calmann-Lévy*).

Entre toutes les parties de « l'Empire français » la Guadeloupe est peut-être celle où les luttes politiques sont le plus violentes et le plus absurdes. Les indigènes s'y adonnent avec tant de passion que les périodes électorales leur paraissent insuffisantes et qu'ils poursuivent en tout temps le jeu de leurs rivalités ou de leurs haines, auquel la question de « la couleur de peau » vient ajouter des complications supplémentaires.

Jusqu'à quel point cette folle et vaine ardeur peut compromettre la prospérité et même la sécurité de l'île, c'est ce que Mme Renée

Lacascade et M. André Pérye montrent dans un curieux roman, qu'ils ont nommé, faisant allusion aux désastres véritables que cette politicomanie provoque : *L'Ile qui meurt.*

Le héros de leur livre est le gouverneur Robert Randol, homme sage et habile administrateur, qui tente bien vainement de faire l'union des partis sur des questions d'utilité publique : routes, transports, hôpitaux, et ne réussit, en dépit de son esprit d'initiative, de son habileté diplomatique, de son courage, qu'à se faire tirer une balle de revolver par un électeur noir.

Autour de ce grand Français, les auteurs ont évoqué la société blanche : fonctionnaires, commerçants... et ces créoles charmantes, primesautières et frivoles, les « oiseaux des îles », dont aucune préoccupation ne saurait sérieusement atténuer l'aimable insouciance. Derrière ces gracieuses figures de premier plan, nous apercevons la masse des mulâtres et des noirs, les aimables doudous qui ne songent encore qu'à l'amour et aux « colliers-choux », les bons nègres pacifiques, derniers survivants des noirs idylliques de *Paul et Virginie*, les nègres enfin, chaque jour plus nombreux, à qui les politiciens font tourner la tête et qui forment trop facilement une foule impressionnable et folle, capable d'accomplir les gestes les plus déraisonnables, les plus cruels.

Quant à l'intrigue autour de laquelle s'ordonnent toutes ces scènes antillaises, — meetings politiques, combats de coqs ou caquetages mondains, — elle est adroitement conçue, encore qu'un peu trop cornélienne à notre gré. La femme de ce Robert Randol qui lutte contre les noirs révolutionnaires est originaire de la Guadeloupe et a quelques gouttes de sang noir... Son propre frère est le chef des émeutiers. Amour de la France, amour de la Guadeloupe, passion conjugale, tendresse fraternelle, voilà les points cardinaux de la petite tempête intérieure de madame Randol... Ne tentons pas d'évoquer ces orages; ce ne sont pas des leçons de psychologie qu'il faut chercher dans *l'Ile qui meurt*, mais des peintures très vivantes de la Guadeloupe d'aujourd'hui; un excellent reportage colonial, en somme, pittoresque et coloré.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.